

**ON EST PAS SORTI
DE L'AUBERGE !!**

ROMAN

ANDRÉE SAURIOL

PROLOGUE

Tout commença par le vol d'un porte-documents dans la voiture d' Étienne Masson, un représentant pour une compagnie pharmaceutique, la Pharmax, surtout connue pour la production de médicaments pour troubles respiratoires. Théoriquement et même pratiquement, un vol de porte-documents ne concernait en rien l'Escouade des Homicides du SPVM.

Mais quand deux jours plus tard, l'incident fut suivi de l' assassinat du même Étienne Masson, ce crime devint le problème des Homicides. Plus précisément, celui du lieutenant-déetective Alexandre Denis et de son équipe d'enquêteurs.

Y avait-il un lien entre le vol du porte-documents et le meurtre ? Ce serait l'une des nombreuses questions que les détectives auraient à résoudre.

1

Étienne Masson avait été trouvé avec une balle dans la tête à côté de sa voiture, sur le terrain de stationnement d'une auberge, Rue de la Commune près du Vieux-Port. Pas très loin du Musée de Pointe-à-Callière.

L'auberge était très appréciée des visiteurs amateurs de bâtiments anciens. Certains venant de partout au Canada et même des États-Unis pour retrouver l'atmosphère chaleureuse de cette vieille auberge construite en 1781.

La plupart du temps les gens y venaient en couples. Qui pour célébrer un anniversaire de mariage, qui pour se reposer d'une vie trépidante ou encore pour rabibocher une union qui battait de l'aile.

L'auberge était meublée à l'ancienne. Très 18e siècle. Chose qui n'était pas pour déplaire à la clientèle. De plus, la cuisine y était excellente, le service courtois et discret. Bref, l'auberge avait du charme et était classée quatre étoiles dans le Guide touristique du Québec.

N'empêche que la question suivante se posait.

Que faisait Étienne Masson dans le parking de l'auberge ?

Il n'avait pas de réservation, d'autant que dans l'agenda trouvé dans sa voiture, il était censé être en tournée de ventes à des kilomètres de Montréal.

Bizarre.

Les détectives interrogèrent l'hôtelier ainsi que le personnel de l'auberge, lequel travaillait en costumes d'époque, s'il vous plaît !! Personne ne connaissait la victime. Personne n'avait vu quoi que ce soit. Et malheureusement, il n'y avait aucune camera de surveillance dans le parking et aucun garde sécurité à l'entrée. Si bien, que n'importe qui pouvait s'y garer sans que personne ne pose de questions.

En faisant ce constat, le lieutenant pensa que c'était pousser un peu loin le souci d'authenticité. Va pour le décor 18e siècle et le personnel en costumes d'époque, mais il y avait quand même un minimum de précautions à prendre à l'ère des gangs de rue et des motards criminalisés.

.....

Pendant que quelques membres de l'équipe continuaient à questionner les clients et que les gens de l'Identification judiciaire prenaient des empreintes dans le parking, le lieutenant et la sergent-détective Marie Garneau se rendirent à la demeure d'Étienne Masson, annoncer son décès à la veuve.

Une tâche pénible, s'il en est une. Mais il fallait bien que quelqu'un l'accomplisse avant que la veuve ne l'apprenne au bulletin de nouvelles. Et qui mieux que Marie

Garneau pour accompagner le lieutenant dans ce type de démarche. Marie possédait cette chaleur enveloppante qui agissait comme un baume auprès des gens en détresse. De la délicatesse et du tact à revendre.

2

Lucie Bégin ouvrit la porte aux deux policiers. Quand ils montrèrent leurs badge, elle ne parut pas inquiète ou effrayée de leur visite, comme c'était parfois le cas quand les flics se présentaient sans s'être annoncés.

Alexandre et Marie ne l'avaient pas fait pour la bonne raison que quand quelqu'un meurt assassiné, les soupçons se portent automatiquement sur les proches. Et de toute manière, prendre rendez-vous au téléphone sans dévoiler le motif eut été cruel pour la dame. Les enquêteurs n'étaient pas des tortionnaires.

Lucie Bégin était peu près du même âge que feu son époux. Dans la jeune quarantaine. Une jolie femme brune, cheveux mi-longs savamment coupés en dégradé. Le couple n'avait pas d'enfants.

Elle était critique culinaire pour un grand journal de la métropole. Et comme elle écrivait ses articles chez-elle quand elle n'était pas à goûter différents plats dans des restaurants chics, cela expliquait sa présence à la maison en plein après-midi.

Elle invita poliment les deux détectives à passer au salon.

Une vaste pièce richement meublée, sans être tape-à-l'oeil. Sofas et fauteuils assortis, tapis de haute laine. Foyer électrique et plusieurs photos du couple sur l'un des murs. Lucie Bégin s'apprêtait à proposer un café aux deux enquêteurs quand le lieutenant la pria de s'asseoir.

Celle qui ignorait encore l'objet de la visite obtempéra. Ce fut alors que le lieutenant lui annonça, avec tout les ménagements possibles, le décès tragique de son mari. Incrédulいたé, stupéfaction, déni : "Non, non, noooooon ..."

Lucie Bégin s'effondra, en larmes.

Marie Garneau prit place à côté d'elle sur le sofa, alors que le lieutenant s'installa dans un fauteuil devant les deux femmes.

Certes, la réaction de la veuve n'étonnait pas les deux flics qui en avaient vu de toutes les couleurs dans l'exercice de leurs fonctions. Mais cela ne signifiait pas qu'ils demeureraient indifférents devant le chagrin des conjoints, conjointes, des pères, des mères et des enfants auxquels ils annonçaient la terrible nouvelle.

Le chagrin de la veuve de Étienne Masson ne semblait pas feint. En tout cas, s'il l'était, elle méritait un premier prix d'interprétation. Marie Garneau proposa alors à la veuve éplorée d'aller faire du thé. Un petit remontant comme du brandy aurait mieux fait l'affaire, mais un thé sucré devrait donner un bon résultat aussi.

Lucie Bégin parut comprendre l'intention bienveillante de la policière et lui indiqua le chemin de la cuisine en hoquetant et reniflant.

Marie s'éclipsa. Quelques secondes passèrent et on l'entendit fureter dans les armoires pour trouver le thé et les tasses. Lucie Bégin continua à sangloter doucement en reniflant de plus belle.

Le lieutenant lui tendit un paquet de Kleenex. Il en avait toujours un ou deux en réserve quand il venait rencontrer les familles éprouvées. Il attendit que Lucie Bégin se soit mouchée et essuyé les yeux pour lui apprendre les détails qu'il n'avait pas eu le temps de lui donner. À savoir : où, quand et comment son époux avait été tué.

Et là, ce fut l'incompréhension totale : "Je le croyais déjà rendu à Rimouski ... Il est parti tôt ce matin pour une tournée de ventes dans le bas du fleuve. Je ne comprends pas ... je ... "Lucie Bégin se remit à pleurer.

"Peut-être avait-il un rendez-vous d'affaires dans le coin avant de quitter Montréal, avança le lieutenant.

"À l'auberge La Seigneurie !?! Je ne vois vraiment pas ce qu'il allait faire là. De toute manière, il m'en aurait touché un mot avant de partir." Sanglots.

Pendant que Lucie Bégin prenait un autre Kleenex, le lieutenant examina attentivement une photo du couple posée sur le manteau de la cheminée. Lucie et Étienne se tenaient par la main et marchaient sur une plage de Gaspésie. Souriants tous les deux. Un couple amoureux, en apparence du moins. La photo paraissait récente. Probablement l'une des dernières prises avant le drame.

3

Sur les entrefaites, Marie Garneau revint avec la théière, les tasses, le pot de lait et le sucrier sur un plateau. Elle posa le tout sur la table à café. Puis, elle servit un thé fort et sucré à la veuve, laquelle la remercia et but quelques gorgées.

Les détectives se servirent à leur tour. Marie Garneau prenait son thé à l'anglaise, avec du lait. Le lieutenant le but noir et sans sucre. Le thé aidant, Lucie Bégin reprenait des couleurs et remercia la détective. Il était visible qu'elle faisait un effort pour retenir ses larmes.

Marie reprit sa place à ses côtés sur le sofa laissant le lieutenant leur faire face. Les détectives, sans s'être concertés et pour ne pas intimider la veuve, évitaient d'être tous deux assis devant elle. Comme ça, si Lucie Bégin savait ou avait quelque chose à dire concernant la mort de son époux, elle se confierait plus facilement. Du moins c'était le calcul qu'ils faisaient.

"Madame Bégin, s'enquit le lieutenant sur un ton rassurant : "... quand je vous ai dit où le corps de votre mari a été trouvé, pourquoi avez-vous semblé étonnée ?"

La question pouvait paraître brutale mais elle ne l'était pas. Lucie Bégin donna l'impression de comprendre : "Et bien oui, un peu surprise ... Mon mari, bien qu'il n'y ait jamais mis les pieds, trouvait l'endroit prétentieux, artificiel."

Alexandre écrivit dans son carnet de notes : *Étienne Masson avait-il une autre raison d'éviter l'auberge La Seigneurie ?*

"D'autre part, poursuivit la veuve, il se trouve que j'ai écrit une chronique sur la salle à manger de l'auberge, il y a de cela environ un an. C'est une étrange coïncidence."

"Était-ce une chronique favorable ou défavorable ?" Alexandre affichait ouvertement sa complète ignorance dans le domaine. Il ne lisait jamais les critiques culinaires et ne s'en portait pas plus mal. Lucie Bégin ne parut pas s'en formaliser.

"Très favorable, lieutenant. Cuisine raffinée et service courtois." Oubliant pour un instant son chagrin, la veuve redevint la chroniqueuse culinaire et se mit en frais de décrire les plats et les vins qu'elle avait goûtés. Leur qualité exceptionnelle et blablabla.

Légèrement étonné du brusque changement d'humeur de la nouvelle veuve, et peu passionné par la cuisine de l'auberge, Alexandre laissa La Seigneurie de côté pour s'intéresser à la victime. Étienne Masson parlait-il de son travail ? Avait-il des ennemis ? Quels étaient ses amis ? Etc ... Etc ...

"Mon mari parlait très peu de son travail. Des ennemis ? Pas à mon connaissance. Bien sûr dans son domaine, la compétition est féroce mais au point de le tuer, non."

"Et des amis, en avait-il, insista Alexandre.

"Il avait des vieux copains d'université qu'il voyait de temps en temps."

"Vous a-t-il paru soucieux récemment ?"

"Mmmm ...ennuyé surtout. À cause du vol de son porte-documents."

"Lequel n'a pas été retrouvé, n'est-ce pas ?"

"Pas que je sache."

"Savez-vous ce que contenait ce porte-documents, madame Bégin ?"

"Probablement des échantillons, des brochures, des formulaires. Le genre de trucs qu'il emportait quand il allait voir des clients. Franchement, je n'en sais pas plus, fit la veuve l'air ennuyé.

Alexandre écrivit : *Que contenait ce fichu porte-documents. Voir avec les collègues des vols ...*

"Madame Bégin, intervint Marie Garneau, je dois vous poser une question délicate ... Se pourrait-il que votre mari ait eu quelqu'un d'autre dans sa vie ?"

Délicate question en effet. Mais elle devait être posée. Alexandre, qui allait la poser lui-même, remercia sa collègue du regard. Marie, la précieuse Marie, lui sauvait généreusement la mise.

Lucie Bégin allait-elle protester ? Injurer la détective ? La traiter de tous les noms ? Et bien non. Elle se remit à pleurer : "Nous nous aimions, dit-elle simplement.

Fort bien, mais elle ne répondait pas directement à la question. Les détectives n'insistèrent pas pour le moment.

Des types qui trompent leurs "épouses adorées", il y en avait treize à la douzaine.

Étienne Masson était-il de ceux-là ?

Et des épouses qui disent aimer leurs maris peuvent mentir sur leurs véritables sentiments. Elles peuvent même les assassiner et/ou payer quelqu'un pour le faire.

Était-ce le cas ?

"Où étiez-vous ce matin, madame Bégin ? demanda Alexandre à brûle-pourpoint.

"Ici, lieutenant, répondit sèchement la veuve. De tout évidence, elle n'appréciait pas la question . Apparemment, le lieutenant avait touché une corde sensible.

Il continua : "La voiture dans votre entrée de garage, c'est la vôtre ?"

"Oui, évidemment. Mon mari prenait la sienne pour ses tournées. La Pharmax payait le millage. Ça vous va comme ça, lieutenant." Lucie Bégin, nettement agressive.

Marie Garneau intervint alors : "Hem ... nous permettez-vous de jeter un coup d'oeil dans le bureau de votre mari, madame Bégin ?"

La policière posait la question pour la forme seulement. Car les enquêteurs étaient en droit de fouiller la maison de fond en comble, s'ils le désiraient. Quand quelqu'un meurt assassiné, c'était une procédure tout à fait légale. Avec ou sans mandat de perquisition. La demande ne sembla pas plaire à Lucie Bégin qui hésita avant de faire signe qu'elle permettait.

Après le départ des enquêteurs, la veuve éplorée composa un numéro sur son téléphone portable.

4

Le lieutenant et Marie Garneau roulaient en silence en direction du Centre d'enquête. La tâche qu'ils venaient d'accomplir, leur laissait toujours un goût amer. Annoncer une mort tragique n'était pas une partie de plaisir et fouiller dans la vie et les affaires des gens, non plus.

Quoique, dans le cas présent, ils ne revenaient pas complètement bredouilles. En effet, dans les papiers du mari assassiné, ils avaient trouvé une police d'assurance-vie. Deux millions à verser à son épouse advenant le cas où il décéderait avant elle.

Mais pour le reste, ils n'avaient rien vu dans les affaires et l'ordinateur d'Étienne Masson, qui puisse les aiguiller sur une piste. Zilt, nada, rien.

Le lieutenant rompit le silence : "Ouais, à part la police d'assurance, c'est pas encourageant, fit-il en surveillant la route. Le trafic était lourd en fin de journée. Certes, il aurait pu mettre la sirène pour se frayer un chemin. Mais il ne voulait pas brimer les conducteurs pressés de retourner chez eux après une journée de travail.

Cela s'appelait faire preuve d'urbanité.

"Pas encourageant en effet, lieutenant ... On est pas sorti de l'auberge, pour faire un mauvais jeu de mots, répondit Marie.

"Pas si mauvais que ça, ton jeu de mots, Marie. Il va sûrement nous falloir retourner à l'auberge pour essayer de comprendre ce qui a pu se produire. T'as remarqué que Lucie Bégin a paru surprise quand je lui ai annoncé où on avait trouvé le corps."

"Oui, elle a même dit que son mari trouvait l'endroit prétentieux et artificiel. Étrange réponse quand même."

"Mouais ... Dis-moi Marie, que penses-tu d'elle ?"

"Franchement, je ne sais pas. Au début j'ai cru à son chagrin. Et puis au bout d'un moment, j'ai eu l'impression d'assister à une performance de comédienne. Bon, je me trompe peut-être mais ..."

"J'ai eu la même impression."

"On est peut-être un peu sévères avec elle..." D'une nature plutôt indulgente, Marie hésitait à soupçonner la veuve.

"Oui peut-être, convint Alexandre. "N'empêche qu' il y a quelque chose de pas net dans son attitude. Et la police d'assurance prise pas Masson n'est pas négligeable. On ferait bien de la considérer comme une personne d'intérêt."

"Bien entendu."

"De toute manière, on est en début d'enquête ... J'ai l'impression que celle-là nous réserve des surprises."

"Comme d'habitude, mon lieutenant !"

Alexandre rit de bon cœur : "Comme d'habitude."

5

Le lendemain, le lieutenant dut se rendre au QG.

Le commandant l'avait appelé tôt le matin et voulait le rencontrer "au plus sacrant". Brière n'avait pas l'air heureux au téléphone. *Qu'est-ce qu'il me veut encore celui-là ?* se demandait Alexandre, chemin faisant.

Il ne tarda pas à l'apprendre.

Dès qu'il mit les pieds dans le bureau de son chef, ce dernier l'apostropha : "Veux-tu bien me dire ce que tu as fait à la veuve d'Étienne Masson, hier ?"

"Rien. Marie Garneau et moi sommes allés lui annoncer la mort de son mari et nous lui avons poliment demandé si on pouvait jeter un coup d'oeil dans son bureau."

"Et ben elle, n'a pas la même version. Elle a porté plainte."

"Ah oui ! Et que nous reproche-t-elle ?"

"De l'avoir quasiment accusée d'avoir tué son mari et d'avoir violé son intimité."

"Et ben, dis donc !! Elle a l'imagination fertile, celle-là."

"En tout cas, le Directeur du SPVM la croit, lui."

"Hein !! Elle s'est adressée au directeur ? Ben voyons donc !"

"Oui, monsieur."

"En quel honneur ?"

"Figure-toi qu'elle est la veuve d'un de ses amis."

"Étienne Masson ?"

"Nan, pas lui. Son premier mari."

"Ah, parce qu'elle a déjà été mariée !"

"Ouaip. À vingt ans, elle a épousé un homme d'affaires de trente ans plus âgé qu'elle. Il est mort d'un AVC cinq ans après leur mariage."

"Trop de Viagra peut-être !"

"Aye, un peu de respect pour les morts." Brière avait un sourire en coin.

"Vous n'allez quand même pas me dire qu'entre les deux maris décédés, il y en a un troisième qui aurait été l'ami de l'assistant-directeur du SPVM, par hasard ?"

Cette fois, Brière rit franchement : "Un peu de sérieux, lieutenant !"

"Blague à part, à quoi dois-je m'attendre maintenant ?"

"À une visite des Affaires internes."

"C'est complètement ridicule !! Garneau et moi n'avons fait que notre boulot. En plus, Marie est même allée préparer du thé pour reconforter Lucie Bégin."

"T'en fais pas, je vais vous supporter. Mais il fallait que je te prévienne, tu comprends."

Brière avait ses défauts. Mal engueulé, colérique, parfois injuste, mais il était toujours derrière son monde quand ça chauffait.

"Merci commandant."

"Bon, revenons au meurtre d' Étienne Masson. C'est têt évidemment, mais avez-vous des suspects dans cette affaire ?"

"Peut-être Lucie Bégin. Son mari avait pris une assurance-vie de deux millions à verser à sa veuve s'il mourait avant elle. Je sais, ce n'est pas une preuve, mais c'est une piste intéressante. Il y aussi les gens de l'auberge dont il faudra vérifier les témoignages et l'emploi du temps ... C'est tout pour l'instant."

"Et à la Pharmax, avez-vous eu le temps d'aller rencontrer ses collègues ?"

"Pas encore. Mais on va le faire le plus têt possible."

"OK, tiens -moi au courant. Et si tu reçois une visite des Affaires internes, téléphone-moi. Je vais leur couper le sifflet, çâlisse !" Sur cette déclaration "colorée", Brière se replongea dans ses dossiers.

Le message était clair : ... *maintenant, débarrasse le plancher* ... Du Brière tout craché. Alexandre se leva et sortit du bureau de son patron sans dire un mot.

6

Le résultat de l'autopsie confirma qu' Étienne Masson avait été tiré à bout portant peu avant 10h00 le matin. L'assassin s'était servi d'un SIG P 226. Une des dix armes de poing les plus puissantes au monde. Une arme utilisée par les tueurs professionnels la plupart du temps. C'était un détail qui ne simplifiait pas les choses pour Alexandre et son équipe d'enquête.

Qui avait commandé le meurtre ? Et pourquoi ?

Certes, il y avait la veuve et ses deux millions à venir. Des meurtres étaient perpétrés pour moins que ça. Ouais, ce n'était pas impossible que ce soit elle qui ait passé la commande. Quoiqu'elle n'était plus la seule sur la liste des personnes d'intérêt. L'aubergiste de la Seigneurie, par exemple.

Quand il avait été questionné, il avait "omis" de mentionner aux détectives qu'il s'était absenté à peu près à l'heure du meurtre. Pour aller où ? Interrogé à nouveau, Simon Leduc (c'était le nom de l'aubergiste) avait prétendu "être allé chercher des papiers qu'il avait oubliés chez-lui".

Or comme il vivait seul, personne n'était en mesure de vérifier si c'était vrai ou pas. Même sa secrétaire ne pouvait corroborer ses dires puisqu'elle s'était portée malade deux jours plus tôt à cause d'une mauvaise grippe. Vérification faite, Jeannine, la secrétaire, était vraiment chez-elle à soigner une grippe.

Pourquoi Simon Leduc aurait-il essayé de camoufler le fait qu'il n'était pas à l'auberge ce matin-là ? Il quittait rarement son poste pendant la journée. Du moins, selon ses employés. Et pour ce qui était de ces derniers, ils étaient tous au travail le matin fatidique et continuaient à dire qu'ils ne connaissaient pas Étienne Masson et n'avaient rien vu de ce qui se passait dans le parking de l'auberge.

Leurs témoignages avaient été soigneusement vérifiés et les enquêteurs n'avaient aucune raison de douter d'eux. Si bien que deux jours après le meurtre, ils n'avaient que deux personnes d'intérêt. Lucie Bégin et Simon Leduc. Et ce, même si ce dernier n'avait pas de motif apparent pour tuer Étienne Masson. Quoique le fait qu'il aurait possiblement menti le jour du meurtre, n'était pas bon signe.

N'empêche que l'enquête ne s'annonçait pas simple. D'autant qu'elle se compliqua davantage quand les détectives se rendirent à la Pharmax où il régnait une drôle d'ambiance.

7

Centre d'enquête, salle de conférence.

Les détectives faisaient le point sur la situation. Et mettons que la discussion était animée. "Moi, fit Régimbald, je persiste à dire que c'est la veuve aux deux millions qui a commandé le meurtre."

"Toujours pressé de sauter aux conclusions, Régimbald, le nargua Dave Sans-Souci. Et ben oui, après une trêve de plusieurs semaines, due à la naissance de son premier enfant, Sans-Souci avait repris les hostilités avec Régimbald. Jamais d'accord ces deux-là. En fait, pour eux, différer d'opinion était un sport.

"Et je présume que tu as mieux à nous proposer, Dave, ricana Frank Régimbald. Cette guéguerre était peut-être un sport passionnant pour Frank et Dave mais ça ne l'était pas forcément pour les autres qui levèrent les yeux au ciel.

"Bon, ça suffit vous deux, trancha le lieutenant. "Nous n'avons pas de temps à perdre avec vos batailles de coqs, aujourd'hui."

Régimbald s'apprêtait à riposter quand quelqu'un le devança.

"Nous avons effectivement un autre joueur dans l'équation. Et pas négligeable. La Pharmax." C'était la voix posée de Guy Lambert, enfin de retour de son congé-maladie. Suite à une mauvaise chute, Lambert avait eu une jambe cassée à plusieurs endroits. Il marchait encore avec une certaine raideur, mais il avait toute sa tête.

Plus âgé que les autres, il aurait bientôt cinquante ans, il faisait office de "vieux sage" au sein de l'équipe. Il n'était pas si vieux pourtant. Mais, il était né sage. Une vieille âme, diraient certains.

Toujours est-il que Dave Sans-Souci et Frank Régimbald se calmèrent le pompon. Même que Régimbald, qui était allé à la Pharmax avec Aya Diouf, Sans-Souci et Marie Garneau, reconnut que quelque chose ne tournait pas rond dans l'entreprise.

"Il y a là une atmosphère à couper au couteau, fit-il en s'empressant d'ajouter, "mais ça n'a peut-être rien à voir avec le meurtre." Quand il avait une idée en tête, Régimbald ne lâchait pas facilement.

"Hem ... J'ai parlé avec la superviseuse d'Étienne Masson, intervint Marie Garneau, elle m'a dit en s'assurant que personne ne l'entendait, que le porte-documents volé contenait possiblement la clé du mystère. Elle s'apprêtait à ajouter quelque chose quand le VP de l'entreprise est sorti de son bureau. Elle m'a semblé en avoir peur."

"Tu as pris ses coordonnées, j'imagine."

"Évidemment, lieutenant. Comme celles de tous les employés d'ailleurs."

"Parfait ... Et donc le VP surveillait ce que les employés vous racontaient ?"

"C'est l'impression que j'ai eue, oui."

"Il est vrai que le bonhomme n'est pas commode, remarqua Sans-Souci. Je l'ai interrogé et il s'est réfugié derrière le secret professionnel. Comme j'insistais, il m'a quasiment envoyé chier. "

"Hum ... sympathique ! fit Alexandre puis se tournant vers Aya Diouf : "Et toi, Aya, as-tu noté quelque chose d'insolite ?"

Aya Diouf était la remplaçante de Liliane Thomas, laquelle avait démissionné après la naissance de triplés. Ce qui lui faisait quatre garçons en bas âge et travailler à plein temps comme détective était maintenant pour elle, hors de question.

Aya confirma que le VP n'était pas "quelqu'un de sympathique". Certes, il ne s'était pas comporté avec elle comme il l'avait fait avec Sans-Souci, mais ... : "Quand, avec Marie, on est allées visiter le bureau d' Étienne Masson, il nous a suivies à la trace. Pendant que qu'on furetait partout, il nous surveillait, l'air mauvais."

"Et quand on a confisqué l'ordinateur de Masson, le type n'était vraiment pas content, renchérit Marie Garneau.

"Ouais, mais c'est un peu normal ça. C'est une pharmaceutique après tout. Les secrets de fabrication et tout le bazar."

Régimbald s'interposait à nouveau. Mais son ton était moins agressif. Cette fois, le lieutenant lui donna en partie raison.

Mais en partie seulement :

"Est-ce qu'un représentant de produits pharmaceutiques connaît tous les secrets de fabrication ? Je me le demande. Quoique ce n'est pas impossible. On en saura plus quand nos experts auront examiné l'ordinateur."

"Masson avait une maîtrise en chimie, intervint Léo N'Guyen. Donc, il est très possible qu'il connaissait la composition des produits qu'il vendait pour l'entreprise. C'est peut-être une piste, non ?" À la demande du lieutenant, N'Guyen avait examiné le profil d' Étienne Masson. L'homme était plus que qualifié dans le domaine.

L'était-il aussi pour la vente ?

Probablement, puisqu 'il était à la Pharmax depuis plusieurs années. S'il n'avait pas fait l'affaire, on l'aurait fichu à la porte. Ce genre d'entreprise était sans pitié pour les nuls. Alexandre était songeur : "Oui, Léo, c'est peut-être une piste ... Puis s'adressant aux quatre détectives qui s'étaient rendus à la Pharmax : "Avez-vous eu l'occasion de vous entretenir avec le président ?"

"Nan. Il est en Europe. Un voyage d'affaires, paraît-t-il, répondit Sans-Souci.

"Assure-toi de la date de son retour. Je veux le rencontrer.

"OK, lieutenant ... Ici ou ... ?"

"À la Pharmax. Je suis curieux de voir ce qui se passe dans cette boîte-là."

"Donc, on laisse tomber la piste de l'auberge ?"

"On ne laisse rien tomber pour l'instant."

Sur ces paroles le lieutenant mit fin à la session.

8

Il était passé 22h00 quand le lieutenant rentra chez-lui. Pour apprendre que son fils Nicolas était à un party d'amis.

"Ah oui, fit-il. C'est un soir de semaine pourtant." Alexandre n'aimait pas beaucoup que Nicolas sorte tard un soir de semaine.

"Oh chéri, il est avec Noémie. On a eu leur âge, nous aussi, plaida Kim.

"Mouais ... Où se tient ce party."

"Chez un étudiant du collège."

"On le connaît ?"

"Non. Mais franchement, tu n'exagères pas un peu !"

Kim avait tendance à faire preuve de beaucoup d'indulgence avec les deux jeunes. Elle minimisait la situation. Cependant, peu avant minuit, elle comprit qu'elle avait eu tort de ne pas s'inquiéter.

.....

Ça sonna à la porte et Alexandre alla répondre.

Sur le balcon, Nicolas encadré par deux patrouilleurs.

Le fiston avait une entaille sur une joue. "Bonsoir, lieutenant, fit l'un des patrouilleurs. Nous vous ramenons votre fils. Il l'a échappée belle ce soir. On passait dans l' coin juste au moment où il se faisait attaquer par trois gars plutôt costauds dont l'un était armé d'un couteau."

Alexandre avait soudain les jambes molles. Il eut une pensée pour les parents d' Étienne Masson qu'il avait rencontrés. Il n'y avait pas de mot pour décrire leur peine. *Que serait-il arrivé si ... ?* Kim, qui était juste derrière lui, se précipita vers Nicolas : "Viens Nico, il faut nettoyer ta blessure à la joue au plus vite."

L'ado paraissait moins ébranlé que Kim et Alexandre. Après avoir remercié les policiers, il suivit Kim à l'intérieur.

"Nous avons les trois garnements dans la voiture, lieutenant. Voulez-vous les interroger ?"

"Non, je vais laisser ça aux collègues des enquêtes spécialisées. " Alexandre n'ajouta pas qu'il avait une furieuse envie d'aller casser la gueule aux trois lascars qui ricanait dans la voiture de police. Ils semblaient à peine plus vieux que Nicolas.

"Vous ne croyez pas qu'ils ont fait ça à cause de votre travail ou quelque chose du genre, demanda le plus jeune des patrouilleurs.

"Non, répondit gentiment Alexandre. Il voyait bien que le jeune flic en était à ses premières armes dans la police. D'où la naïveté de sa question.

Il était évident que les trois zigotos étaient de jeunes voyous qui avaient profité de l'heure tardive pour mal faire. "Quel âge ont-ils ?"

"Un a seize ans et les deux autres dix-sept ans, lieutenant."

"Agression armée et ..."

"Tentative de meurtre, compléta l'aîné des policiers."

Alexandre secoua la tête : "Ils sont mineurs. Donc ils vont être traduits devant le Tribunal de la Jeunesse. J'espère que le juge ne sera pas trop clément avec eux. Ils méritent une bonne leçon."

"Ouais, une maudite bonne leçon ... Bon et ben, si c'est tout, lieutenant, on va emmener ces trois chenapans au poste."

"Parfait. Et merci les gars, fit Alexandre en serrant chaleureusement la main des deux policiers. "Vous avez sorti mon fils d'un fichu pétrin."

"En tout cas votre fils a du cran. Il avait l'air d'être prêt à se battre contre les trois gaillards. Vous pouvez être fier de lui, lieutenant."

"Fier, ce soir je n'en pas sûr ... Soulagé, oui. Je vous suis infiniment reconnaissant de me le ramener vivant. Et si j'ai besoin de deux gars solides pour un coup de main, je penserai à vous. Vous pouvez compter sur moi."

"OK, lieutenant, nous, on ne demande pas mieux que de travailler avec vous."

Avant que les deux flics se dirigent vers leur voiture, Alexandre leur demanda la plus entière discrétion. Il était presque gêné de le faire mais il le fit quand même. Il ne

tenait pas à ce que l'incident se retrouve à la une d'un journal à potin ou pis encore dans les journaux télévisés.

"Pas de danger, lieutenant, le rassura l'aîné en s'empresant d'ajouter que "... si les trois jeunes connaissent le nom de leur victime, ils n'auront pas envie de s'en vanter. Et surtout pas après la nuit qu'ils vont passer au poste".

"Merci, messieurs, fit simplement Alexandre en les saluant à nouveau. Puis il rentra à l'intérieur. Nicolas était dans la cuisine où Kim finissait de nettoyer l'entaille sur sa joue."Il n'aura pas besoin de points de suture, ce n'est qu'une égratignure, dit-elle en voyant Alexandre.

Une égratignure !

Alexandre se demanda pourquoi il avait vu une entaille alors que ce n'était qu'une égratignure. L'énervement sans doute : "Tu t'en tires à bon compte, jeune homme, fit-il en s'adressant à son fils. "Maintenant tu vas nous raconter en détail ce qui s'est passé."

Le fiston avait beau mesurer au-delà de six pieds, être bien bâti, il demeurait quand même un ado de quatorze ans. Presque un enfant encore, bien qu'il se pensât déjà adulte. Devant les patrouilleurs, il avait fait le brave, mais maintenant qu'il était avec les siens, il ne crânait plus : "J'ai eu peur, papa, fit-il, un trémolo dans la voix. "Les flics m'ont sauvé la vie parce que les trois gars allaient me tuer, j'en suis certain."

"Les connaissais-tu ?"

"Non, mais je les ai déjà vus dans le coin. Ils doivent habiter pas très loin d'ici."

"Et ils se sont rués sur toi sans que tu les provoques ?"

"Ouais ... Je venais de reconduire Noémie chez ses parents quand ils sont sortis d'une ruelle et qu'ils ont sauté sur moi."

"Tu es sûr qu'ils n'étaient pas au party ?"

"Oui, sûr. C'est pas des gars du collège."

Alexandre observait attentivement son fils. Il n'avait pas l'air d'avoir bu ou consommé de la drogue, mais il était très pâle. À cause de sa taille, Nicolas n'avait jamais subi de harcèlement à l'école. Chez-lui, il était entouré d'amour et de compréhension. L'ado venait de découvrir la vraie méchanceté et ne la trouvait pas drôle.

Kim proposa de préparer un chocolat chaud pour tout le monde. Proposition qui fut acceptée avec enthousiasme. Alexandre n'eut pas le cœur de gronder Nicolas pour être sorti un soir de semaine au lieu d'étudier.

.....

Le lieutenant eut du mal à s'endormir ce soir-là. Son cœur de père battait encore très fort. En se tournant et retournant dans le lit, il repensa aux parents d' Étienne Masson. À leur souffrance indicible. Les pauvres ne comprenaient pas que quelqu'un en veuille suffisamment à leur fils bien-aimé pour le tuer ?

Impossible ! Il était tellement un bon gars. Questionnés sur la relation d'Étienne avec Lucie Bégin, ils n'avaient rien vu qui clochait.

"Ils faisaient un si beau couple." ... "Ils avaient l'air si heureux, ensemble."

Le sommeil gagnait lentement Alexandre quand une idée lui traversa l'esprit : Et si l'attaque contre Nicolas avait un lien avec l'enquête en cours ? Le jeune flic avait peut-être raison de poser la question ?

Quand, il finit par s'endormir, il était trois heures du matin.

9

Au moment même où les flics ramenaient Nicolas à la maison, Lucie Bégin parlait au téléphone : "On fait mieux de ne pas se voir pour une bout de temps, mon chou. Les détectives m'ont à l'oeil. Surtout le grand flic, le lieutenant, je ne sais trop qui."

"Le lieutenant Alexandre Denis. T'en fais pas, ces gens-là soupçonnent tout le monde. Moi aussi, ils m'ont à l'oeil."

"Tu ne leur a quand même pas dit qu'on était ensemble ce matin-là ?"

"Pour qui me prends-tu, voyons !"

.....

L'appel terminé, Simon Leduc alla se verser un scotch bien tassé et vint s'asseoir dans son fauteuil favori. La télévision en sourdine. Il repensa à la décision de Lucie. Elle avait probablement raison de vouloir mettre un peu de distance entre eux pour le moment. *Lucie* ... Il avait fait sa connaissance quand elle était venue manger à l'auberge.

Presque immédiatement ça avait cliqué entre eux. Lui était divorcé depuis plusieurs années et n'avait eu que des passades sans conséquence. *Mais Lucie, WOW.*

Du chien et de la classe. Le fait qu'elle ait écrit une bonne critique sur la cuisine de l'auberge ne gâtait rien, bien sûr. Ensuite quand son mari avait été tué et qu'il avait su pour les deux millions d'assurance-vie, ça avait été la cerise sur le sundae.

Il comptait lui proposer de l'épouser maintenant qu'elle était libre et allait être encore plus riche. Mais la demande devrait attendre. Le faire tout de suite aurait été encore plus suspect aux yeux de la police.

Lui savait qu'il n'avait pas tué le mari mais disons que sa mort l'arrangeait. Par contre, il n'était pas certain que Lucie n'ait pas trempé dans le crime d'une façon ou d'une autre. Elle avait un côté assez froid et calculateur, merci.

Au téléphone, elle n'avait pas l'air plus émue qu'il ne le fallait. Donc il se pouvait que ... Et si tel était le cas, comment allait-il se comporter ? La dénoncer où ... ? Mais ce serait avouer sa liaison avec elle. Et les flics penseraient qu'il était complice.

Non valait mieux laisser les choses suivre leur cours.

10

Il fallait absolument parler avec la superviseuse d' Étienne Masson. Le lieutenant composa le numéro de son téléphone portable. Il tomba sur un message : "Ici, Aline Laurin, je ne suis pas disponible pour l'instant. S'il-vous-plaît, laissez un message et je vous rappelle dès que possible."

Alexandre laissa un message. Il avait volontairement évité de téléphoner à la Pharmax, au cas où des oreilles indiscrètes auraient été à l'écoute. Il ne voulait surtout pas mettre la femme dans l'embarras. Mais il était intrigué par ce qu'elle avait confié en catimini à Marie Garneau à propos du porte-documents volé.

D'autant qu'il s'était renseigné auprès de ses collègues de l'unité des vols qui avaient enquêté sur la disparition du mystérieux porte-documents. Il leur avait demandé ce qu'il contenait. Ceux-ci lui avaient répondu que la serviette contenait, outre des papiers divers, un enregistrement sur disque numérique.

Du moins, c'était ce qu' Étienne Masson avait déclaré en portant plainte.

Deux jours après, il était assassiné.

Or avant d'être interrompue par l'arrivée du VP de l'entreprise, Aline Laurin avait eu le temps de mentionner que la clé du mystère était possiblement dans le contenu du porte-documents. Sur le disque numérique ?

En tout cas, ce n'était définitivement pas dans ses ordinateurs. Les rapports de la police scientifique étaient rentrés et rien dans leurs contenus ne révélait quoique ce soit qui retienne l'attention. Si Étienne Masson possédait un secret, il devait suffisamment se méfier pour le dissimuler. Quant à son téléphone cellulaire, dont selon sa femme, Masson ne se séparait pas, il avait dû être subtilisé par le meurtrier.

Alexandre espérait qu'Aline Laurin l'éclaire d'une manière ou d'une autre. Il attendit donc impatiemment qu'elle le rappelle. Il préférait lui parler avant d'interroger le VP et le directeur de la Pharmax. Pour un enquêteur, il était toujours préférable d'avoir une partie des réponses avant de questionner des personnes d'intérêt. Et dans son esprit, le président de l'entreprise et son VP étaient deux personnes d'intérêt.

.....

Aline Laurin rappela en fin de journée. Le lieutenant regarda l'heure et lui fixa un rendez-vous dans un petit café loin de la Pharmax et du Centre d'Enquête. Ainsi, ils pourraient converser sans risquer d'être repérés. Car si Aline Laurin savait réellement quelque chose, elle était peut-être en danger. Et s'afficher avec le policier chargé de l'enquête n'était pas prudent. Valait mieux être trop prudent que pas assez.

11

Aline Laurin était une femme dans la jeune soixantaine. Vêtue d'un tailleur de couleur anthracite bien coupé, elle portait au cou un foulard Hermès. Un maquillage discret complétait l'ensemble. Il était évident que la dame soignait son apparence. Ses cheveux bruns à peine striés de quelques fils gris étaient ramenés en chignon souple sur sa nuque. Son regard était intelligent, direct.

Tout de suite, le lieutenant eut une bonne impression. Il sut qu'il pouvait faire confiance à cette femme pour lui donner l'heure juste. Les présentations faites, au lieu d'aborder directement la question du porte-documents avec elle, il lui demanda de décrire ses patrons.

Aline Laurin comprit où Alexandre voulait en venir : "Monsieur Antoine Jarry, notre président, vient du milieu des affaires. En fait il a pris la relève à la mort de son père, il y a trois ans. La sœur de monsieur Jarry est en charge du département de comptabilité. La Pharmax est une entreprise familiale, voyez-vous, dit-elle.

"Intéressant ... Le VP est-il de la famille aussi ?"

"Ah non. Monsieur Yvan Raymond, vient de l'extérieur."

"Ah oui ?"

"Il a été embauché il y a deux ans, après que l'ancien VP, un chimiste, ait pris sa retraite. Monsieur Jarry possède un MBA mais n'ayant pas de réelle formation scientifique cherchait un chimiste pour le seconder. Il a donc choisi monsieur Raymond qui est chimiste de formation. Lui s'occupe du laboratoire, surveille la fabrication des médicaments ainsi que la mise en marché."

"Il a donc un rôle important dans l'entreprise."

"En effet, lieutenant."

"Et ... que pensez-vous de lui ?"

"Monsieur Jarry lui fait confiance."

"Vous ne répondez pas à ma question, madame Laurin."

La superviseuse d' Étienne Masson parut mal à l'aise. Heureusement pour elle, la conversation fut interrompue par la serveuse venue réchauffer les cafés. Ce qui lui permit de réfléchir à ce qu'elle dirait. Jusqu'où pouvait-elle aller ? Elle n'aimait pas dire du mal de quelqu'un. *Mais ...*

Alexandre avait vu ce qui se passait dans la tête de son interlocutrice. Il attendit qu'elle se décidât à parler. Or comme très peu de gens supportent un silence prolongé, Aline Laurin ne fit pas exception : "Je ... me méfie de lui. Je le trouve faux, sournois."

"Faux, sournois ?"

"Sa façon de surgir dans le département à tout moment. On dirait qu'il nous épie. Qu'il n'attend qu'une erreur de notre part pour nous mettre à la porte. Ce n'était pas comme ça avant son arrivée."

"C'était comment ?"

"Il n'y avait pas le climat de suspicion qui prévaut maintenant."

"Étienne Masson partageait-il votre opinion ?"

À la mention du nom de son collègue assassiné, les yeux d'Aline Laurin se remplirent d'eau : "Étienne n'en parlait pas ouvertement mais je sentais qu'il n'aimait pas Yvan Raymond."

"Et les relations d'Étienne avec le président ?"

"Monsieur Jarry et Étienne s'estimaient beaucoup. Si bien que depuis le meurtre, monsieur Jarry n'est plus le même. Il ... C'est comme s'il venait de perdre un frère."

"À ce point !"

"Monsieur Jarry est très attaché à tous ses employés et c'est la première fois qu'il en perd un d'une manière aussi tragique."

"Que pensez-vous de toute cette affaire, madame Laurin ?"

"J ne sais pas quoi penser ... Cependant, avant de partir pour sa tournée de ventes, Étienne m'a dit une chose qui me tracasse. Je me rappelle encore ses mots: "Si jamais, il m'arrive quelque chose, Aline, pense au contenu de mon porte-documents volé."

"Avez-vous une idée de ce qu'il voulait dire ?"

"Vaguement oui. Il a parlé d'un enregistrement sur disque numérique."

" Un enregistrement sur disque numérique contenant ...?"

"La composition des trois médicaments pour troubles respiratoires qu'il était chargé de vendre." Aline Laurin cita les noms des médicaments. Aucun de ces noms n'était connu d' Alexandre. Il faut dire, qu'à part l'aspirine, il ne connaissait pas grand-chose dans le domaine pharmaceutique.

"Voyez-vous un lien entre la composition de ces médicaments et le meurtre?"

"Je n'en suis pas sûre, lieutenant. Quand j'ai voulu en savoir plus, Étienne m'a dit que ce que j'ignorais ne me ferait pas de mal. Je crois qu'il voulait me protéger."

"Il se savait donc en danger ?"

"Il était soucieux en tout cas."

"Se peut-il qu'il ait fait une copie de cet enregistrement ?"

"Ce n'est pas impossible ... Malheureusement, s'il y en a une, elle n'est pas dans ses affaires au bureau."

"Je vois ... Alors qui le menaçait et pourquoi ? fit Alexandre plus pour lui que pour la femme qui était assise devant lui.

"J'espère que vous allez trouver, lieutenant. Étienne était un homme bon. Il ne méritait pas son sort."

"Je comprends, fit Alexandre. Une pause puis : "Inutile de vous demander de ne révéler à personne ce que vous venez de me confier. Ça peut être dangereux."

"Ne vous en faites pas, personne n'est au courant."

"Soyez prudente quand même et merci pour vos précieux renseignements, madame Laurin ... Si vous notez quoi que ce soit d'autre, n'hésitez pas à me téléphoner.

Voici ma carte avec toutes mes coordonnées."

12

Le lendemain, à l'insistance du lieutenant qui ne voulait pas répéter l'incident diplomatique de sa visite à la veuve de Masson, un mandat de perquisition était émis pour une visite en bonne et due forme.

Alexandre chargea Régimbald et Lambert d'aller avec les techniciens de l'Identification judiciaire fouiller la demeure des Bégin -Masson de fond en comble. N'en déplaise à la veuve.

Dave Sans-Souci et Jérôme Vandal furent dépêchés à l'auberge de La Seigneurie. Il s'agissait de revérifier les alibis de tout le monde le jour du meurtre. Y inclus celui de l'aubergiste dont l'alibi laissait beaucoup à désirer. Une démarche qui pouvait passer pour un excès de zèle, mais elle ne l'était pas.

Soulever toutes les pierres s'imposait.

Pendant ce temps, Aya Diouf, Marie Garneau et Léo N'Guyen s'intéresseraient aux états financiers de La Seigneurie et de la Pharmax ainsi qu'aux avoirs des personnes d'intérêt dans cette affaire.

S'ils devaient se livrer à du piratage de comptes en banque, le lieutenant en assumerait l'entière responsabilité. Les résultats comptaient avant tout.

Quant à lui, fort des révélations d'Aline Laurin et comme il s'agissait de battre le fer pendant qu'il était chaud, il se rendit à la Pharmax. En compagnie de Judith Chomsky laquelle ne demandait qu'à en découdre avec le président et le vice-président.

Alexandre avait le pif pour choisir la bonne personne pour ce genre de visites impromptues et souvent malvenues. Car en plus de faire six pieds en talons plats, Judith était formidable à tous points de vue.

Statuesque et imposante, elle faisait des poids et haltères régulièrement. La détective avait aussi un sens de l'observation très développé. En bref, avec le lieutenant, ses six pieds trois pouces et des poussières, ses questions qui tuent et son regard pénétrant, les deux enquêteurs faisaient une paire redoutable pour les gens qui avaient quelque chose à cacher.

Antoine Jarry et Yvan Raymond avaient-ils des choses à cacher ? Si oui, ils n'avaient qu'à bien se tenir.

Le lieutenant n'avait pas jugé bon d'annoncer sa visite. Ainsi quand Judith et lui se présentèrent au bureau de la Direction, la secrétaire d' Antoine Jarry, les pria d'attendre quelques instants.

Cinq minutes plus tard, les deux enquêteurs pénétraient dans le bureau du grand patron. Lequel était avec le VP de l'entreprise. Une pierre deux coups, quoi !

Antoine Jarry se leva pour les accueillir. D'une petite quarantaine, il était grand et mince : "Bonjour, fit-il poliment, voyez-vous une objection à ce que mon bras droit, Yvan Raymond, assiste à la rencontre ?"

"Aucunement, répondit le lieutenant en introduisant Judith Chomsky et en serrant la main des deux hommes. Judith se contenta de sourire. Le VP, plus petit que son patron et légèrement bedonnant, la zieuta avec intérêt.

En voyant le regard concupiscent qu'Yvan Raymond jetait à sa collègue, le lieutenant se félicita doublement d'avoir choisi Judith pour l'accompagner. Qui sait, peut-être que l'engouement du type allait lui faire perdre ses moyens.

13

Une fois tout le monde assis, Antoine Jarry, en homme habitué à diriger, prit la parole : "Quand j'ai appris le meurtre d' Étienne, je suis revenu d'Europe dès que j'ai pu. C'est épouvantable ! Je ne comprends pas, déplora-t-il en secouant la tête.

Il avait l'air très attristé.

Était-il sincère ? *Difficile à dire*, pensa Alexandre.

"D'autant que ce crime, menace la réputation de la Pharmax, remarqua Yvan Raymond. Une remarque qui lui valut un regard étonné de la part de son patron.

"Voyons, Yvan que dis-tu là. C'est tout à fait secondaire ! s'écria le président.

Le comportement, tout en contraste, des deux hommes laissa le lieutenant perplexe. D'un côté, la froideur et le calcul mesquin d'Yvan Raymond. De l'autre, les paroles débordantes de bons sentiments d'Antoine Jarry. Et bien qu'Aline Laurin lui ait exposé sa vision du caractère de l'un et l'autre, Alexandre avait l'impression d'une action concertée entre les deux hommes.

Dans le style : tu joues le méchant et moi, le gentil.

Le lieutenant comptait sur Judith Chomsky, qui les observait avec attention, pour interpréter correctement la scène. Pour l'instant, il n'avait pas de temps à perdre en supputations. Il plongea donc dans le vif du sujet.

À tout seigneur tout honneur, il commença par le président : "Savez-vous pourquoi on a tué Étienne Masson, monsieur Jarry ?"

"Aucune idée. À ma connaissance, il n'avait pas d'ennemis."

"En êtes-vous certain ?"

"Non pas certain à cent pour cent, mais je ne vois vraiment pas qui aurait pu lui en vouloir chez-nous. Il était estimé de tous. Certes, il existait une saine compétition avec les autres représentants, mais c'est tout à fait normal."

"Parlez-moi de votre voyage en Europe, monsieur Jarry."

Antoine Jarry ne sembla s'offusquer de l'orientation personnelle que prenait l'entrevue : "Je n'ai pas grand chose à vous dire à ce sujet-là. Je fais le voyage plusieurs fois par année pour rencontrer certains distributeurs. Rien de très excitant, je vous prie de le croire."

"Combien de temps a duré votre séjour là-bas ?"

"Six jours."

"Vous avez une liste de vos contacts en Europe et des dates de rendez-vous ?"

"Bien entendu. Je peux vous en faire une copie, si vous le désirez, lieutenant."

Alexandre le désirait : "Merci, monsieur Jarry."

Le président appuya sur le bouton de l'interphone et pria sa secrétaire de faire la copie pour le lieutenant.

"Maintenant, continua Alexandre, connaissez-vous Lucie Bégin, l'épouse d'Étienne Masson ?"

"Très peu. Je l'ai rencontrée à deux reprises seulement."

"Quand ?"

"Lors de fêtes organisées pour les employés et leurs familles."

Et ainsi de suite, les questions fusèrent pendant une bonne dizaine de minutes. Antoine Jarry répondait sans se troubler. Calmement. À la fin, le lieutenant n'était pas plus avancé qu'au début.

Il se tourna vers le vice-président : " Et vous, monsieur Raymond, savez-vous pourquoi on a tué Étienne Masson ?"

Yvan Raymond ne le savait pas, non plus.

"Vous avez un rôle prépondérant à la Pharmax, n'est-ce pas ?"

"Heu ... oui, en effet."

"Quels étaient vos rapports avec Étienne Masson, monsieur Raymond ?"

Le VP eut un battement de paupières. À peine perceptible, mais c'était là : "Très bons, lieutenant. Étienne était l'un de nos meilleurs représentants."

À ce moment de l'entretien, Alexandre regretta de ne pas connaître le contenu de l'enregistrement volé avec le porte-documents d'Étienne Masson.

Il aurait pu l'utiliser à bon escient . Il se rabattit donc sur une question en apparence anodine : "Monsieur Masson possédait des connaissances en chimie, m'a-t-on dit ça devait vous faciliter la tâche, je présume ?"

Autre battement de paupières : "En quelque sorte, oui."

"En quelque sorte ... Que voulez-vous dire exactement, monsieur Raymond ?"

Troisième battement de paupières : "Il est évident que ses connaissances facilitaient la vente de nos produits, rétorqua le VP. Avec une légère irritation cette fois. La carapace se fissurait et visiblement Yvan Raymond n'appréciait pas les questions. *Qu'est-ce qui le dérangeait ?* "Quels étaient les noms des produits qu'Étienne Masson vendait, monsieur Raymond ? demanda Alexandre.

Bien entendu, grâce à Aline Laurin, le lieutenant connaissait les noms des trois médicaments. Il avait fait une recherche sur leurs compositions et leurs propriétés si bien que le VP ne lui apprendrait rien de nouveau. Mais il voulait voir comment ce dernier réagirait. Bingo ! Yvan Raymond se troubla.

"Alors monsieur Raymond, les noms de ces produits, leurs compositions et leurs propriétés ? insista Alexandre, les yeux rivés sur l'homme.

"Je ne vois pas en quoi cela change quelque chose au meurtre d' Étienne Masson, bougonna l'autre.

"Rien, probablement. Mais il nous faut explorer tous les angles, monsieur Raymond."

De mauvaise grâce, Yvan Raymond cita les noms des trois médicaments et déclina leurs compositions. Pendant cet échange entre le policier et son VP, Antoine Jarry était resté coi. Il paraissait soudain dépassé par la tournure que prenait un entretien qu'il avait cru "de routine".

"Êtes-vous un bon joueur d'échecs, monsieur Raymond continua le lieutenant. Une question, venue du champ gauche, qui surprit tout le monde. Même Judith, pourtant habituée au style d'Alexandre, sursauta.

De plus en plus déboussolé, le VP marmonna qu'il ne jouait pas aux échecs.

"Dommage ! fit Alexandre.

Ce fut sur cette remarque énigmatique que le lieutenant mit fin à l'entretien.

"Messieurs, je vous remercie pour votre collaboration, ajouta-t-il en emportant la liste que la secrétaire du président venait de lui remettre. Judith Chomsky se leva, sourit une fois de plus aux deux hommes et sortit à sa suite.

14

Le lieutenant allait démarrer la voiture pour retourner au Centre d'enquête quand son cellulaire émit un bip, bip. C'était un appel du commandant Brière : "La veuve de Masson a appelé le directeur pour se plaindre de la perquisition, fit ce dernier sans autre forme de préambule.

"Elle est malade, ma parole !"

"T'es pas le seul à le dire. Le directeur en a sa claque d'être dérangé à tout bout de champ par une femme qu'il n'a pas revue depuis le décès de son premier mari."

"Ah bon, ricana Alexandre.

"En tout cas, tu ne recevras pas la visite de quelqu'un des Affaires internes, c'est garanti."

"De toute façon, je n'en attendais pas."

"Ouais évidemment, t'es trop baveux pour admettre que tu craignais de les voir surgir dans ton bureau."

Alexandre leva les yeux au ciel : "Aviez-vous autre chose à me dire, patron ?"

"Maudit baveux, ronchonna Brière. "Je veux le rapport de ta visite à la Pharmax sur mon bureau au plus sacrant, compris."

"Compris, commandant. 10/4."

"Vas donc te faire voir avec ton 10/4, grogna Brière.

"Lol, commandant !"

Brière raccrocha brutalement.

.....

"Lol, commandant !! Wow, fit Judith en riant.

"Ben quoi ?"

"Qu'est-ce qu'il racontait, Brière ?"

"Lucie Bégin a encore porté plainte. Apparemment, elle n'a pas apprécié la perquisition chez-elle."

"Non, c'est pas vrai !"

"De deux choses l'une. Ou bien elle est névrosée ou bien elle a trempé dans la mort de son mari."

"J'opte pour la névrose, lieutenant. On a mieux comme suspects maintenant. Les deux ziques qu'on vient de rencontrer."

"Justement qu'est-ce tu penses de leur comportement ?"

"Le président est presque trop pur pour être vrai. Quant au VP, c'est un tordu."

"Et contrairement à ce qu'il affirme , un excellent joueur d'échecs."

"Ah, c'était donc ça votre question venue du champ gauche !"

"Ouaip ... Et il doit prendre un plaisir fou à faire échec et mat à son adversaire."

"Et le président lui, quelle impression vous a-t-il faite, lieutenant ?"

"Bonne dans l'ensemble. Mais qui nous prouve qu'il n'a pas commandé le meurtre avant de partir en Europe. Ou qu'il est revenu de voyage, à l'insu de tout le monde. Juste à temps pour le commettre lui-même."

"Pour quelle raison aurait-il fait ça ?"

"Tu dis toi-même qu'il t'a semblé un peu trop pur. Certaines personnes cachent très bien leur jeu. Lui, en tout cas, est très convaincant quand il joue les patrons affligés."

"En arrivant, je vais appeler la compagnie d'aviation pour savoir sur quel vol il était à son retour."

"Bon idée et en même temps, peux-tu vérifier la copie de la liste remise par la secrétaire."

"Pas de problème c'est comme si c'était fait ... Une chose m'intrigue, lieutenant, pourquoi avez-vous mis fin à l'entrevue du VP, juste au moment où ça se corsait ?"

"Parce qu'on aurait rien obtenu de plus ... Si seulement on avait eu l'enregistrement fait par Étienne Masson, on aurait pu pousser plus loin."

"Mais on ne l'a pas."

"Non, on ne l'a pas, merde ! À moins qu'il en ait fait une copie et l'ait cachée quelque part. Peut-être que la perquisition chez-lui donnera quelque chose."

15

Centre d'enquête, Place Versailles, salle de conférence.

En fin d'après-midi, tout le monde était rassemblé autour de la grande table pour faire le point sur la journée. Le lieutenant espérait que les nouvelles seraient bonnes du côté de ses collègues. Parce que Chomsky et lui avaient peu à raconter sur leur visite à la Pharmax. Sauf des impressions et des suppositions. Certes, ce n'était pas un flop total mais il n'y avait de quoi se péter les bretelles.

La réunion commença avec le rapport de Lambert et Régimbald, lesquels, en compagnie de quelques flics de l'Identification judiciaire, avaient passé la résidence d'Étienne Masson au peigne fin. Et ce, malgré les protestations véhémentes de la veuve. Les deux détectives ramenaient un enregistrement sur disque numérique qu'ils avaient découvert dans le grenier.

"Ouaip, il était caché derrière une pile de caisses de livres."

"Sa veuve était-elle au courant ?"

"Je ne crois pas, lieutenant."

"Tu en es certain ?"

"Bof, tout est possible avec cette chipie qui n'a pas cessé de nous emmerder tout le temps qu'on a été dans la maison. Je pense que si elle avait été au courant elle nous l'aurait craché dans la face."

"Tu n'exagères pas un peu, Frank ?... Bon de toute façon, on reviendra à l'enregistrement plus tard ... Donc, à part les crises de nerf de Lucie Bégin, avez-vous autre chose à signaler, vous deux ?"

"Pas vraiment, mis a part le fait que le couple faisait chambre à part. La veuve l'a admis du bout des lèvres."

"Donc le torchon brûlait entre ces deux-là."

"Disons qu'ils avaient besoin d'espace. Remarquez que je comprend Étienne Masson d'avoir voulu échapper à cette hystérique. Elle est insupportable !"

"Et toi Lambert, penses-tu la même chose ?"

"Le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle n'est pas aimable, répondit Lambert plus nuancé que son collègue. Puis : "Je pense qu'elle a un amant. J'ai fait un survol de ses courriels. Plusieurs viennent d'une personne qui signe S. Il s'agit définitivement de rendez-vous galants ... J'ai tout juste eu le temps de prendre l'adresse IP en note quand la veuve a surgi derrière moi et s'est mise à m'engueuler."

"Un amant, tiens donc ! Peux-tu te charger de trouver à qui appartient cette adresse, Léo ? demanda Alexandre au "roi" des recherches informatiques de l'équipe.

"OK, je m'en occupe, fit N'Guyen, toujours bon joueur. Et pourtant, il venait de passer sa journée à fouiller dans les comptes bancaires et à scruter le passé des principaux acteurs dans l'affaire. Une tâche longue et fastidieuse, mais nécessaire.

Heureusement, qu' Aya Diouf et Marie Garneau lui avait prêté main forte. Deux "assistantes", qui sans posséder le talent de N'Guyen pour le piratage informatique, se débrouillaient pas mal avec les algorithmes et tout le bazar.

Pendant que Léo s'absentait quelques instants pour faire la recherche demandée, les deux femmes firent part aux autres de ce que le trio avait appris.

16

a) La Pharmax était loin d'être en faillite. Ce qui n'était pas étonnant avec un chiffre d'affaires annuel de cinq cents millions. L'entreprise avait été fondée par le grand-père du président actuel. À l'époque, l'aïeul possédait l'une des plus grandes fortunes du Québec. À sa mort, son fils David avait pris la relève. Au décès de ce dernier, la direction revenait à Antoine Jarry, le petit-fils.

b) Antoine Jarry, n'était pas un miséreux, il va sans dire. Son compte en banque était plus que confortable. Avant de prendre la succession de son père, il était conseiller financier pour une grosse firme d'ingénierie.

c) Le compte en banque du VP, Yvan Raymond, n'était pas négligeable non plus.

"Quoique dans son cas, précisa Marie Garneau, on a relevé des sommes dont on ignore la provenance. Plusieurs versements en espèces de 5,000 et 10,000 dollars."

"Hum !"

"On dirait qu'il se fait payer sous la table pour services rendus. Reste à savoir quel genre de services et à qui il les rend."

"Après l'avoir rencontré, Judith et moi on pense qu'il n'est pas blanc comme neige commenta Alexandre. "Au fait, avez-vous des détails sur ce qu' il faisait avant d'entrer à la Pharmax ?"

"Il travaillait comme chimiste pour une pharmaceutique concurrente."

"Et ils l'ont laissé partir sans rouspéter ?"

"Apparemment, ils n'étaient pas fâchés de s'en débarrasser. J'ai appelé l'entreprise et j'ai parlé à son ancien chef de service, expliqua Aya Diouf. "Il m'a dit qu'il était souvent absent, bâclait son travail et que de toute façon, ce n'était qu'une question de jours avant qu'on le remercie."

"Dans ces conditions, pourquoi Antoine Jarry l'a-t-il embauché ?"

"Les deux hommes se connaissent depuis le collège et faut croire que Jarry ne le perçoit pas de la même manière."

"Ou bien, pour une raison qu'on ignore, Yvan Raymond a fait pression sur lui pour être engagé."

"C'est possible aussi, lieutenant."

"Bon, passons à l'aubergiste maintenant. Qu'avez-vous à me dire à son sujet ?"

"Simon Leduc ... Ses affaires ne vont pas très bien, répondit Aya Diouf. "La Seigneurie coûte très cher d'entretien. Et lui est dans le rouge à la banque."

" Ah bon ! Lambert, tu nous as bien dit que les courriels échangés avec Lucie Bégin sont signés S. Le prénom de Leduc est Simon donc ... ?"

"Rien ne vous échappe, lieutenant, ironisa Régimbald. C'était à son tour de trouver que son chef sautait vite aux conclusions. Il n'avait pas tort.

"Attendons le retour de N' guyen, on verra si mes soupçons se confirment, de défendit répondit Alexandre.

"Il y a de fortes chances que les courriels viennent de l'auberge." Lambert semblait confiant, lui.

.....

Toujours en attendant le retour de Léo N'guyen, Sans-Souci et Vandal firent, à leur tour, le compte-rendu de leur visite à La Seigneurie.

"Les alibis des employés tiennent toujours. Et je les crois, fit Sans-Souci en ajoutant : "Ces gens-là travaillent comme des forcenés et ils n'ont certainement pas le temps d'aller commettre un meurtre dans le parking de l'auberge en costumes d'époque. D'autant que ce jour-là, il pleuvait à verse."

Pour sa part, Vandal avait vérifié l'alibi de Simon Leduc : "Il n'est pas allé chercher des papiers chez-lui comme il l'a prétendu ... Quand je lui ai reposé la question il a bafouillé et fini par dire qu'il s'était trompé. Qu'il se rappelait maintenant être allé magasiner au Centre Eaton. Il avait le regard fuyant. Ce type ment et ..."

Vandal fut interrompu par le retour de Léo N'Guyen avec l'adresse IP du serveur d'où partaient les courriels. C'était celle de l'auberge. Déduction : il n'était pas impossible que Simon Leduc soit S.

Voyons voir ...

l'aubergiste était endetté jusqu'aux yeux. Lucie Bégin allait récupérer un beau deux millions des assurances prises par Étienne Masson. Un joli magot ! Ça ajouté à l'héritage confortable que lui avait laissé son premier mari, Lucie Bégin devenait un parti intéressant pour un homme cassé comme un clou. De quoi devenir amoureux instantanément.

Et peut-être aussi, inciter une femme adultère à vouloir se débarrasser d'un mari encombrant, n'est-ce pas ? Il était évident que leurs alibis tenaient plus ou moins bien la route. La veuve disait avoir été seule chez-elle ce matin-là. Mais n'avait pas de témoins pour corroborer ses dires. Quant à l'aubergiste, sa séance de magasinage, inventée à la va-vite, était peu crédible.

L'argent étant un puissant motif, se pouvait-il que les deux amants aient concocté le meurtre du mari cocu ?

En tout cas, l'hypothèse méritait qu'on l'examine sérieusement.

17

Le moment était enfin venu de prendre connaissance de l'enregistrement sur disque numérique trouvé dans le grenier de la demeure des Bégin/ Masson. Ce qu'on fit, non sans une certaine appréhension. Que contenait l'enregistrement ? Allait-on avoir le fin de mot de l'histoire ?

Et bien ...

en guise d'introduction, Étienne Masson dressait une liste des trois médicaments pour troubles des voies respiratoires qu'il vendait. Jusque-là, aucune surprise. Mais au fur et à mesure qu'il parlait, les détectives apprirent avec stupéfaction que l'un des trois médicaments, le X-324, censé remplacer avantageusement le MPOC, contenait, je vous le donne en mille, de l'ecstasy. *Holà !*

L'ecstasy étant une drogue psychoactive qui contenait de la caféine et du LSD, causait de l'accoutumance et de la dépendance. Prise en doses régulières, elle pouvait même entraîner de graves troubles rénaux ainsi que des défaillances cardiaques mortelles.

Chose encore plus étrange, la vente du X-324 avait été autorisée par Santé Canada : un organisme gouvernemental chargé de protéger la santé des canadiens. Une erreur d'analyse ? Étienne Masson se posait la question.

Alors comment avait-il découvert le pot aux roses. Il avait constaté une hausse anormale des ventes du médicament en question. Il avait donc fait analyser une capsule de X-324 dans un laboratoire indépendant où travaillait un ami chimiste.

Quand ce dernier lui avait confirmé la présence de l'ecstasy dans le médicament, il avait été horrifié. Il avait donc fait un premier enregistrement (celui volé avec son porte-documents) et par mesure de précaution, un double.

Étienne Masson avait choisi le grenier pour l'y dissimuler. La cachette idéale, selon lui. L'échelle par laquelle on y accédait fonctionnait mal et les charnières étaient rouillées, si bien que personne n'y allait. Surtout pas sa femme.

Plus loin sans citer de noms, Masson disait avoir l'impression d'être surveillé.

Et toujours la même question le hantait. Comment un médicament trafiqué s'était-il retrouvé sur la liste des produits autorisés par Santé Canada ? Difficile de soupçonner l'organisme de négligence ou d'incompétence. Quoique ...

En tout cas, le X-324, vendu par la Pharmax était produit clandestinement. Pis encore, la présence de l'ecstasy n'était indiquée nulle part. Pas plus sur les flacons que sur les renseignements fournis aux pharmaciens.

Alors à qui profitait le crime ?

Et pourquoi produire un médicament qui cause l'addiction ?

Élémentaire. C'était payant.

Étienne Masson, un homme honnête, se refusant à être complice d'un crime parce que c'en était un, avait décidé de confronter la ou les personnes qui trafiquaient le médicament ainsi que les distributeurs complices.

En terminant, et l'ajout datait de la veille de sa mort, Étienne Masson mentionnait avoir rendez-vous le lendemain matin avec quelqu'un qui disait avoir retrouvé son porte-documents.

18

Au sein de l'équipe, les suppositions, les commentaires et les hypothèses fusèrent de toute part. Se pouvait-il que l'individu avec lequel Étienne Masson avait rendez-vous pour récupérer son bien, fut celui qui l'avait volé ?

Et que ce même individu fut le même qui l'avait tué ?

Pour le compte de qui ?

De nos jours, quand on ne veut pas se salir les mains, on peut facilement engager un tueur à gage sur le Black Web. Ni vu, ni connu. Bref, les théories allaient bon train et ça commençait à déraper sérieusement. Le lieutenant dut calmer les ardeurs de son monde. C'était sa job après tout .

"Ne nous emballons pas, dit-il. "Oui, c'est tentant de penser que Masson a été assassiné pour ce qu'il a découvert. Mais n'oublions pas que nous avons d'autres suspects en vue. Nommément Lucie Bégin et son amant, Simon Leduc. Eux aussi avaient intérêt à vouloir sa mort." Régimbald approuva avec enthousiasme. Le sergent-détective persistait à vouloir que ces deux-là soient coupables.

"Entièrement d'accord, lieutenant."

"Et si Étienne Masson avait inventé cette histoire de traficotage. S'il était parano ?
questionna Aya Diouf.

Alexandre pensa au témoignage d'Aline Laurin, la superviseuse. Très positif en ce qui concernait Masson : "Non, je ne crois pas, Aya."

"Vous ne trouvez pas étrange que l'ami chimiste, qu'il ne nomme pas, ne se soit pas manifesté en apprenant la nouvelle de sa mort ?"

"Un peu, mais pas tant que ça. La mort de Masson n'est pas une mort ordinaire. Le type craint peut-être pour sa vie."

"À moins qu'on appelle les gens de Santé Canada pour voir ce qu'ils en pensent, rigola Judith Chomsky.

Dans une réunion tardive, vient un moment où plus rien de constructif ne se dit. On en était rendu là. "Bon, bon, bon, ça va comme ça, trancha le lieutenant en regardant l'heure : "Il est tard et on verra demain ce qu'on peut faire."

Il n'y voyait pas plus clair que les autres et avant de dire des conneries, il avait besoin d'un peu de recul pour digérer ce qu'il avait appris au cours de la journée. Et quoi de mieux que de retrouver le cocon familial pour l'aider à faire le ménage dans son esprit. En général, ça fonctionnait.

19

Le lieutenant avait à peine mis les pieds chez-lui que son téléphone portable émit le bip, bip familier. Pas de "toune" à la con pour l'avertir. Un bip, bip suffisait. C'était un appel du sergent-détective Phil Trépanier des Affaires spéciales. Trépanier était chargé d'enquêter sur l'attaque contre son fils Nicolas.

Un appel qu'Alexandre ne pouvait ignorer.

Après l'avoir salué, Trépanier lui fit part des récents développements dans son enquête : "L'attaque était préméditée, lieutenant. Les trois bums sont passés aux aveux. Apparemment, il y a quelques jours, ils ont été approchés par un homme qui leur a offert douze milles piastres pour amocher très sérieusement Nicolas. Quatre mille chacun. Tu parles d' une aubaine pour ces trois chenapans ! Et Dieu sait jusqu'où ils seraient allés, s'ils n'avaient pas été interrompus par l'arrivée des patrouilleurs. Ces gaillards-là sont de la très mauvaise graine."

"Ils ont donné le nom du type ?"

"Ils l'ignorent. Le gars ne s'est pas nommé."

"Pas même un nom d'emprunt ?"

"Nan. Pas même."

"Une description peut-être ?"

"Taille moyenne, un peu bedonnant, il était vêtu d'un jeans et portait un coupe-vent, une casquette et des verres fumés. Une description assez sommaire et qui peut s'appliquer à pas mal de monde."

"En effet ... D'autres détails ?"

"Le type a simplement sorti une liasse de vingt dollars de sa poche et leur a expliqué ce qu'il voulait sans dire pourquoi."

"Et ils ont accepté sans hésitation ?"

"Ils avaient le fric, c'est tout ce qui comptait pour eux."

"Ont-ils un passé criminel ?"

"Ils ne sont pas fichés, mais ils ont une réputation de bullies. S'ils ont fait des mauvais coups, personne n'a porté plainte contre eux, en tout cas."

"Le type devait connaître leur réputation."

"En effet, lieutenant ... Il avait dû se renseigner sur eux et sur votre fils. Nous on pense que l'attaque vous visait indirectement. Quelqu'un qui vous en veut pour une raison ou une autre."

"Ouais, la liste est longue."

"L'enquête en cours, peut-être ?"

"Possible. Si j'ai un indice, je te le ferai savoir."

"Je ferai la même chose de mon côté."

"Dernière question. L'homme avait-il un accent quelconque ou ...?"

"Il parlait du nez, semble-t-il."

.....

Après avoir raccroché, Alexandre demeura pensif. Nicolas avait été attaqué peu après le début de l'enquête. Avant même qu'il se rende à la Pharmax avec Judith.

Judith ... Il composa son numéro à la maison. Ce fut le mari de celle-ci qui répondit : "Salut Alexandre, quoi de neuf ?"

Tristan Delanoix ne changeait pas. Il était toujours aussi curieux d'apprendre ce qui se passait au SPVM. Ex-inspecteur à la Sûreté de Paris, il avait fait un court séjour dans l'équipe du lieutenant et se croyait autorisé à donner son opinion même si on ne lui demandait rien. Bon diable au demeurant mais fouineur comme c'était pas possible.

Alexandre évita de tomber dans le panneau, laissant à Judith le soin de s'expliquer avec son mari, si ça lui chantait : "Ça va et toi, ça va ?"

Delanoix comprit le message. Pas très subtil de toute manière : "Bon, je te passe Judith, fit-il un peu déçu mais résigné.

Judith vint à l'appareil : " Lieutenant ! Qu'est-ce qui se passe ?"

"Oh une simple question. Quand on a rencontré Antoine Jarry et Yvan Raymond as-tu remarqué leurs timbres de voix ?"

"Leurs timbres de voix ! Mmmm ... Une voix grave dans le cas de Jarry et ... il me semble qu' Yvan Raymond a une voix légèrement nasillarde."

"Merci Judith."

"C'est tout !"

"Je t'expliquerai demain."

Alexandre n'avait pas mentionné l'agression dont Nicolas avait été victime. En règle générale, il préférait ne pas mêler sa famille et son travail. Mais avec ce que Judith venait de lui dire, il se devait de mettre son équipe au courant.

Et vite à part ça.

20

Ce soir-là, Aline Laurin, la superviseuse des représentants à la Pharmax, termina plus tard qu'à l'accoutumée. Elle avait passé du temps avec eux, histoire de leur remonter le moral. Le meurtre d' Étienne Masson les rendaient nerveux et plusieurs craignaient que la même chose leur arrive. Si bien que leur productivité s'en ressentait.

Rendement oblige, Aline Laurin avait tenté tant bien que mal de rassurer son monde. Elle aussi avait peur. Une peur sourde qui ne la quittait plus. Car tant et aussi longtemps qu'on ne saurait pas pourquoi et qui avait expédié le pauvre Étienne ad patres, la situation resterait précaire. Certains des représentants songeaient même à quitter l'entreprise.

Pour sortir de la Pharmax, Aline devait passer près des bureaux de la direction. Ce soir-là, dans celui du VP, une lumière filtrait sous la porte. Elle entendit des voix, deux plus précisément. Celle d' Yvan Raymond, évidemment. Et une autre qu'elle crut reconnaître sans en être certaine à cent pour cent.

D'habitude, elle n'écoutait pas aux portes mais elle fit une exception cette fois.

Au vu du climat de suspicion et de peur qui régnait dans la boîte, surtout depuis le meurtre, elle prêta l'oreille. Des bribes de conversation lui parvinrent.

"... faut le remplacer au plus vite ... "

" ... y a du monde qui s'impatiente ... "

" ... trouver quelqu'un qui ne pose pas de questions ... "

" ... tu commences à sentir la soupe chaude ... "

" ... la police ... "

" ... penses-tu que... "

" ... le maudit lieutenant, il ... "

" ... l'agression contre son fils n'a ... "

" ... rien donné ... "

" On continue quand même ? "

" On a pas le choix avec ... "

" C'est risqué ... j' sais pas si ... "

" ... tu ne va quand même pas te défiler ... "

" ... ben non, mais ... Écoute, faut que je rentre chez-moi parce que ... "

" ... on en reparle ... "

Des pas se reprochaient de la porte. Aline Laurin se sauva sur la pointe des pieds en tentant de faire le moins de bruit possible. Une fois rendue dans son auto, elle repensa aux dernières paroles qu'Étienne lui avait dites la veille de sa mort.

Ce que tu ignores ne peut pas te faire de mal, Aline.

Aline Laurin frissonna.

Que faire, mon Dieu que faire ?

21

"L'agression contre votre fils date de quand, lieutenant, questionna Régimbald.

"Ça s'est produit au tout début de l'enquête sur le meurtre d'Étienne Masson. Avant même que j'aie avec Judith rencontré les patrons de la Pharmax, répondit Alexandre.

Il venait de mettre ses collègues au courant de l'attaque contre Nicolas. Tous étaient outrés. Eux avaient fait le serment de Servir et Protéger au péril de leur vie, mais s'en prendre à leurs familles, dépassait largement les bornes.

"Et vous soupçonnez qu'il y a un lien avec notre enquête et que ce serait le VP de la Pharmax, qui aurait passé la commande aux trois bums ?"

"Oui ... et je me base en partie sur ce que m'a dit Phil Trépanier quand il m'a téléphoné pour me donner le compte-rendu de leurs témoignages."

"Vous vous basez en partie seulement ! L'autre partie, c'est parce qu' Yvan Raymond parle du nez, gouailla Régimbald. "C'est pas un peu mince comme preuve, ça ?" Bien qu'agacé par le ton de son équipier, Alexandre ne releva pas l'impertinence.

Il y eut un court silence puis ...

"Et ben moi, je ne trouve pas que c'est mince, intervint Judith Chomsky. "Je me méfie du bonhomme. Et même si le témoignage des trois bums est plus ou moins crédible, pourquoi auraient-ils inventé la voix nasillarde ?"

Chomsky soutenait son lieutenant. Après tout, elle était la seule avec lui à avoir rencontré Yvan Raymond plus longtemps que quelques minutes : "Il était évident que les questions que lui posait le lieutenant ne lui plaisaient pas du tout, ajouta-t-elle. "Je pense même que ce type-là est capable d'avoir commandé le meurtre d'Étienne Masson."

Judith allait un trop vite dans ses déductions, mais Alexandre ne la contredit pas. Parce que même prématurées, elles étaient très plausibles.

"Et il aurait fait appel aux trois bums pour faire la job. Ben voyons, tu dis n'importe quoi, Judith, objecta Régimbald.

"Et toi, tu manques d'imagination, Frank, rétorqua Judith. À l'instar de Sans-Souci, Chomsky ne détestait pas s'opposer à Régimbald. Il est vrai que ce dernier avait tendance à se prendre pour un autre. Et ça devenait barbant à la longue.

"Vas donc au diable ! s'emporta Régimbald.

Judith riposta en lui tirant la langue. On se serait cru dans une cour d'école primaire. La réunion s'annonçait pour être longue et pénible.

Alexandre réprima un mouvement d'impatience : "Le meurtre d'Étienne Masson est probablement un travail de professionnel, dit-il. "Je ne crois pas que les jeunes qui s'en sont pris à mon fils, soient des professionnels. Du moins pas encore."

"Je n'ai jamais affirmé que les jeunes avaient tiré sur Masson. Je disais simplement qu'Yvan Raymond pourrait avoir commandé le meurtre, se défendit Judith.

"Et on avait compris Judith. Sauf Régimbald, évidemment." Sans-Souci n'allait pas rater l'occasion de lancer une pointe à son collègue.

Ces petits affrontements verbaux pouvaient être amusants à l'occasion mais pas toujours. Bref, à ce rythme la réunion allait tourner en eau de boudin. Et présentement, ça ne faisait pas l'affaire d'Alexandre.

"Faisons une pause, soupira-t-il.

"Bonne idée lieutenant, approuva Marie Garneau. La sergent-détective avait perçu l'exaspération du lieutenant et en un sens, elle la partageait. Elle aussi n'aimait pas la tournure que le meeting prenait.

Guy Lambert la seconda avec enthousiasme : "Bonne idée, en effet." Les deux détectives étaient amis dans la vie. Ils se voyaient en dehors du boulot, en couples avec leur conjoint, conjointe. Ils étaient des gens qui n'appréciaient pas qu'on perde du temps à se chamailler comme le faisaient certains de leurs camarades.

Le lieutenant leur en savait gré. Il leur fit un clin d'oeil.

22

"Revenons à nos moutons si ça ne vous dérange pas, fit Alexandre au retour de la pause. "J'ai mentionné l'agression contre mon fils parce que je ne crois pas aux coïncidences. Or il est manifeste que notre enquête ne plaît pas à certaines personnes. Dont Yvan Raymond. Il n'est pas le seul, évidemment. Mais ..."

"Mais quoi ? "Semble-t-il que la pause n'avait pas été suffisante pour Régimbald. Quand il était décidé à faire suer le monde, le sergent-détective y allait à fond de train.

Alexandre serra les mâchoires : "J'allais ajouter qu'Yvan Raymond est le seul à nasiller parmi les personnes impliquées dans cette affaire. Et ça, même si l'indice ne te plaît pas, c'est un fait, Frank." Le ton n'invitait pas à la réplique.

Régimbald se tut.

"Hem ... Croyez-vous qu'Antoine Jarry soit lui aussi mêlé à l'affaire, lieutenant ? demanda Marie Garneau.

"Je ne sais pas, Marie ... Judith a vérifié ses déclarations concernant son voyage en Europe. Elles sont exactes. Et d'après nos recherches, il ne fait pas de dépôts injustifiés

dans son compte personnel. Alors que son VP en fait lui, dit Alexandre omettant de mentionner que ces détails, concernant les comptes bancaires, avaient été obtenus grâce à du piratage. Donc d'une manière pas très légale.

Personne ne releva l'omission. Aussi se hâta-t-il d'ajouter : "Mais ça ne prouve pas qu'il ne soit pas mêlé à l'affaire d'une manière ou d'une autre."

"Mais pourquoi lui et son VP seraient coupables de meurtre, plutôt que Lucie Bégin et Simon Leduc ?" Frank Régimbald récidivait. Avec une question tout à fait pertinente, cette fois.

"Les enjeux ne sont pas les mêmes, Frank. À qui Étienne Masson aurait fait le plus de tort s'il avait dévoilé que le X-324 contient de l'ecstasy ?"

"À ce compte-là, les gens de Santé Canada seraient des complices eux aussi. Je ne le crois pas une seconde."

"Depuis quand es-tu aussi naïf Frank, ricana Judith.

Alexandre soupira : "Il est possible qu'à Santé Canada, on ait commis une erreur d'analyse. Le X-324 ressemble beaucoup au MPOC. Les deux peuvent être confondus."

"Donc vous pensez qu'ils sont incompetents à Santé Canada ?"

"Cesse de déformer nos propos, Frank !" La patience d'Alexandre fondait comme neige au soleil. Il n'allait tout de même pas lancer une enquête sur une hypothétique complicité de Santé Canada pour faire plaisir à Régimbald. Une erreur d'interprétation, tout le monde pouvait en commettre. *Pourquoi pas à Santé Canada ?*

"Bon, fit-il désireux d'en finir avec les objections de Régimbald, l'ecstasy ne s'est pas introduite toute seule dans les comprimés. Il a fallu que quelqu'un l'y mette. Alors qui ? Antoine Jarry, le président de la Pharmax n'a pas cette compétence. En revanche, son VP est chimiste et il est chargé de surveiller la production au laboratoire. Ça personne ne peut le nier."

Personne ne nia. Pas même Régimbald.

"Donc, je pose la question : est-ce qu'Yvan Raymond trafique le médicament le soir en cachette, peut-être même avec la complicité d'un technicien qui lui donne un coup de main. Moyennant rétribution, évidemment ?"

"Posée de cette façon, votre question contient sa réponse, lieutenant, remarqua Léo N'Guyen, un tantinet ironique.

Alexandre accusa le coup : "Et je ne m'en cache pas. Je veux que cette enquête aboutisse. Qu'on cesse de tourner en rond. Quand bien même on discuterait jusqu'à demain matin du sexe des anges, on ne sera pas plus avancés. Est-ce que c'est plus clair ?" Wow ! Il marqua une courte pause, le temps de s'assurer que ses paroles avaient bien pénétré les cerveaux récalcitrants.

"Nous avons quatre suspects, poursuivit-il. "On établira un roulement pour les surveiller. De plus, je compte rédiger des affidavits pour qu'on puisse mettre leurs téléphones sur écoute. Brière ne fera pas de problème, j'en suis certain.

"Lieutenant, on oublie une possibilité, intervint Aya Diouf d'une voix ferme.

La nouvelle sergent-déetective prenait lentement mais sûrement du galon :

"Supposons que Lucie Bégin n'ait rien à voir dans le meurtre de son mari, elle est peut-être en danger."

Tous les regards se portèrent vers elle. Il faut dire que sa beauté exotique y était pour quelque chose. Une noire d'origine africaine aux yeux bleus, on en voyait pas à tous les coins de rue à Montréal.

Nullement intimidée, Aya expliqua : "Elle nous a dit qu'elle ignorait tout de l'enregistrement trouvé dans son grenier. Nous on le sait, mais le meurtrier, qui qu'il soit, le sait-il, lui ?"

"Merci Aya d'avancer l'hypothèse, reconnut le lieutenant. "C'est une raison de plus pour surveiller ses allées et venues."

Pour terminer, Alexandre dressa une cédule de surveillance. Personne ne se rebiffa. Puis, il leva la séance. Il était temps.

23

Le lieutenant était à rédiger les affidavits quand on lui passa un appel. Au bout du fil, Aline Laurin. La superviseure de feu Étienne Masson semblait bouleversée : "Puis-je vous rencontrer quelque part le plus vite possible, lieutenant, supplia-t-elle.

Manifestement, elle ne voulait rien dire au téléphone. Alexandre regarda l'heure. 17h00. Il proposa d'aller au même endroit que la première fois.

Marché conclu.

.....

Aline Laurin avait les traits tirés de quelqu'un qui avait passé une très mauvaise journée. Au vu de ce qu'il soupçonnait déjà, le lieutenant n'était pas étonné outre mesure. Les cafés servis, Aline ne perdit pas de temps et lui parla des bribes de conversation qu'elle avait entendues la veille au soir en passant près du bureau du VP.

En écoutant son récit, Alexandre sut qu'il ne se trompait pas sur Yvan Raymond. C'était lui qui avait approché les trois gaillards qui s'en étaient pris à son fils. Et c'était aussi lui et un comparse qui étaient derrière le meurtre d'Étienne Masson.

"Et vous en déduisez ...? fit-il sans révéler ce que lui en déduisait.

"Que le VP a joué un rôle dans la mort d'Étienne. Qu'il se passe quelque chose de pas clair à la Pharmax ... Et qu'il a peur de ce que vous allez découvrir au point de s'en prendre à votre fils, lieutenant. Ça donne la chair de poule."

"Vivez-vous seule, madame Laurin ?"

"Non, j'ai mon mari. Nos enfants sont grands et ne vivent plus à la maison."

"Pouvez-vous éviter de travailler tard le soir ?"

"Ça va être difficile. Mais je peux essayer, lieutenant."

"Faites-le, s'il-vous-plaît."

"Vous croyez que ..."

"Je crois qu'il vous faut redoubler de prudence, madame Laurin. Évitez d'être seule quand vous êtes au travail ou quand vous quittez pour retourner à la maison. Vérifiez que vos portes d'auto soient bien barrées en tout temps et ..."

"Je comprends, lieutenant."

"Vous me dites que la voix de l'interlocuteur vous est vaguement familière. Essayez de la replacer si possible."

"La seule chose dont je suis certaine, lieutenant, ce n'est pas la voix du président."

Il était clair depuis le début qu'Aline Laurin avait un parti pris favorable pour Antoine Jarry. *Assez pour fausser son jugement ?* Alexandre se le demanda

.....

En sortant du petit café, le lieutenant accompagna Aline Laurin jusqu'à sa voiture.

Et une fois de plus, lui recommanda une extrême prudence.

Une fois de plus, Aline Laurin promit de faire très attention.

24

Quand elle démarra, Aline Laurin ne vit pas la voiture qui démarra en même temps. Sur le pont Jacques Cartier où elle s'engagea pour retourner chez-elle, la voiture la suivit. À cette heure où le trafic était dense, elle prêtait attention à la route et non pas à quelqu'un qui aurait pu la suivre.

Une erreur compréhensible mais qui lui coûterait cher.

Au sortir du pont, l'autre véhicule, un SUV pas mal plus gros que sa petite deux chevaux, la serra de près. En la dépassant, le conducteur donna un brusque coup de volant qui envoya Aline Laurin dans le décor.

La voiture tomba dans un énorme fossé, fit deux tonneaux pour ensuite aller s'écraser sur un arbre. La tête de la superviseure heurta violemment le toit du véhicule renversé. Elle perdit conscience.

Puis, plus rien.

25

Le lieutenant arriva à la maison juste à temps pour manger avec les siens. En mettant les pieds dans la maison, une odeur de poulet rôti le fit saliver. Il avait à peine eu le temps d'enlever son blouson que les jumelles lui sautaient dans les bras.

Quel bonheur de les retrouver. Leurs rires cristallins étaient de la musique à ses oreilles. Puis, Kim vint à sa rencontre avec son sourire accueillant. Toujours magnifique même après le travail. Le temps n'avait aucune prise sur elle. Plus elle avançait en âge, plus elle était belle.

Et que dire du repas préparé par l'infatigable Armande !

À table, on parla de choses et d'autres. Les jumelles racontèrent leur journée à la maternelle quatre ans. C'était un plaisir toujours renouvelé d'entendre leurs babillages. Ces deux-là étaient nées pour le bonheur.

Nicolas, assez bavard en temps normal, était plutôt silencieux depuis l'agression dont il avait été victime. Son orgueil de jeune mâle fringant était atteint. Il lui faudrait un certain temps pour admettre qu'il n'était pas invulnérable.

Kim et Alexandre avaient brièvement envisagé de lui faire rencontrer un psychologue mais l'ado s'était rebiffé. Ils avaient compris que le forcer à voir quelqu'un serait une atteinte de plus à son ego.

Ils décidèrent donc de faire confiance à la résilience de la jeunesse. Nicolas s'en remettrait, ils en étaient certains. Ils ne s'étaient pas trompés, semble-t-il, puisque l'ado avait recommencé à sourire et mangeait comme un ogre.

.....

Quand vint l'heure du dodo pour les jumelles, Alexandre alla les border. Et à leur demande expresse, il leur raconta, une fois de plus, l'histoire du Vieux de la Montagne et du Loup bleu. Un roman-feuilleton, auquel il ajoutait des épisodes inédits avec force gestes et mimiques qui les faisaient rire aux éclats.

Que ne ferait-il pas pour ses deux princesses.

En sortant de leur chambre, Alexandre passa dire bonsoir à son fiston. Lequel était plongé dans un livre de chimie. Un autre indice que Nicolas allait reprendre le dessus rapidement. Il ne faisait pas semblant d'étudier.

Alexandre vint s'asseoir à ses côtés et ce fut là que l'ado le surprit avec une question qui faillit le faire tomber à la renverse.

"Papa, fit Nico, penses-tu que j'ai ce qu'il faut pour devenir policier ?"

Holà !! Que répondre ?

"C'est un métier qui t'intéresse, mon gars ?"

S'ensuivit une longue série de questions /réponses qui éclairèrent le père sur l'état d'esprit du fiston. Non seulement, ce dernier n'était pas aussi traumatisé que ses parents l'avaient imaginé, mais il voulait pourchasser les criminels tout comme son père.

Alexandre ne le découragea pas. Il ne lui dit pas, comme d'autres l'auraient fait, "t'as encore des croûtes à manger, fiston". Non, il l'écouta.

"Je sais que t'as étudié longtemps, papa. Je veux faire la même chose. Une maîtrise en sociologie et un doctorat en criminologie."

Nicolas voulait être lieutenant de police. Pour cacher son émotion, Alexandre posa sa grande main sur l'épaule de son fiston. "Si c'est ce que tu veux, tu y arriveras, mon gars, fit-il la voix enrouée. "L'as-tu dit à Kim s'enquit-il.

"Pas encore. Je voulais t'en parler avant papa, répondit Nicolas.

Alexandre lui sourit. Qu'il devienne policier ou non, Nicolas reprenait du poil de la bête et c'était ce qui importait.

26

En redescendant, le lieutenant alla rejoindre Kim au salon. Il y avait du monde avec elle. Élise, la sœur aînée d'Alexandre et le mari de celle-ci, Louis Santerre, inspecteur à la SQ. Le couple revenait du cinéma et venait leur faire un coucou en passant. Kim avait fait du café. Alexandre s'en versa une tasse.

Les Denis/ Santerre et les Lemelin/ Denis se voyaient régulièrement. Les deux beaux-frères avaient même travaillé ensemble sur deux enquêtes. D'ailleurs, c'était à ces occasions qu'Alexandre avait vu Santerre à l'oeuvre. Il était redoutable en interrogatoire.

D'un seul regard, Louis pouvait réduire le plus endurci des criminels à l'état de loque humaine. Quand Alexandre lui avait demandé quel était son secret, l'inspecteur de la SQ avait dit que la technique lui avait été enseignée par un vieux sage japonais. Où, quand, comment ?

Tout ce qu' Alexandre avait réussi à apprendre, c'est que Santerre avait pas mal roulé sa bosse dans sa jeunesse. Était-il allé au Japon ? Y avait-il vécu ? Mystère. Santerre n'avait pas voulu en révéler davantage.

"Alors Alexandre, s'enquiert l'adepte des philosophies orientales, comment va ton enquête sur la mort d'Étienne Masson ?"

Louis Santerre connaissait l'affaire dans les grandes lignes mais voulait en savoir davantage. Craignant sans doute que son beau-frère utilise sur lui sa méthode d'interrogatoire préférée, Alexandre s'exécuta : "Couci-couça ... On a quatre principaux suspects. La femme de Masson et son amant l'aubergiste de La Seigneurie, Simon Leduc. Ensuite le président et le vice-président de la Pharmax. "

Et Alexandre d'expliquer pourquoi.

L'attitude agressive de la veuve, l'assurance-vie dont elle était la bénéficiaire, les courriels que Simon Leduc lui envoyait. À la Pharmax, la présence d'ecstasy dans un médicament. Le témoignage de la superviseuse d'Étienne Masson et la conversation qu'elle avait surprise entre Yvan Raymond, le VP, et un autre homme dont la voix lui était vaguement familière, mais qu'elle n'arrivait pas identifier formellement.

Sans oublier l'enregistrement sur disque numérique qu'Étienne Masson avait fait peu de temps avant sa mort. Et pour finir les aveux des trois chenapans qui s'en étaient pris à Nicolas. Leur description du type qui leur avait proposé, moyennant une somme de 12,000 dollars, de faire un très mauvais parti à l'adolescent.

"J'ai demandé un mandat pour mettre nos quatre suspects sur écoute. Je ne sais pas si je vais l'obtenir. De toute manière, on va les suivre à la trace."

Les trois autres avaient écouté très attentivement, il va de soi.

Kim s'écria : "Alexandre, je n'arrive pas à croire qu'on s'en soit pris à Nicolas pour t'atteindre, toi. Ton enquête commence à peine et ..."

"Et ben oui, c'est comme ça. Quand ils se sentent menacés, certains criminels ne reculent devant rien." Alexandre évita de souligner que, par le passé, Kim et les enfants avaient été l'objet de menaces et qu'il avait dû demander la protection d'agents en uniformes pour les surveiller. Inutile de rappeler un épisode angoissant pour toute la famille. Il y eut quand même un silence.

"Donc, si je comprends bien, tout ce beau monde avaient intérêt à vouloir la mort d'Étienne Masson, résuma Élise, un peu pour rompre le silence. "Avec des motifs différents, bien entendu. Sur qui se portent tes soupçons, Alexandre ?"

Élise, de huit ans plus âgée que son frère, le connaissait comme si elle l'avait tricoté. Elle devinait que son idée était déjà faite. Mais qu'il ne l'admettrait pas tant qu'il ne serait pas certain à cent pour cent.

Et comme de fait, c'est exactement comme ça qu'Alexandre réagit : "Nous avons toujours quatre suspects principaux, fit-il en employant le nous au lieu du je.

Louis Santerre lui servit alors le même argument qu'il avait utilisé avec son équipe d'enquête : " Les enjeux ne sont pas les mêmes, Alexandre. La Pharmax risque gros dans cette affaire."

"Nous en sommes conscients, rétorqua Alexandre. "Mais considérer toutes les avenues, c'est ce que tu ferais aussi, Louis."

"Évidemment, c'est ce que je ferais. D'ailleurs parlant d'avenues, as-tu réussi à retracer l'ami chimiste d'Étienne Masson ?"

"Celui qui lui a confirmé la présence d'ecstasy dans le fameux médicament. Malheureusement, non. Dommage qu'Étienne Masson n'ait pas mentionné son nom dans l'enregistrement. Bon, on pourrait toujours lancer un appel à tous mais ce serait peut-être mettre le type en danger."

"Il doit avoir appris le meurtre comme tout le monde pourtant. Étrange qu'il n'ait pas donné signe de vie."

"Je sais, Louis. Mais n'oublions pas que beaucoup de gens craignent de s'impliquer de peur d'être soupçonnés. C'est peut-être son cas. Enfin, je ne perds pas espoir qu'il se manifeste un jour ou l'autre."

"Et Santé Canada qu'en fais-tu, questionna Kim. Ils ont analysé le produit et n'ont rien vu ! C'est quand même étonnant, non ?"

"C'est étonnant, en effet. Mais que veux-tu que je dise de plus, Kim. Oui, il y a peut-être là un ou deux complices, concéda Alexandre, peu désireux de s'étendre sur le sujet. "Quoiqu'il en soit, Étienne Masson est mort et nous trouverons qui a fait le coup."

Il était visible qu'Alexandre n'avait plus envie de parler de l'affaire : "Et si on parlait du film que vous venez de voir, vous deux, demanda-t-il à sa sœur et à son beau-frère. Une transition pas très subtile, mais acceptée de bonne grâce.

On parla donc cinéma.

27

Pendant ce temps à l'autre bout de la ville, David Le Breton, chimiste, prenait le café avec sa femme Jocelyne : "Tu es bien songeur ce soir, David, remarqua celle-ci.

Appelez ça synchronicité, transmission de pensée, toujours est-il que le chimiste devait avoir une antenne branchée chez les Lemelin/Denis, car il répondit : "Je pense au jour où Étienne Masson est venu me demander d'analyser un médicament, le X-324. Il contenait de l'ecstasy. Étienne m'avait alors recommandé de ne parler à personne de ce que nous avions découvert. Ça m'a intrigué, je dois dire."

"A-t-il expliqué pourquoi il te mettait en garde ?"

"Il m'a dit que dévoiler ça pourrait être dangereux pour moi. Pas longtemps après, on apprend qu'il a été assassiné. Je me demande s'il n'y a pas une relation de cause à effet avec la découverte de l'ecstasy."

"Il me semble que ça saute aux yeux, David. Tu devrais prévenir la police le plus tôt possible. Autrement, tu vas te rendre coupable de non-divulgence de preuves."

Jocelyne, une para-légale dans un bureau d'avocat, connaissait la loi.

"C'est ce je me propose de faire. Sinon, je ne dormirai plus. J'ai déjà trop tardé. "

"Je ne te le fais pas dire, rétorqua Jocelyne.

"Ah non ! Bizarre, j'ai eu l'impression du contraire, fit David, mi-figue, mi raisin.

Chose certaine si le lieutenant avait été présent, il aurait félicité Jocelyne pour avoir exercé son pouvoir de persuasion.

28

Le lendemain, le lieutenant recevait un appel du mari d'Aline Laurin. Sa femme avait eu un accident d'auto et était à l'hôpital avec une fracture du crâne. On la maintenait dans un coma artificiel pour prévenir un oedème cérébral. Apparemment, l'accident avait été provoqué par un chauffard qui avait pris la fuite.

Merde !! Alexandre pensa immédiatement à un geste délibéré. Il demanda au mari si sa femme l'avait mis au courant de ce qui se passait à la Pharmax.

"Oui, lieutenant, elle me l'a dit. C'est précisément pour cette raison que je vous appelle. Elle m'avait recommandé de le faire si par malheur quelque chose lui arrivait."

"Je vais prendre les mesures pour qu'un agent soit posté à la porte de sa chambre. Quant à vous, soyez prudent."

"À ce point-là ?"

"Oui, monsieur Laurin. Ces gens-là ne plaisantent pas, croyez-moi. Et prévenez-moi quand votre femme sortira du coma." Alexandre se gara bien d'ajouter, *si elle en sort avec toute sa tête.*

Ainsi donc Yvan Raymond, l'homme à la voix nasillarde, avait encore fait des siennes. Alexandre eut froid dans le dos.

.....

Les mandats d'écoute furent émis. Mais jusqu'à présent, ça ne donnait rien. À croire que les quatre principaux suspects s'étaient passé le mot pour se faire oublier. La surveillance n'était pas un succès non plus.

Novembre approchait à grands pas et la température avait considérablement fraîchi. Pas d'été des indiens, cette-année-là. Et pas de solution miracle pour l'élucidation du meurtre d'Étienne Masson. Une enquête policière peut prendre du temps. Et à ce rythme, celle-là risquait d'être longue.

Évidemment, le commandant Brière s'impatiait. On eut dit qu'il avait oublié ses années passées comme enquêteur. Il s'était même déplacé pour rencontrer les membres de l'équipe et leur passer un savon. Une visite tonitruante dont tous se seraient passés volontiers.

Et que dire de ce qu'on écrivait dans les journaux et sur les réseaux sociaux.

Bref, le moral des troupes du lieutenant n'était pas à son plus haut. Et ça commençait à bien faire.

29

Quand on est au plus bas, un événement, un mot encourageant ou quelque chose du genre survient parfois. Et hop on se porte mieux. Ce fut précisément ce qui se passa pour l'équipe du lieutenant.

La première surprise fut la visite que leur rendit David Le Breton, l'ami chimiste d'Étienne Masson. Les présentations faites, le lieutenant l'invita à passer dans son bureau et lui offrit un café. Celui-ci, vaguement intimidé, accepta.

"Je ne vous cacherai pas monsieur Le Breton, fit le lieutenant, que j'avais presque perdu espoir que vous veniez me voir."

"Vous saviez donc qui j'étais, s'enquit Le Breton, stupéfait.

"Nous sommes au courant pour l'analyse que vous avez faite à la demande de votre ami. Il a laissé un enregistrement où il dit vous avoir rencontré. Le seul détail qui nous manquait c'était votre nom. Merci d'être venu."

La glace était rompue. Et Le Breton se sentit moins coupable d'avoir tergiversé pour rencontrer la police : "Vous savez pour l'ecstasy, alors ?"

"Oui, nous savons. Mais le public n'en sait rien encore. Nous préférons garder cet atout dans notre manche pour l'instant."

"Je comprends fort bien. Étienne aussi m'avait demandé le secret. J' ai même cru un moment et j'ai honte de le dire ... qu'il voulait faire chanter quelqu'un avec ça."

"Était-ce dans sa nature de ...?"

"Absolument pas. Quand j'ai appris son meurtre, j'ai craint qu'on s'en prenne à moi. Ce n'est pas glorieux, je l'avoue. Et c'est ma femme qui m'a incité à vous rencontrer. Autrement, je serais encore à me demander comment agir."

Le lieutenant faillit dire Mieux vaut tard que jamais, mais se retint. Il n'était pas un homme cruel. De toute manière, il avait quelques questions à poser et espérait obtenir des réponses claires. Si bien qu'il jugeât qu'un minimum de diplomatie s'imposait.

"Vous connaissiez Étienne Masson depuis longtemps, monsieur Le Breton ?"

"Depuis l'université, lieutenant."

"Donc suffisamment pour interpréter ce qu'il disait à demi-mot ?"

"Heu ... oui. Mais le soir où il est venu avec le médicament pour que je confirme ses soupçons et qu'il m'a recommandé le silence, je ... Au fond j'ai eu peur d'être mêlé malgré moi à l'affaire."

"Avez-vous rencontré son épouse ?"

"Non. Nous n'avions pas ce genre de relation, lui et moi. On se voyait de temps à autres avec les copains pour se rappeler le bon vieux temps de l'université."

Le lieutenant qui faisait de même chose avec ses copains à l'occasion accepta l'explication : "Vous êtes certain qu'il n'a rien dit d'autre la dernière fois que vous vous êtes vus ? Cité des noms, par exemple ?"

"Aucun nom n'a été prononcé. Mais maintenant que j'y pense, il m'a dit qu'il se sentait épié. J'ai cru qu'il blaguait. Ça lui arrivait de faire ce genre de farces. Je regrette de ne pas l'avoir pris au sérieux. Mais c'est trop tard, malheureusement."

David Le Breton avait des regrets, ça se voyait. Cependant le lieutenant n'avait aucun désir de le consoler. Il avait du mal à croire que cet homme cultivé, articulé ait aussi mal interprété la situation; surtout après avoir identifié l'ecstasy dans la capsule de X-324. D'un autre côté, Le Breton s'était montré honnête dans tout ce qu'il avait dit et ce, même quand ce n'était pas à son avantage. Il fallait lui donner ça.

"Vous allez devoir signer une déposition, monsieur Le Breton, dit Alexandre s'attendant une protestation qui ne vint pas. "Vous devrez décrire votre dernière rencontre avec Étienne Masson. Ainsi que le résultat de l'analyse que vous avez faite à sa demande ce soir-là."

"C'est le moins que je puisse faire, lieutenant, répondit Le Breton. L'homme faisait preuve d'une certaine élégance au bout du compte. Trop tard, hélas, pour prévenir la mort d'Étienne Masson.

Mais assez tôt pour épaissir le dossier contre la Pharmax.

30

Un matin très tôt, Lucie Bégin gara sa voiture dans le parking de l'auberge. Simon Leduc vint la rejoindre et prit place à ses côtés sur le siège avant. Sans-Souci, qui suivait la veuve ce matin-là, les prit en photo au téléobjectif. Les amants s'embrassaient passionnément.

Certes, ça ne prouvait pas qu'ils avaient tué Étienne Masson, le mari cocu. Mais au moins, les détectives possédaient désormais une preuve de leur liaison. Ne restait plus qu'à les confronter. Où étaient-ils vraiment le matin du meurtre ?

On les convoqua au poste. Le lieutenant et Marie Garneau se chargèrent de les interroger. Quand ils virent la photo compromettante étalée devant eux, leurs réactions en dirent long sur qui allait céder en premier. Lucie Bégin la mine sévère, pinça les lèvres. Simon Leduc rougit jusqu'aux oreilles.

C'était lui le maillon faible dans le couple. Mais le lieutenant apostropha la veuve d'abord : "Deux semaines après la mort de votre époux. Est-ce bien convenable, madame Bégin ?" Le lieutenant n'allait pas la ménager celle-là.

La veuve le toisa froidement mais ne répondit pas. Pendant ce temps, son amant se tortillait sur sa chaise. Le lieutenant en profita : "Où étiez-vous réellement le matin du meurtre, monsieur Leduc ?"

"Je ..." balbutia l'autre en jetant un oeil inquiet à sa maîtresse.

Alexandre insista : "Monsieur Leduc, je vous ai posé une question." Pas de quartier pour celui-là non plus. Simon Leduc se racla la gorge. Allait-il inventer une autre histoire cousue de fil blanc ? Pas cette fois. Leduc finit par marmonner qu'il était en compagnie de Lucie Bégin, chez elle.

La veuve le regarda féroce. Si un simple coup d'oeil pouvait tuer, le pauvre Leduc serait tombé raide mort. Tout était à prévoir que leur liaison connaîtrait des moments difficiles dans les jours à venir.

Une demi-heure plus tard, Lucie Bégin et Simon Leduc ressortaient du Centre d'enquête. Non sans avoir juré "sur la tête de leurs mères" qu'ils n'avaient rien à voir dans le meurtre d'Étienne Masson.

Pouvait-on les croire ?

31

En fin d'après-midi, Alexandre retrouva le lieutenant Pierre Galipeau de l' Escouade du Crime organisé. Galipeau lui avait proposé de prendre une bière. Cela arrivait de temps à autres. Surtout quand leurs enquêtes se chevauchaient.

Leur rencontre eut lieu dans un bar près du Centre d'enquête. Et comme Alexandre l'avait supposé, il s'avéra que Galipeau avait des choses intéressantes à raconter. Des choses qui allaient orienter, une fois pour toutes, l'enquête sur la mort d'Étienne Masson.

Dès que la bière fut servie, Galipeau ne perdit pas de temps en Comment ça va et ta femme et les enfants ? Il ne donna pas de nouvelles des siens non plus. Il avait l'air pressé : " Figure-toi qu' avec la GRC et la SQ, nous enquêtons présentement sur un trafic de médicaments à la grandeur du pays."

Alexandre était tout ouïe.

"Les mafieux y sont mêlés. Ils sont partout, les maudits ! J'ai pensé que ça peut t'intéresser, mon vieux."

"Tu ne t'es pas trompé. Je t'écoute, fit Alexandre en prenant une gorgée de bière.

"Plusieurs laboratoires pharmaceutiques, quelques distributeurs et des gens de Santé Canada sont également impliqués. Une affaire qui fait déjà plusieurs victimes de règlements de comptes, d'overdoses et de tout ce que tu voudras."

Oh boy, oh boy ... Alexandre s'en voulut de ne pas avoir appelé Galipeau avant.

"On vient de découvrir que la Pharmax fait partie du complot. On ne sait pas encore qui chez eux participe à l'affaire, mais à ta place, j'essaierais de le savoir."

"J'ai déjà une petite idée à ce sujet-là, Pierre."

"Ah oui !"

Et Alexandre de retracer une fois de plus le chemin parcouru depuis deux semaines. "Voilà où on en est, conclut-il.

"Donc, tu soupçonnes le VP de tremper là-dedans. Et le président, lui ?"

"Antoine Jarry ? Je ne sais pas encore. Lui s'occupe du développement des affaires. Il va en Europe rencontrer les distributeurs deux fois l'an. Pour tout ce qui concerne le laboratoire, il s'en remet entièrement à son VP."

"Il doit quand même regarder les chiffres de temps en temps, non ?"

"Bien sûr. Mais c'est sa sœur, comptable agréée, qui dirige le département de la comptabilité. Antoine Jarry est un homme qui délègue beaucoup, tu vois."

"As-tu rencontré sa sœur ?"

"Après la découverte du corps d'Étienne Masson, on a interrogé tout le monde à la Pharmax. Laurence Jarry aussi, évidemment. Elle était sous le choc et a dit ne rien

savoir. Mais je me propose de la revoir. Je vais aussi demander un mandat pour saisir les ordinateurs et examiner leurs livres comptables. Jusqu'ici nos recherches de ce côté-là ont été assez superficielles, je l'avoue."

"Bah ! vous ne pouviez pas tout faire en même temps, commenta Pierre Galipeau. "Je trouve qu'en deux semaines vous avez accumulé pas mal de stock."

D'habitude, Galipeau étant plutôt avare de compliments, si bien qu'Alexandre en fut tout remonté : "En tout cas, fit-il pour ne pas être en reste, avec ce que tu viens de me dire sur la présence du crime organisé dans l'affaire des médicaments, ça change la donne."

"Donc, tu élimines définitivement les deux amoureux pour le meurtre de Masson ?"

"Lucie Bégin et Simon Leduc. Deux amoureux qui ne le seront peut-être plus longtemps, plaisanta Alexandre, faisant allusion au regard qu'avait lancé la veuve à son amant quand celui-ci avait vendu la mèche. "Ces deux-là sont trop caricaturaux pour commettre un meurtre."

Galipeau rigola. Il ne connaissait pas Lucie Bégin et Simon Leduc mais la façon dont Alexandre lui avait décrit leur comportement lui donnait une assez bonne idée de qui ils étaient.

"Tu penses que celui qui a tiré sur Masson est un professionnel payé par le VP pour faire la job ?"

"Ça me paraît évident, Pierre."

"Je peux te suggérer un nom dans ce cas-là."

"Quelqu'un du crime organisé, je suppose ?"

"Ouaip. Gary (Ti-Mousse) Durand, le frère et l'homme de main de Billy (Gros Bill) Durand, et passe-moi l'expression, deux étoiles montantes dans le milieu : " On les soupçonne de plusieurs meurtres."

"Avec des surnoms pareils, ces deux-là doivent passer pour des bons gars, je présume, blagua Alexandre.

"Y a pas à dire tu perds pas ton sens de l'humour, toi !"

Les deux flics échangèrent encore quelques plaisanteries d'un goût plutôt douteux en finissant leurs bières, puis se levèrent d'un commun accord : "Et merci mon vieux de m'avoir mis sur la bonne piste. Franchement, je ne serai pas malheureux de ne plus revoir la veuve de Masson, fit Alexandre en faisant mine de frissonner.

Galipeau s'esclaffa à nouveau : "On va sans doute devoir se parler plus souvent, étant donné que nos enquêtes se complètent."

"T'as raison. Si tu as du nouveau, tu me le fais savoir et je ferai la même chose de mon côté."

"Excellent !"

Sur ces paroles de réconfort mutuel, les deux lieutenants réglèrent leurs additions et partirent chacun de leur côté.

32

Aline Laurin sortit du coma deux jours plus tard. Elle allait s'en remettre mais elle avait oublié tout ce qui avait trait à l'accident. Une amnésie partielle qui n'est pas rare après un trauma crânien.

En règle générale, les gens retrouvent la mémoire quelques jours ou quelques semaines plus tard. Certains, plus atteints, ne la retrouvent pas. Aline Laurin serait-elle de ceux -là ? Les médecins se disaient optimistes.

En tout cas, en attendant, elle était incapable de donner des précisions sur ce qui lui était arrivé. Cependant quand Alexandre alla la visiter à l'hôpital, elle se rappelait fort bien de lui et des circonstances qui les avaient mis en contact.

Le lieutenant lui avait apporté des fleurs et du chocolat: "Au nom de toute l'équipe madame Laurin, fit il.

Aline Laurin était la première à les avoir mis sur la bonne piste. Alexandre se sentait redevable et un peu coupable aussi. Au lieu de se limiter à lui recommander la prudence, il aurait dû demander une protection policière pour cette femme courageuse.

Pour l'instant, la femme courageuse, qui ne s'attendait pas à recevoir des fleurs et du chocolat de la part d'une bande de flics, avait les larmes aux yeux. "Merci lieutenant, fit-elle d'une voix encore faible.

Puis : "Vous pouvez m'appeler Aline et mon bonheur sera complet."

Alexandre lui sourit : "À une condition, appelez-moi Alexandre, chère Aline."

Étonnant comme les choses peuvent être simples quand deux êtres sont sur la même longueur d'onde. "Alexandre, fit Aline à son tour, avez-vous du nouveau dans votre enquête ?"

Alexandre lui résuma les récents développements. Il lui devait bien ça. Mais il ne mentionna pas la présence du crime organisé dans l'affaire. Il ne voulait pas l'inquiéter plus qu'il ne le fallait.

Néanmoins, il lui assura qu'un policier était posté à la porte de sa chambre : "...et quand vous retournerez chez- vous j'ai pris les mesures pour que vous soyez protégée, Aline, fit-il avec sollicitude. Nous faisons face à une vaste opération mais je vous promets que nous découvrirons qui a tué Étienne Masson, conclut-il avec plus de conviction qu'il n'en éprouvait.

Aline Laurin l'émouvait.

Elle lui rappelait sa mère, décédée dans la fleur de l'âge. En fait, il avait quinze ans quand il avait perdu ses parents morts dans un crash d'avion. Et même après toutes ces années, ils lui manquaient. Les disparus ne disparaissent jamais entièrement.

Sur les entrefaites, une infirmière vint dans la chambre avec un plateau chargé de flacons de médicaments et du nécessaire pour effectuer une prise de sang. Le lieutenant comprit que sa visite prenait fin : "Reposez-vous, Aline. Je prendrai régulièrement de vos nouvelles, dit-il en la quittant, comme à regret.

33

En rentrant chez-lui, Alexandre avait à peine enlevé son blouson, que les jumelles lui sautaient au cou. Kim, juste derrière elles, lui plaqua un baiser sur la joue. Il ne manquait que Nicolas qui était dans sa chambre sans doute en train de texter à Noémie.

Les premières effusions passées, les jumelles retournèrent à l'émission pour enfants dont on entendait les échos dans l'entrée. Ce fut alors que Kim lui dit qu'il avait reçu un colis qu'Armande avait déposé sur un guéridon dans le hall d'entrée.

"Un colis ? Mais je n'attendais rien."

"Ah bon !"

"Qui est venu le porter."

"Armande l'a trouvé sur le perron en revenant de la garderie avec les jumelles.

Elle a supposé qu'il contenait des dossiers que quelqu'un de ton équipe avait laissés à ton intention."

"Mouais ... ça me paraît louche."

"Crois-tu que ...?"

"Tout est possible, dit Alexandre en examinant le colis.

Une boîte en gros carton enveloppée de papier Kraft. Son nom et son adresse écrits en lettres carrées avec un crayon feutre noir. Pas de timbres. Alexandre soupesa le colis. Un kilo tout au plus. Il le colla à son oreille.

Et ce fut alors qu'il entendit un bruit de minuterie.

"Tout le monde sort d'ici et vite, fit-il aussi calmement qu'il le pouvait. "Kim, habille les jumelles. Moi je m'occupe d'Armande et de Nicolas. Je vous rejoindrai chez Louise et Arthur."

Les Saint-Onge habitaient à deux pas. Le couple se ferait un plaisir d'accueillir la smalah. Kim réagit au quart de tour et sortit avec les jumelles en leur disant que tout le monde allait rendre visite à mamie Louise et papy Arthur.

Pendant ce temps, Alexandre montait l'escalier quatre à quatre pour aller chercher son fils qui rouspéta un peu mais comprit vite qu'il y avait péril en la demeure. Armande, qui préparait le repas dans la cuisine, alertée par le branle-bas, éteignit le fourneau, mit son manteau et suivit Nicolas et Alexandre sans demander d'explication.

Les siens en sécurité, Alexandre prit son cellulaire, appela les démineurs du SPVM et les mit brièvement au courant de ce qu'il soupçonnait. Quinze minutes plus tard, une équipe arrivait avec tout son grément. Armures d'acier et de Kevlar. Casques et visières blindés. Une tenue à résistance maximale. Trois hommes et une femme qui exerçait un des métiers parmi les plus dangereux au monde.

Alexandre leur indiqua où aller.

Ils ne l'invitèrent pas à les accompagner. Il n'insista pas.

Sur le trottoir deux passants s'arrêtèrent brièvement mais virent qu'il était préférable de passer leur chemin. Heureusement, c'était l'heure où un peu tout le monde était rentré à la maison. Alexandre, qui faisait le guet à la porte, n'eut donc pas à se fendre en explications qu'il n'avait pas envie de fournir.

Une heure plus tard, les démineurs ressortaient avec l'engin désamorcé. C'était en quelque sorte une bombe à retardement. "Un engin explosif de circonstance". En anglais "Improvised Explosive Device (IED)". Généralement utilisé dans les guerres de guérilla ou par des commandos. La pègre s'en servait à l'occasion.

"Votre famille et vous l'avez échappé belle, lieutenant, dit le chef d'équipe.

"L'explosion se serait produite peu de temps après votre arrivée."

Donc quelqu'un connaissait son emploi du temps. Du moins, ce jour-là. Alexandre se demanda s'il avait été suivi à l'hôpital. *Possible*. Dans le trafic de fin d'après-midi, on pouvait assez facilement suivre un sujet à distance. Même un flic, censément averti.

Merde !!

34

On ne peut pas dire que ce fut l'allégresse à la Pharmax quand le lieutenant se présenta avec les mandats de perquisition, les membres de son équipe d'enquête ainsi que quelques flics de la police scientifique.

Yvan Raymond, le VP nasillard, faillit faire une crise d'apoplexie. Antoine Jarry fronça les sourcils, ne protesta pas mais il était visible qu'il n'appréciait pas du tout l'irruption dans son fief.

Qu'à cela ne tienne, les flics impassibles se déployèrent dans la place.

Une perquisition en règle qui dura une bonne partie de la journée. Les enquêteurs revirent tout le monde. Cette fois, plusieurs employés se plaignirent ouvertement de l'attitude despotique du VP.

En revanche, tous s'accordèrent à dire du bien d'Antoine Jarry. Le président connaissait chacun et chacune par son prénom. Les noms de leurs conjoints, conjointes, de leurs enfants. C'était tout juste s'il ne savait pas les surnoms de leurs animaux de compagnie. Pas un seul témoignage discordant au sujet du grand patron.

Le lieutenant confia à Chomsky, Régimbald, Sans-Souci, Lambert et Vandal la tâche de fouiller les bureaux de la Direction ainsi que le département des ventes. Lui se rendit avec Diouf, Garneau et N'Guyen au département de la comptabilité.

Ses collègues, plus versés que lui dans les chiffres et les recherches informatiques, se mirent immédiatement en frais d'examiner les livres comptables item par item.

Pendant ce temps, Alexandre s'entretint longuement avec Laurence Jarry.

La sœur cadette du président avait un visage agréable, le regard vif et un joli sourire. Elle se prêta gracieusement au jeu de questions, réponses.

De la conversation qu'il eut avec elle, le lieutenant retint deux choses. Primo : elle vénérât son frère. Secundo : elle n'aimait pas Yvan Raymond : "Je ne comprends pas ce que mon frère apprécie chez lui. Il est incompetent, méprisant, sournois. Et il se complaît à humilier les employés."

Wow. "Comment se comporte-t-il avec vous, Laurence ?"

"Oh avec moi, il n'ose pas."

Le lieutenant hocha la tête. Mise à part le fait qu'elle était la soeur du grand patron, Laurence Jarry avait une dignité naturelle qui imposait le respect : "Comment définiriez-vous les relations d'Yvan Raymond avec votre frère ?"

"Avec mon frère, il est tout miel. Mais au fond, il envie son succès. Il suffit de voir les regards qu'il lui lance à la dérobé."

"Votre frère ne se méfie pas de lui ?"

"Antoine a tendance à ne voir que le bon côté chez les gens. Remarquez que j'ignore quel est le bon côté d'Yvan Raymond. Moi, je ne lui en trouve pas."

Le lieutenant prit mentalement note. *Quel pouvait être le bon côté du VP ?*

Antoine Jarry était-il naïf au point de ne pas voir ce qui crevait les yeux? Hum ...

"Êtes-vous satisfaite du poste que vous occupez dans l'entreprise ?"

"Tout à fait, lieutenant."

Une pause puis : "Et non, je ne veux pas du poste d'Yvan Raymond. Ce n'est pas dans mes cordes." Laurence Jarry eut un sourire malicieux. Le lieutenant lui rendit son sourire : "Connaissez-vous bien Étienne Masson ?"

"Pas vraiment. Je le croisais de temps en temps mais il était souvent sur la route, comme tous les autres représentants d'ailleurs. Cependant, je sais que mon frère le tenait en très haute estime."

"Avez-vous une idée de qui aurait pu lui en vouloir dans la boîte."

"Malheureusement, non ... Avez-vous parlé à sa superviseure ? Elle est présentement en congé-maladie mais ..."

"Oui, je l'ai fait."

"Étrange, l'accident qui lui est arrivé. Un délit de fuite, c'est révoltant."

"En effet. Pensez-vous que ça puisse être autre chose qu'un accident, Laurence ?"

"Je ne sais pas. Mais j'ai eu l'impression qu'Aline était tendue depuis la mort d'Étienne Masson."

"Ah oui !"

"Aline est une amie, voyez-vous et ..."

Ainsi donc, les deux femmes étaient amies. Laurence Jarry était beaucoup plus jeune qu'Aline Laurin, mais Alexandre trouva qu'elles avaient des points en commun. Elles étaient compétentes, efficaces et directes et amicales.

"Aline ne vous a pas dit ce qui la tracassait ?"

"Non. Et j'ai respecté son silence. J'aurais dû insister pour savoir, mais ..."

Pendant que le lieutenant et Laurence Jarry s'entretenaient, Aya, Marie et Léo vinrent les interrompre à tour de rôle pour demander des précisions au sujet de certains chiffres. Laurence Jarry répondait quasiment les doigts dans le nez. Façon de parler, cela va de soi. Elle était d'une efficacité redoutable. Une émule d'Archimède, Isaac Newton et Albert Einstein réunis.

Laurence Jarry devait avoir un QI qui pétait des scores. Quand le lieutenant la quitta pour se rendre au laboratoire, où les fouilles battaient leur plein, il était baba d'admiration. Et oui, Laurence Jarry était à sa place comme chef du département de comptabilité. Quoiqu'elle aurait tout aussi bien pu être présidente de l'entreprise.

35

Au laboratoire, il y avait de l'action.

Les flics de la police scientifique, tous des techniciens et des ingénieurs diplômés en chimie, biologie, physique, électronique et informatique, examinaient les instruments et analysaient les données.

Des instruments, il y en avait une flopée. Balances d'analyse, titreaux automatiques, pipettes, réacteurs automatisés, dessiccateurs, spectromètres, logiciels de laboratoire et tutti quanti.

Dûment impressionné par l'imposant matériel, le lieutenant se dit que la Pharmax devait être largement subventionnée. Comme la plupart des pharmaceutiques d'ailleurs. On ne pourrait en dire autant des institutions culturelles qui tiraient le diable par la queue. Mais ça, c'était une autre histoire.

Le lieutenant n'était pas là pour déterminer qui profitait de quoi. Il observa plutôt les techniciens et les chimistes du labo qui expliquaient aux enquêteurs ce qu'ils faisaient.

Y en avait-il parmi eux qui étaient au courant pour l'ecstasy ? Alexandre se posa la question. Un type en particulier retint son attention. Il devait être le chef de service. L'homme n'avait pas l'air d'être dans son assiette.

Aussi blanc que son sarrau de laboratoire, il se tenait dans l'embrasure d'une porte et surveillait d'un œil inquiet ce qui se passait autour de lui. Le lieutenant croisa son regard l'espace de quelques secondes. L'homme détourna les yeux. Alexandre s'approcha de lui, s'identifia puis demanda : "Et vous êtes ?"

"Paul Blanchard, chef du service, répondit l'autre.

"J'aimerais vous poser quelques questions, monsieur Blanchard, fit poliment Alexandre.

"D'accord, dit l'autre sans enthousiasme.

"C'est votre bureau ici ?" Alexandre indiqua la pièce vitrée derrière Blanchard.

Paul Blanchard soupira : "Oui ... entrez si vous y tenez."

Décidément, l'homme n'était pas accueillant. Alexandre le suivit dans la pièce en refermant la porte derrière lui. D'où ils étaient, on pouvait aisément voir ce qui se passait de l'autre côté. Tout le long de l'interview, Blanchard surveillait ce qui se passait dans le laboratoire. Oui, inquiet, il l'était.

"Vous avez là toute une équipe, monsieur Blanchard, remarqua Alexandre.

"En effet."

"Pensez-vous que l'un d'eux pourrait être coupable du meurtre d'Étienne Masson?"

"Ils sont tous triés sur le volet."

Une réponse qui n'en était pas vraiment une. Le lieutenant en prit note : "Vous êtes chimiste, je suppose monsieur Blanchard?"

"Ingénieur-chimiste."

"Depuis quand êtes-vous à l'emploi de la Pharmax ?"

"Depuis dix ans environ."

"Donc vous étiez là du temps de monsieur Jarry, père."

"Oui."

Paul Blanchard n'était pas bavard. C'était le moins que l'on put dire : "Et comment avez-vous accueilli l'arrivée d'Antoine Jarry."

"Bien."

"Je crois comprendre que vous vous rapportez surtout au VP, monsieur Yvan Raymond." Blanchard se raidit sur sa chaise. Il y avait de la panique dans son regard.

"Vous vous entendez bien avec lui ?"

Si Blanchard avait pu blêmir davantage, ce serait fait. *Hum ...* Le lieutenant pensa qu'il avait peut-être trouvé le complice d'Yvan Raymond. Sa réaction était trop forte. Il aurait été utile d'enregistrer sa voix et faire écouter l'enregistrement à Aline Laurin.

Aurait-elle été en mesure de reconnaître l'homme qui s' était entretenu avec le VP, le soir avant l'accident ? *Possible et même probable.*

La réponse de Blanchard tardait à venir.

Manifestement, l'homme cherchait à se défilier. Paul Blanchard était peut-être un bon chimiste mais sûrement pas un bon comédien. "Aviez-vous affaire à Étienne Masson dans le cadre de vos fonctions, monsieur Blanchard ?"

"Je ... parfois, oui."

"Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?"

"Heu ... je ne pourrais pas vous dire exactement."

"Où étiez-vous le matin de sa mort, monsieur Blanchard ?"

"Ici, à mon bureau ... Demandez aux membres de mon équipe. Il vous le confirmeront." C'était à peu près la plus longue réponse que le chef de service du laboratoire avait fournie jusqu'alors.

Alexandre décida de lui assener le coup final : "J'imagine que vous connaissez bien les propriétés de l'ecstasy, monsieur Blanchard."

Blanchard devint verdâtre. Alexandre avait sa réponse.

36

Les flics repartirent en emportant plusieurs ordinateurs. Dont ceux du Président, du VP et du chef de service du laboratoire. Et quelques flacons de X-324. Tout ce matériel allait être soigneusement analysé par les spécialistes du SPVM.

Quant au département de comptabilité, même si les livres comptables paraissaient tous en ordre, on confisqua l'ordinateur principal. Laurence Jarry ne s'y opposa pas. Elle avait compris que c'était inutile. Oui, Laurence était une femme très intelligente. Mais était-elle complètement innocente ?

.....

Dès que les enquêteurs eurent quitté, Paul Blanchard appela Yvan Raymond :

"Es-tu seul dans ton bureau en ce moment ?"

"Ouais, maugréa le VP qui ne dérangeait pas.

"Ils ont saisi mon ordinateur et ..."

"Le mien aussi. J'espère que tu as effacé les courriels que je t'ai envoyés."

"Heu ... pas exactement, non."

"Imbécile ! J' sais pas ce qui me retient de te tordre le cou."

"Je n'ai pas eu le temps. Ils sont entrés ici comme une bande de chiens affamés."

"T'aurais dû les effacer avant, idiot."

"Et ce n'est pas tout, ils ont emporté quelques flacons de X-324."

"Non, c'est pas vrai. Je t'avais pourtant dit de jeter ceux qui nous restaient en stock, maudit niaiseux."

"Ben, il est trop tard pour ..."

"Il va falloir que je donne un coup de fil à Gros Bill Durand."

"Il ne va pas être content."

"Non, il ne sera pas content. On fait mieux de filer doux. Surtout toi. Sans compter qu'il pourrait s'en prendre à ta famille. Ça ne le dérangerait pas une miette de le faire."

Paul Blanchard pâlit.

Sa famille, *oh non, non, non* : "Y a pas à dire t'es rassurant, balbutia-t-il.

"T'avais qu'à faire attention. Compte pas sur moi pour te défendre."

"Si tu ne m'avais pas embarqué dans ton affaire, on en serait pas là."

"Ah, ta gueule !"

Quand il raccrocha, Paul Blanchard prit un flacon de brandy dissimulé dans un tiroir de son bureau. Il l'ouvrit, en avala une bonne lampée, puis une deuxième. Il ne faisait aucunement confiance à Yvan Raymond. Le VP l'avait fait chanter pour le forcer à collaborer avec lui et il n'hésiterait pas à lui faire porter le chapeau.

Et oui, Yvan Raymond connaissait son vice. S'il en parlait à la direction, cela lui coûteraient son job. Blanchard était marié avec une femme très bien depuis plusieurs années, mais en parallèle, il aimait les très jeunes hommes.

Comble de malheur, Yvan Raymond l'avait surpris dans les toilettes pour hommes, le pantalon baissé, se faisant tailler une pipe par un étudiant de dix-sept ans en stage au labo pour l'été.

Comment avait-il pu se laisser surprendre, les culottes à terre, lui un homme marié avec deux enfants. *Une erreur monumentale. Une honte, un scandale.* La presse allait en faire ses choux gras. Il aurait dû s'en tenir aux petits jeunes rencontrés dans les bars gais.

Blanchard prit une troisième gorgée de brandy, respira longuement et se mit à réfléchir. *Tout n'est pas encore perdu.* Il possédait une preuve irréfutable contre Yvan Raymond. C'était lui qui avait commandé le meurtre de Masson, "l'accident" d'Aline Laurin, l'attaque contre le fils du lieutenant Denis, ainsi que la bombe placée chez-lui.

Yvan Raymond s'en était vanté, un soir où ils avaient pris un verre ensemble. Blanchard l'avait enregistré à son insu sur son téléphone portable. Jusque là, il avait gardé ça pour lui. *Mais plus maintenant.*

Les flics étaient à la veille de découvrir la présence de l'ecstasy dans les fioles qu'ils avaient emportées. Blanchard se dit qu'il n'avait plus rien à perdre. *Scandale pour scandale,* il allait dénoncer Yvan Raymond. Du coup, il dévoilerait sa propre implication mais il n'entrevoyait pas d'autre solution.

Parce que l'alternative, devoir possiblement faire face à la vindicte de Gros Bill Durand et de sa bande, lui fichait une trouille de tous les diables.

37

Au moment où Paul Blanchard prenait sa décision en vidant son flacon de brandy, Yvan Raymond téléphonait à Gros Bill Durand.

"Salut Billy, c'est moi."

"Ouais toé, qu'est-ce tu veux ?"

"Les flics viennent de sortir d'ici. Ils ont fouillé partout. Ils ont emporté des ordinateurs et des fioles de X-324 que Blanchard avait oublié de faire disparaître. Écoute, je pense qu'il faut s'occuper de son cas. Il est sur le point de craquer."

"Tu m'avais garanti qu'il était solide, tabarnak."

"Les choses ont changé. Figure-toi que ... "

Et Yvan Raymond de relater sa conversation avec Blanchard et de noircir le rôle de ce dernier, le plus possible. Il était passé maître là-dedans.

"Aye toé, combien de meurtres tu vas commander pour c'te christie de patente à gosse là !" Yvan Raymond se défendit mollement : "Au moins, j'ai épargné la veuve de Masson. Ça aurait trop mal paru si ..."

"T'as du front, toé. Je t'avertis, prends-moi pas pour un con ...Y est temps que tu comprennes, hostie de criss. Si on se fait pogner, tu vas payer pour. Et t'aimeras pas ça, mon sacrement."

Les mafieux n'entendaient pas à rire. Ils avaient des méthodes drastiques pour manifester leur mécontentement. Des os brisés à coups de marteaux ou de barres de fer. Des gens torturés au point de souhaiter qu'on les achève d'une balle dans la tête. S'accoquiner avec eux n'était peut-être pas une bonne idée, finalement.

Yvan Raymond frissonna.

"Voyons donc Billy, tu ..." Le VP de la Pharmax se rendit compte qu'il parlait dans le vide, Gros Bill Durand avait raccroché.

38

La perquisition à la Pharmax n'avait pas été vaine, loin de là.

Certes, les analyses des ordinateurs et des fioles de X-324 n'étaient pas terminées mais ça viendrait. En attendant, Alexandre et ses collègues avaient d'autres dossiers à boucler. Et tant et aussi longtemps qu'il n'aurait pas les résultats, Alexandre ne ferait pas de rapport final.

Pour l'instant, il échappait aux appels insistants du commandant Brière qui était alité pour cause de grippe. Sans se réjouir de l'état de son patron, Alexandre n'était pas fâché de ne pas l'avoir dans les pattes. Disons-le comme ça.

On était vendredi et les rapports ne seraient pas produits avant le lundi. L'équipe devrait prendre son mal en patience d'ici là. Cependant, cela n'empêcha pas le lieutenant de convoquer une réunion pour échanger les impressions sur la journée de la fouille. Et surtout d'y aller d'une ou deux déductions. Après tout, on est pas enquêteur pour rien.

Une fois tout le monde bien installé autour de la grande table de la salle de conférence, le lieutenant ouvrit la session.

En premier lieu, il fit le point sur sa rencontre avec Laurence Jarry . "Une femme brillante, professionnelle jusqu'au bout des doigts : "Très impressionnante, fit-il avec un peu trop d'enthousiasme.

Une déclaration qui fut immédiatement soutenue par Aya Diouf, Marie Garneau et Léo N'Guyen, lequel se fit le porte-parole du trio : "Elle est tout simplement géniale !" Léo employait rarement des superlatifs mais là, il faisait une exception : "Avec elle, s'il y avait quoi que ce soit qui cloche dans les livres de comptes, on le saurait, c'est certain, ajouta le sergent-déetective.

"Donc, rien n'apparaît dans leurs chiffres ? insista Alexandre. Malgré son admiration pour l'intellect de la jeune femme, il ne perdait pas complètement les pédales. Il subsistait tout de même un doute dans son esprit.

Falsifier des chiffres serait sûrement un jeu d'enfant pour Laurence Jarry. À son sujet, il se posait la même question que pour son frère Antoine. Comment, ces deux êtres, d'une intelligence supérieure, pouvaient-il ignorer ce qui se passait dans l'entreprise ?

La voix de Léo N'Guyen vint interrompre ses réflexions : "Nous, on a rien trouvé qui cloche, lieutenant, s'entêta-t-il.

Et en un sens, si N'Guyen avait raison, sa déclaration renforçait l'impression que les gains obtenus avec l'ajout d'ecstasy étaient complètement occultes. L'argent devait circuler de main à main. La bonne vieille payola, quoi !

"Bon, laissons Laurence Jarry et ses données comptables de côté, pour l'instant, fit Alexandre. "Je veux aussi vous parler de ma rencontre avec le chef du laboratoire, un certain Paul Blanchard."

Et Alexandre de relater sa conversation avec le chimiste : "Je pense que c'est lui, le complice d'Yvan Raymond. À mon avis, ce type-là n'est pas tout à fait réglo. Mais il m'a paru fragile. Si on le cuisine encore un peu, il va peut-être déballer son sac."

"Vous croyez, lieutenant ? demanda Marie Garneau.

"Ça vaut la peine d'essayer. On a rien à perdre et peut-être tout à gagner, non ?"

"En tout cas, inutile d'essayer de faire parler Yvan Raymond, remarqua Régimbald. "Il est du genre coriace. Tout le temps qu'on a été dans son bureau, il bouillait de rage et nous a traités de tous les noms."

"Ça ne m'étonne pas, fit Alexandre. "T'as raison, Frank, on ne peut pas compter sur lui pour avouer ... Peut-être que l'analyse du contenu de son ordinateur nous en dira davantage."

"Peut-être." Régimbald n'était pas convaincu.

Judith Chomsky, elle, n'avait pas été victime d'une telle animosité de la part d'Antoine Jarry "Le président est demeuré très poli avec nous. Il nous a même offert un café pendant la fouille."

"Il voulait vous acheter avec un café, rigola N'Guyen.

"Je crois plutôt qu'il est quelqu'un de naturellement gentil."

"Aurais-tu un faible pour lui par hasard, se moqua Régimbald.

"Va te faire voir, grand crétin, répliqua Judith.

On était vendredi. La semaine avait été longue et *les enfants* commençaient à être tannants : "Bon, fit le lieutenant en levant les yeux au ciel, ça suffit comme ça ... On se revoit lundi. Tout le monde est d'accord ?"

Tout le monde était d'accord.

39

Alexandre avait un besoin désespéré de retrouver les siens. De passer un week-end tranquille en famille. Il ne fut pas déçu. Quand il arriva à la maison, ce vendredi soir, les enfants étaient au salon. Nicolas, qui avait négligé sa guitare depuis l'agression, jouait l'une de ses compositions. C'était bon de l'entendre à nouveau. Ses sœurs, allongées à plat ventre sur le tapis, coloriaient dans leurs albums de princesses et de lutins. Un spectacle charmant.

Kim vint l'accueillir avec un verre de vin blanc et un baiser. Ce qui ne gâta rien, évidemment. Ça sentait bon la sauce à spaghetti. Armande avait sa propre recette avec un ingrédient spécial qu'elle refusait de révéler. Aussi elle confectionnait elle-même ses pâtes. Elles étaient imbattables.

Le repas fut ponctué de rires et d'anecdotes. Armande vint se joindre aux autres et y alla d'une révélation sur ses secrets culinaires. C'était sa grand-mère maternelle d'origine italienne (chose qu'on ignorait) qui l'avait initiée à la cuisine. Une révélation qui fut accueillie avec des oh et des ah enthousiastes.

Samedi matin, Alexandre alla jogger avec son fiston, pendant que Kim faisait des tresses aux jumelles. Elles voulaient ressembler à Pocahontas, leur nouvelle héroïne. Ressembler à Pocahontas, peut-être pas. Elles avaient des crinières blondes et un physique nordique comme leur mère. Mais qu'à cela ne tienne, elles désiraient avoir des tresses et elles en auraient.

Quand il revint, Alexandre alla jouer au ballon avec elles dans la cour arrière. On était à la mi-novembre mais il faisait doux. Le vent à écorner les bœufs qui avait soufflé pendant quelques jours s'était calmé. Il n'y avait qu'une brise légère.

Ce fut une belle partie de ballon.

En fait, pour Alexandre, la partie consistait à lancer le ballon à ses filles et c'était à qui de Zoé ou de Chloé s'en emparerait la première. Les petites, excitées par le jeu, couraient dans tous les sens en riant aux éclats.

L'après-midi, Alexandre regarda un match de soccer à la télévision avec Nicolas. Les petites étaient dans la cuisine avec leur mère et confectionnaient un gâteau Forêt noire sous la supervision d'Armande. On attendait les Saint-Onge pour souper et Armande préparait un osso bucco pour l'occasion.

Bref, c'était un samedi comme Alexandre les aimait.

Le dimanche fut tout aussi paisible. Pas d'appels d'urgence. Pas de meurtres. Une accalmie bienvenue. Des instants précieux à reproduire le plus souvent possible.

40

Le lundi matin, le lieutenant arriva frais et dispos au Centre d'enquête. Prêt à reprendre le collier et souhaitant qu'il en fut de même pour ses camarades. Et bien, ses vœux furent exaucés. Tous et toutes étaient de bonne humeur. Apparemment, tout le monde avait fait le plein d'énergie durant le week-end.

Un rare moment de grâce.

Peu avant midi les rapports de la perquisition à la Pharmax furent produits. On décida de les examiner en louchant dans la salle de réunion. Quand tout le monde fut installé, qui avec son lunch-maison, qui avec un sandwich de la cafétéria, le lieutenant lut les conclusions à voix haute.

Tout d'abord, l'examen des ordinateurs qui avaient été saisis. Le contenu de celui du service de comptabilité était impeccable. Pas un chiffre n'y manquait. Pas plus falsifié qu'autrement. Du coup, Alexandre élimina Laurence Jarry de la liste des coupables potentiels. Certes, douter de la bonne foi des gens faisait partie de ses fonctions, mais devant l'évidence, il s'inclinait.

Cette fois, il le fit avec soulagement. Il lui aurait vraiment déplu d'avoir à arrêter Laurence. Et qu'en était-il de son frère Antoine ? L'ordinateur de ce dernier ne révélait rien d'autre que des courriels d'affaires. Et des courriels échangés avec son épouse. Ces derniers dans le style : "N'oublie pas de passer à la boulangerie avec de rentrer à la maison, mon chéri." Ou encore : "Je t'aime Geneviève, amour de ma vie."

Déduction : Si Jarry savait quelque chose, il cachait bien son jeu.

Là où ça se corsait, c'était dans l'ordinateur d'Yvan Raymond. Oh, le fin finaud avait bien tenté d'effacer certains courriels compromettants, mais c'était sans compter l'équipement hyper sophistiqué des analystes du SPVM.

Il s'agissait, entre autres, d'une dizaine de courriels échangés avec le chef du laboratoire Paul Blanchard. Courriels qui prouvaient leur complicité dans l'ajout d'ecstasy. Aussi, quelques courriels envoyés à Billy Durand concernant : une entente de principe au sujet de "certains projets communs". Lesquels projets n'étaient pas nommés. Cependant il était facile de lire entre les lignes quand on connaissait, un tant soit peu, les méthodes de Gros Bill Durand.

Paul Blanchard, lui, n'avait pas pris la peine d'effacer ses courriels. Si bien que l'on avait la confirmation que le chef de service du labo était bien celui qui falsifiait le X-324, à la demande expresse d'Yvan Raymond.

Les enquêteurs firent une pause pour aller chercher du café.

.....

Au retour de la pause, l'heure était venue de prendre connaissance du rapport de la police scientifique. Lequel serait déterminant s'il confirmait la présence d'ecstasy dans les fioles de X-324 rapportées du laboratoire de la Pharmax.

Tout le monde retint son souffle.

Le rapport mentionnait qu'au laboratoire, on avait rien trouvé de suspect. Pas même le quart de la moitié du dixième d'une erreur de fabrication. En revanche, parmi les flacons saisis, quatre d'entre eux contenaient de l'ecstasy en bonne quantité.

Enfin une preuve bien tangible d'une falsification du X-324.

Les enquêteurs émirent un grand soupir de soulagement.

Or parce qu'ils étaient flics, ils ne se réjouirent pas longtemps. C'était bien beau de pouvoir prendre la Pharmax en défaut pour l'ecstasy mais ils ne pouvaient toujours pas prouver que quelqu'un de la boîte avait trempé dans le meurtre d'Étienne Masson.

"Nous avons des soupçons concernant le VP mais rien d'autre, déplora Alexandre.

"Très juste, renchérit Lambert.

La-dessus Régimbald émit son grain de sel. C'était plus fort que lui : "Quand on l'aura coffré pour l'ecstasy, on pourra le cuisiner à notre aise. Et fiez-vous sur moi pour lui faire cracher le morceau."

"Et comment vas-tu t'y prendre, Régimbald ? Avec un coup-de-poing américain peut-être, raila Judith Chomsky.

"Ha, ha, ha, très drôle, Judith !!"

Un coup-de-poing américain était une arme d'attaque en laiton munie de cinq trous pour y glisser les doigts. Une arme en vente légale mais qui pouvait faire beaucoup de dégât. Hors au SPVM, c'était strictement défendu de l'utiliser en interrogatoire. La moindre entorse à ce règlement provoquait le renvoi immédiat du policier fautif.

"De toute manière, on ne l'arrêtera pas avant d'avoir plus que des soupçons sur son implication dans le meurtre et tout le reste, décréta le lieutenant.

Le sujet était clos.

41

Paul Blanchard quitta la Pharmax assez tard ce soir-là. Il prit sa voiture et en route vers chez-lui, il s'arrêta près d'une boîte aux lettres pour y glisser une enveloppe matelassée. Il s'apprêtait à redémarrer quand un homme armé, surgi de nulle part, s'approcha de la fenêtre ouverte : "Fais pas d'histoire, sors de là."

Pas question de discuter quand on a un pistolet braqué sur la tempe. Dès que Blanchard fut sorti de son auto, l'homme le poussa vers l'arrière d'une camionnette garée tout près. Une fois à l'intérieur, un autre homme le ligota et le bâillonna. Puis la camionnette démarra en trombe.

Paul Blanchard mouilla son pantalon.

.....

Le surlendemain on retrouvait son corps mutilé dans le parking de l'auberge La Seigneurie. Et rebelote ... l'Auberge la Seigneurie redevenait une scène de crime. Au grand désespoir de son propriétaire, Simon Leduc.

Le pauvre type ne la trouvait pas drôle du tout.

On le voyait dans son visage défait, alors qu'il assistait, impuissant, au dressage d'un périmètre de sécurité dans le parking. Déjà, les vans de la télévision étaient sur place. Quand ça se met à mal aller ...

Non, Simon Leduc n'était pas heureux.

D'autant que sa maîtresse, Lucie Bégin, lui battait froid depuis quelques jours (adieu les projets de mariage et les millions de la veuve). Il devrait se rabattre sur les maigres subventions du gouvernement du Québec pour l'entretien de l'auberge.

Qui plus est, il risquait de perdre une partie de sa clientèle. Des gens qui venaient parfois de très loin, payaient une petite fortune pour s'offrir quelques jours de repos dans une auberge plus que centenaire et classée patrimoniale. Certains espéraient secrètement y croiser un fantôme. Or ne voilà-t-il pas que leur voyage dans le passé se transformait en cirque médiatique.

Non mais, vous parlez d'une malchance !

.....

Après l'examen du corps et des lieux, il apparut clairement que Paul Blanchard n'avait pas été tué sur place. On en déduisit qu'on l'avait déposé là pendant la nuit. C'était d'ailleurs un camionneur, venu livrer des fruits et légumes à l'auberge, qui l'avait découvert très tôt le matin. Tout de suite, l'homme avait fait le 911.

Les flics questionnèrent tout le monde. Le personnel de l'auberge, les clients ainsi que Simon Leduc, évidemment. Encore une fois, personne n'avait vu quoi que ce soit.

Il semblait que le ou les tueurs d'Étienne Masson et de Paul Blanchard (c'était les mêmes, on en doutait pas) considéraient l'endroit comme idéal pour y déposer leurs victimes. Il y avait là de quoi être paranoïaque et Simon Leduc était en passe de le devenir très sérieusement.

L'aubergiste n'avait rien à voir dans cette sombre histoire, c'était manifeste. Le lieutenant, qui l'interrogea en long et en large, commençait quasiment à le prendre en pitié. Aux reporters qui tentaient de s'approcher d'eux, Alexandre dit plus ou moins poliment : "Pas de commentaires."

Simon Leduc le remercia du regard.

En revanche, le lieutenant ne se ferait pas d'amis dans les médias ce matin-là. Bah ! Il en avait l'habitude.

42

À son retour au Centre d'enquête, le lieutenant trouva sur son bureau une enveloppe matelassée qui lui était adressée. Intrigué, il l'ouvrit. L'enveloppe contenait un enregistrement et une lettre.

Bonjour lieutenant Denis,

Par la présente, je déclare que c'est moi qui ajoute de l'ecstasy dans le X-324. Je le fais à la demande de monsieur Yvan Raymond et malgré moi. Vous découvrirez sans doute pourquoi je suis forcé d'insérer l'ingrédient dans la préparation. Pas dans tous les comprimés, dans certains seulement. Mais en quantité suffisante pour créer une dépendance chez les clients et de ce fait, mettre des vies en danger.

Je n'en suis pas fier, croyez-moi. L'enregistrement ci-inclus prouve la culpabilité d'Yvan Raymond sur toute la ligne. Le bandit bien connu Billy, Gros Bill, Durand et son frère Gary, Ti-Mousse, Durand font aussi partie du complot. À Santé Canada deux techniciens chargés d'analyser le X-324 sont grassement payés pour fermer les yeux sur l'ajout d'ecstasy.

J'ignore leurs noms mais je suis certain, qu'avec les moyens dont vous disposez, vous les trouverez facilement. Quant à moi, je ne sollicite pas votre indulgence. Je ne la mérite pas. Si d'ici là, il m'arrivait malheur vous saurez où chercher.

Merci de votre attention.

Paul Blanchard, ingénieur-chimiste.

.....

L'enveloppe avait été postée l'avant-veille. Et depuis lors personne n'avait vu Paul Blanchard. Ni chez-lui, ni au travail. Il avait dû être enlevé tout de suite après avoir posté l'enveloppe. Conclusion : les tueurs avaient pris leur temps avec le malheureux Blanchard. Deux jours d'enfer.

Avant de l'achever d'une balle dans la tête, ils l'avaient torturé, lui avait brisé les jambes, le nez, la mâchoire, écrasé les doigts. Et c'était ce qui était visible. Pour les dommages internes, il faudrait attendre l'autopsie. Alexandre appela Larue-Lajoie et lui demanda que l'autopsie soit faite en priorité.

"On est débordé présentement avec cette vague de suicides et ..." Larue-Lajoie consulta son horaire : "Demain en soirée, c'est le seul moment disponible, ajouta-t-il avec son laconisme habituel. Pas de passe-droit, même si le lieutenant travaillait avec sa dulcinée, Aya Diouf. Le boulot avant l'amour. Point final. Alexandre n'insista pas et promit d'y être. C'était loin de l'enchanter mais que voulez-vous !

43

L'appel terminé, le lieutenant réunit tout son monde dans la salle de conférence. Et ensemble, les enquêteurs écoutèrent l'enregistrement réalisé par Paul Blanchard. Quand on savait ce que l'homme avait enduré avant de rendre l'âme, on eût dit son testament.

"Oh merde, s'écria Frank Régimbald, pauvre type." Pour que Régimbald s'apitoie sur le sort d'un malfrat, ça en prenait beaucoup. Et cette fois c'était beaucoup. Personne, même le pire des bandits, ne méritait ce qu'on avait fait subir à Blanchard.

Toute l'équipe était d'accord.

Le contenu de l'enregistrement fit l'effet d'une bombe.

On reconnaissait aisément la voix nasillarde d'Yvan Raymond se vantant de tous ses crimes. Les détectives avaient maintenant la preuve par A plus B de la culpabilité du VP de la Parmax.

"Il faut le coffrer tout de suite, le maudit chien sale." Régimbald, l'éternel pressé.

"Du calme. Nous le ferons en temps et lieu, décréta le lieutenant.

"Ça veut dire quoi "en temps et lieu", maugréa Régimbald.

"Ça veut dire quand on sera prêts, riposta Alexandre. "Il nous faut passer par le procureur qui ira voir un juge pour obtenir les mandats. Et ne fais pas l'innocent, tu connais très bien la procédure, Frank."

Ce n'était effectivement pas le moment de faire une entorse au protocole. Autrement, cela pourrait faire avorter l'enquête. Vice de procédure et blablabla. Même Régimbald était capable de comprendre le danger d'agir trop vite. Le sergent-détective se ferma le clapet au grand soulagement de ses collègues.

.....

Le lieutenant appela au Quartier général. Le commandant Brière, étant de retour, Alexandre devait à nouveau passer par lui pour obtenir un mandat d'arrêt. Quand il mit son chef au courant des derniers développements, ce dernier siffla : "Oh boy, oh boy, fit-il la voix encore légèrement enrouée. "Envoie-moi l'enregistrement et ton affidavit au plus sacrant. Je m'occupe du procureur."

Et voilà, pas plus compliqué que ça. En souhaitant qu'au bureau du procureur, on ne dorme pas au gaz. Chose qui pouvait se produire à l'occasion. Ensuite, si tout se passait bien, que la requête soit présentée à un juge qui accepterait ou refuserait de délivrer les mandats d'arrêt. La procédurite juridique à son meilleur. Donc il importait de ne pas perdre une minute. Brière le savait, Alexandre aussi : : "Je fais ça tout de suite, commandant."

"Et en passant Alexandre, bravo à toute l'équipe ! Vous êtes les meilleurs."

Wow. La grippe avait-elle attendri Brière à ce point-là ? Ça en avait tout l'air.

"Merci chef, je ferai le message aux autres."

"Mais profitez-en pas pour vous tourner les pouces, mes hosties." Le bon vieux Brière grincheux reprenait du service. Alexandre sourit.

44

Après avoir raccroché, le lieutenant appela Pierre Galipeau. Chose promise, chose due : "Salut Pierre, c'est moi."

"J'attendais ton appel, Alexandre. J'ai appris le meurtre du chimiste et j'ai bien pensé que t'aurais du nouveau pour moi."

"Mets-en !" Le lieutenant résuma les récents développements pour le bénéfice de son collègue. "Et je t'envoie une copie de l'enregistrement fait par Paul Blanchard. Il implique directement les deux mafieux que tu as dans ta mire, Pierre."

"Et pas qu'un peu ! Ça complète une partie de mon enquête, mon vieux. Et t'en fais pas, je te laisse le plaisir d'arrêter Yvan Raymond, Gros Bill et son frère. Mais si tu n'y vois pas d'objection, je vais pincer les deux zigotos de Santé Canada."

"Aucune objection à ce sujet-là." Sous-entendu, *tu m'enlèves une épine du pied*. "Quand même, si tu veux assister à l'interrogatoire des deux mafieux, je ne dirai pas non. Tu les connais beaucoup mieux que moi."

"T'es un type correct, Alexandre. Je t'en devrai une."

"Cette affaire te regarde autant que moi, Pierre."

"Ouais, mais ils ne s'en sont pas pris à ma famille alors que toi ..."

"Je sais. Et je ne serai peut-être pas complètement neutre quand je les confronterai, tu comprends."

"Je comprends. Si j'étais à ta place je les étriperais."

"Pas nécessaire d'aller à de tels extrêmes, vieux. On perdrait nos badges."

Les deux lieutenants s'esclaffèrent.

.....

Ne restait plus qu'à attendre patiemment le OK du procureur pour arrêter le VP de la Pharmax. Alexandre se demanda quel serait la réaction d'Antoine Jarry. Il n'avait pas encore tout à fait exonéré le président. Pouvait-on être naïf à ce point quand on gérait l'une des plus importantes pharmaceutiques du Québec ? La question demeurerait.

45

À la Pharmax, Yvan Raymond était dans ses petits souliers. Il aurait dû se réjouir du meurtre de son complice mais ce n'était pas le cas. Et pourtant, il l'avait fortement suggéré à son copain Billy, Gros Bill, Durand.

Le hic, c'était que Gros Bill ne l'avait pas encore appelé pour lui dire : "Mission accomplie". Ce n'était pas bon signe. La dernière fois qu'il l'avait eu au téléphone, Durand lui avait laissé entendre, de manière non équivoque, qu'il n'aimait pas du tout l'orientation que prenait leur business.

Allait-il le laisser tomber ? Ou pis encore, se débarrasser de lui comme il l'avait fait de Paul Blanchard ? Yvan Raymond n'ignorait pas que l'ajout d'ecstasy au X-324 n'était pas la seule source de revenus du redoutable mafieux.

Donc s'il lui prenait l'envie de mettre fin à leur entente, Raymond était quasiment certain que ça ne finirait bien pour lui. Et ce n'était pas comme s'il pouvait compter sur Antoine Jarry pour le protéger. Bien au contraire. L'imbécile ignorait tout de l'affaire. Et quand il l'apprendrait, il le dénoncerait à la police.

Donc, d'un bord comme de l'autre, Yvan Raymond se dit qu'il serait fait comme un rat. Soudain pris de nausée, il eut à peine le temps de se rendre aux toilettes où il vomit le steak-frites qu'il avait mangé le midi.

Que devait-il faire ? Fuir au bout du monde ? Ou appeler Gros Bill pour le remercier de ... Et lui demander de venir à sa rescousse une fois de plus en éliminant Antoine Jarry ? Nan, ça ne fonctionnerait pas.

Yvan Raymond vomit à nouveau. Cette fois, c'était le souper de la veille.

46

Le rapport de l'autopsie de Paul Blanchard confirma la torture qu'on lui avait infligée avant de l'achever d'une balle dans la tête. Une horreur pure et simple. Cela dit, le mandat d'arrêt, lui, tardait à être émis. Que se passait-il donc ?

La patience n'étant pas sa principale qualité, le lieutenant téléphona au commandant Brière. La secrétaire lui dit qu'il était en réunion avec la Direction.

Merde !

"Toujours là quand on ne veut pas lui parler, mais jamais là quand il le faut, maugréa Alexandre en raccrochant. Après trois essais infructueux, il décida de rentrer chez-lui. C'était inutile de continuer à se morfondre au bureau.

Il était passé dix-huit heures et ça allait bien faire.

Pour couronner le tout quand il sortit du Centre d'enquête, il pleuvait des clous et son auto refusa de démarrer. *Merde ! Merde ! Merde ! Tu parles d'une guigne.* Alexandre dut faire venir le remorquage d'urgence.

Remorquage d'urgence mon œil !

La remorqueuse arriva une heure et demie plus tard. Le temps de se rendre au garage, il était vingt et une heures.

Là, on lui dit que sa voiture ne serait pas prête avant le surlendemain et que cela coûterait cinq cent cinquante dollars pour effectuer les réparations. Il était plus de vingt deux heures quand Alexandre arriva chez-lui.

Et pas de très bonne humeur.

Évidemment à cette heure, les jumelles dormaient. Nicolas étudiait dans sa chambre. Armande était dans la sienne à regarder en rafale la série télévisée Sanditon. Une série produite par la BBC qui se passait au 19e siècle. Armande raffolait du genre. Le chat Fusain et le chien Horace dormaient sur leur coussin. Ces deux-là étaient devenus inséparables.

Kim était au salon bien calée dans un fauteuil, son PC sur les genoux. En attendant son retour, elle effectuait des recherches pour son émission du lendemain. Alexandre lui avait téléphoné dans la soirée pour lui expliquer la raison de son retard. Aussi ne fut-elle pas étonnée de voir la mine qu'il avait :

"As-tu mangé, lui demanda-t-elle.

"Non. Je n'ai pas eu le temps."

"Je peux te préparer quelque chose, mon chéri."

"Ne te dérange pas. Je vais me faire un sandwich. Il y a des viandes froides dans le frigo, je suppose."

"Bien sûr. Armande en fait toujours une provision pour les lunches."

"OK, j'y vais. Veux-tu que je te rapporte un breuvage ou ..."

Dans certaines circonstances, vaut mieux se rabattre sur des généralités que de se mettre à hurler d'exaspération. Précisément l'état dans lequel était Alexandre. Or Kim n'y étant pour rien, il s'efforçait de ne pas montrer sa mauvaise humeur.

Mais il n'y réussissait pas tout à fait.

"Que dirais-tu de prendre un verre de blanc avec moi, fit Kim. "Je t'accompagne à la cuisine ... Si tu veux bien, évidemment." Kim avait cette façon bien à elle d'alléger l'atmosphère. Et ça fonctionnait presque à tout coup.

Alexandre sourit. Son premier sourire depuis des heures : "Mmm ... Juste si tu promets d'être sage, répondit-il, la prenant dans ses bras.

.....

Dans la cuisine, pendant qu'Alexandre préparait son sandwich, Kim prit deux verres et ouvrit une bouteille de Chablis Grand cru qui refroidissait au frigo. Un vin plutôt dispendieux pour accompagner un sandwich: jambon, fromage, tomate, mayo, cornichons, mais que voulez-vous, une fois n'est pas coutume.

Tchin, tchin !

Ils s'attablèrent. Alexandre mangea son sandwich avec appétit puis le couple trinqua à nouveau. Alexandre se détendait petit à petit. Sa journée de merde ne lui paraissait plus aussi merdique.

"Je ne sais pas comment tu fais Kim pour garder ton calme après tout ce qui est arrivé depuis quelque temps. L'agression contre Nico, l'alerte à la bombe et ton boulot qui n'est pas facile, non plus."

"Je ne peux pas me permettre de paniquer. T'as peut-être remarqué que je me suis mise au yoga. C'est aussi simple que ça, mon amour."

"Oui, j'ai remarqué." Alexandre éprouva un serrement au cœur : "Je t'aime ma Kimou. Je ne sais pas ce que ferais sans toi !" Un peu cliché mais pourquoi pas ? Kim était sa moitié, son âme sœur. Et c'était vrai, il ne pouvait envisager la vie sans elle.

"Que ferais-tu sans moi ? Pas grand-chose, mon chéri, le taquina gentiment Kim.

Re-tchin, tchin !

47

Deux verres de vin plus tard, Kim se risqua à demander des nouvelles de l'enquête en cours. Elle la suivait de très près. Elle en avait parfaitement le droit puisqu'elle et les siens étaient toujours menacés. À preuve, une voiture de police était postée 24 heures sur 24 devant leur demeure.

"Plutôt décevante. Le mandat d'arrêt n'est toujours pas émis. J'ai laissé plusieurs messages à Brière. Il ne m'a pas rappelé. J'en déduis qu'il n'y a aucun développement de ce côté-là. Autrement Brière n'aurait pas hésité à me tenir au courant. Je vais rappeller demain. On verra bien ce qu'il me dira. S'il prend mon appel. "

"Et pourtant, ton dossier est bien monté. Avec preuves à l'appui en plus."

"Et oui ... Je comprends mal ce qui se passe ... Le pire c'est de devoir attendre pour mettre le grappin sur ces gars-là."

"Et pour cause, admit Kim. Alexandre comprit alors que sa femme était aussi anxieuse que lui de savoir les fripouilles à l'ombre. Et oui, il était toujours possible qu'ils trouvent le moyen de s'en prendre encore à leur famille.

Cette idée lui était insupportable et elle l'était également pour Kim. Il prit ses mains dans les siennes : "Ça ne devrait pas tarder, ma chérie, fit-il, bien conscient qu'elle n'avait pas choisi le métier qu'il exerçait et qui les mettait tous en danger.

Quoique la profession de Kim , journaliste d'enquête, n'était pas de tout repos non plus. Chaque année, des journalistes étaient tués de par le monde. Certes, Kim n'était pas reporter en zone de guerre mais couvrir la politique et dénoncer certains abus ne lui valait pas que des amis. Il lui arrivait de recevoir des lettres de menaces, elle aussi.

N'empêche que s'il n'en tenait qu'à elle, elle préférerait qu'Alexandre enseigne la criminologie à l'université plutôt que de travailler aux Homicides. Un poste permanent à l' UdeM lui avait déjà été offert et il l'avait refusé. Récemment, on lui avait proposé d'enseigner pendant une session à compter de janvier. Il avait répondu qu'il y songerait.

Kim ne le pressait pas d'accepter, mais ses silences étaient parfois très éloquents.

Gorgées de vin blanc.

"Et le président de la Pharmax, lui. Crois-tu qu'il ignore ce qui se passe dans son entreprise, Alexandre ?"

Kim posait la même question qu'il se posait au sujet d' Antoine Jarry. "Paul Blanchard, le chimiste n'accuse que le VP et les mafieux."

"Tu ne réponds pas à ma question, Alexandre."

"Hum ... En fait nous n'avons aucune preuve contre Antoine Jarry ... Je le trouve plutôt sympathique et franchement j'aimerais mieux qu'il ne soit pas coupable."

"Dilemme."

"Ouaip."

"Quand tu arrêteras son VP, tu verras comment Jarry prend la nouvelle. Tu es habile pour déceler les signes de culpabilité."

"Oui et non. Ça dépend. Je me suis parfois royalement trompé."

"Mais rarement."

"Je t'aime, Kim !"

Un baiser passionné allait suivre quand ...

Nicolas, en pyjamas, fit irruption dans la cuisine. L'ado avait mangé comme un ogre au souper mais il avait encore faim. Voyant ses parents attablés, les doigts enlacés, avec une bouteille de Chablis à moitié vide devant eux : "Fêtez-vous quelque chose ? C'est pas vendredi pourtant, remarqua-t-il en ouvrant la porte du frigo.

Kim et Alexandre rigolèrent, un peu gênés d'être surpris en flagrant délit de ... Le fiston haussa les épaules. Se versa un grand verre de lait, prit des biscuits aux pépites de chocolat encore tièdes qu'Armande avec confectionnés plus tôt.

"OK, j'ai compris. Bonne fin de soirée, fit-il en repartant avec les biscuits et le verre de lait sur un plateau.

De nouveau seuls, les amoureux s'embrassèrent, vidèrent la bouteille de Chablis et montèrent à leur chambre.

48

Le lendemain matin, un journal titrait :

LA PHARMAX DANS L'EAU BOUILLANTE

L'article faisait état "d'arrestations imminentes concernant la falsification du médicament bien connu : le X-324.

"Hein !"Le lieutenant faillit s'étouffer avec son café.

"Qu'est qui se passe, demanda Kim qui beurrerait les toasts des jumelles.

"Lis l'article à la une. Moi, j'appelle Brière et ça presse."

Le téléphone sonna longuement avant que le commandant décroche : "Ouin." Le commandant n'avait pas l'air complètement réveillé. Alexandre ne prit pas la peine de s'excuser de l'appeler si tôt. Ça ne lui ressemblait pas d'être grossier mais là, il en avait marre : "Allez chercher le journal du matin et lisez le titre à la une."

"Qu'est-ce qui te prend de ...?"

"Il me prend que quand vous allez lire ce qui est écrit, vous allez comprendre. Je vous rappelle dans cinq minutes."

Alexandre n'attendit pas la réplique cinglante qui allait venir, il n'en doutait pas.

Les cinq minutes écoulées, il rappela son chef. Lequel était bien réveillé cette fois : "Maudit torrieux, de sacrament, d'hostie ! J'ai même pas encore la réponse à notre requête. Qui c'est qui s'est ouvert la trappe, maudite marde."

"Aucune idée. Et franchement c'est secondaire pour l'instant. Qu'est-ce qui se passe avec le bureau du procureur ?"

"Ça niaise."

Tu parles d'une réponse ! Les antibiotiques sont encore dans son système, pensa Alexandre : "Et ben là, on peut dire adieu à l'effet de surprise quand on procédera aux arrestations. Si on procède un jour."

"Écoute, j'appelle tout de suite au bureau du procureur. Jamais je croirai qu'ils vont nous faire poireauter encore longtemps."

Bon c'est déjà mieux : "Je pars pour le bureau. Rappelez-moi sur mon portable si vous avez du nouveau."

Pendant cette conversation, Kim avait lu l'article : "C'est très sérieux, Alexandre, fit-elle quand il raccrocha "Je connais bien la journaliste qui signe l'article. Elle ne publie pas n'importe quoi."

"Ouais, ben dans ce cas-là, elle a raté une bonne occasion de ne pas publier. Sait-elle que son article peut tout foutre en l'air ? Et tout ça pour avoir un scoop. On a même pas encore l'autorisation d'un juge, alors de quoi elle se mêle !"

"Elle ne fait que son boulot, Alexandre."

" Et tu prends sa défense !"

"Mais non voyons, j'essaie de faire la part des choses, tout simplement."

"Mouais ...tu m'excuseras si je n'applaudis pas."

Le ton montait et les jumelles, la bouche maculée de confitures, regardaient leurs parents, avec l'air de se demander quelle mouche les piquait. Kim et Alexandre étaient rarement en désaccord, sauf quand il s'agissait des médias. Alexandre avait des préjugés défavorables envers certains journalistes, alors que Kim les défendait bec et ongles. Si bien qu'ils évitaient autant que possible les confrontations à ce sujet devant les enfants.

Ce n'était pas le cas ce matin-là.

Kim se ressaisit la première : "Votre papa et moi, on ne fait que discuter, mes amours, fit-elle en les débarbouillant.

"Vous êtes pas fâchés ?" Zoé était particulièrement sensible au ton des adultes.

"On est pas fâchés du tout, la rassura Alexandre qui se mit en frais d'exécuter quelques pirouettes en faisant des mimiques comiques. Les petites rirent aux éclats. Kim sourit. L'orage était passé.

49

Alexandre n'était pas le seul à avoir lu l'article, ce matin -là. On l'avait aussi lu à la Pharmax. Et on ne la trouvait pas drôle du tout. Antoine Jarry fit venir Yvan Raymond dans son bureau : "Que signifie cet article, lui demanda-il sur un ton sec.

"Je n'en sais rien, Antoine !"

"Ah non ? Je n'en suis pas si sûr. N'es-tu pas en charge de surveiller ce qui se passe au labo. C'est en partie pour ça que tu es payé, non ?"

"Oui mais ... "

"De l'ecstasy, bon Dieu !! La journaliste parle d'arrestations imminentes et tu vas me faire croire que tu n'es pas au courant ... Ça fait un bout de temps que j'observe ton comportement Yvan et je commence à me poser de très sérieuses questions à ton sujet."

"Mais voyons, jamais je ..."

"Et les deux meurtres ? À aucun moment, je ne t'ai senti ébranlé. Je dirai même que tu n'avais pas l'air étonné. Une étrange réaction, Yvan."

"Qu'est-ce que tu insinues, Antoine ?"

"À toi de me le dire."

Et ainsi de suite pendant plusieurs minutes. Plusieurs minutes qui parurent très longues au VP. Pour la première fois depuis que les deux hommes se connaissaient, Yvan Raymond constatait que son patron n'était pas l'imbécile heureux qu'il avait cru berner. En même temps, étant qui il était, il chercha un moyen de se débarrasser de lui. Et du coup réaliser son rêve de lui succéder à la tête de la Pharmax.

Un autre appel à Billy, Gros Bill, Durand peut-être ?

.....

Le soir même, Yvan Raymond appela Gros Bill à plusieurs reprises. Ce dernier ne retourna pas les appels. Yvan Raymond prit alors la brosse de sa vie.

50

Les mandats d'arrestations furent émis deux jours plus tard.

Le lieutenant, Judith Chomsky, Jérôme Vandal et des policiers en uniformes se rendirent à la Pharmax. Les autres membres de l'équipe, ainsi que des membres de l'Escouade tactique d'intervention allèrent arrêter les frères Durand dans leur tanière.

Avec ces deux-là, on ne pouvait prendre aucune chance. Voilà pourquoi des flics casqués, bottés et armés de fusils d'assaut .300 Blackout accompagnaient les détectives. Lesquels avaient leurs Glock à la ceinture et étaient revêtus de gilets pare-balles.

.....

Quand le lieutenant se présenta à la Pharmax, Antoine Jarry, Yvan Raymond ainsi que quelques chefs de service étaient en réunion. Ils examinaient les candidatures pour les remplacements d'Étienne Masson et de Paul Blanchard. L'atmosphère n'était pas à la joie, on s'en doute. Elle le fut encore moins quand les policiers firent irruption dans la salle de conférence. Ils auraient pu le faire plus discrètement mais le lieutenant l'avait voulu ainsi. Il avait un compte personnel à régler avec l'homme qu'il allait arrêter.

En fait, son intention était d'humilier, devant ses collègues, celui qui avait payé trois jeunes voyous pour tabasser son fiston. Ce n'était pas très professionnel *mais au diable la neutralité*.

Après avoir salué Antoine Jarry, Alexandre se dirigea vers le VP : "Yvan Raymond, je vous arrête pour trafic de médicaments, gangstérisme, meurtres et tentatives de meurtres. Vous avez le droit de garder le silence. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous en cour de justice. Si vous n'avez pas d'avocat, l'État vous en fournira un."

Ensuite, ce fut avec un plaisir à peine déguisé, qu'il passa les menottes au VP, lequel était vert de rage. Dans la salle c'était la stupéfaction.

Certes, Yvan Raymond n'était pas aimé et probablement que certains se réjouissaient intérieurement, mais l'effet de surprise était là quand même. Pour sa part, Antoine Jarry n'émit aucun commentaire. Ni n'offrit de fournir les services d'un avocat à son VP. Dans le regard qu'il lui lança, il y avait de l'horreur, du mépris et peut-être un brin de tristesse.

Puis les flics en uniformes emmenèrent le prévenu hors de la salle. Direction le fourgon cellulaire. Toujours vert de rage, Yvan Raymond sortit, tête basse. Non sans avoir auparavant jeté un regard haineux au lieutenant, lequel jubilait et pas intérieurement : *On se revoit en salle d'interrogatoire mon gaillard*, pensa ce dernier avec un zeste de férocité.

Après le départ de son VP pour la prison, le président de la Pharmax s'approcha de lui : "Depuis la parution de l'article dans le journal, j'avais des doutes au sujet d'Yvan. J'ai même songé à enquêter moi-même. Merci de l'avoir fait à ma place, lieutenant, dit-il en lui serrant la main.

"Faire votre propre enquête n'aurait pas été une bonne idée, monsieur Jarry. Vous auriez couru un grave danger."

Antoine Jarry hocha la tête : "J'aurais connu le même sort qu'Étienne Masson et Paul Blanchard, je présume."

"Vous présumez bien, monsieur Jarry."

Alexandre nota, qu'à aucun moment, le président de la Pharmax s'était plaint du fait que le scandale éclabousserait son entreprise. À sa place, n'importe qui en aurait fait mention. Aurait, protesté, tempêté. Mais pas Antoine Jarry. Il restait calme, sûr de lui. Et pourtant, il devait être conscient que la concurrence en profiterait. Chose certaine, se dit Alexandre et pas pour la première fois, *s'il joue un rôle, il le joue très bien. Et si tel est le cas, cela revient à dire qu'il trompe tout le monde depuis le début.*

Antoine Jarry était-il capable d'un tel machiavélisme ? Et à quelles fins ?

Alexandre se posa sérieusement la question. Ce qu'il avait vu dans le regard de l'homme quand il avait passé les menottes au VP lui faisait penser le contraire. Mais pouvait-il se tromper sur la vraie nature d'un homme qu'il connaissait à peine ?

La réponse était ... *peut-être.*

51

Centre d'enquête, salle d'interrogatoire.

Le lieutenant avait choisi Marie Garneau pour questionner Yvan Raymond avec lui. Le visage angélique de la détective, sa voix douce agissaient comme un tranquillisant sur les enragés comme l'était le VP de la Pharmax.

Ex-VP, devrait-on dire.

Le prisonnier, toujours menotté, avait la tête d'un type bien décidé à leur donner du fil à retordre. Avant de commencer, le lieutenant le prévint que l'interrogatoire serait filmé et enregistré.

Aucune réaction.

"Vous avez bien compris les chefs d'accusation, monsieur Raymond ?"

Pas de réponse. Mais si les yeux de Paul Raymond avaient été des poignards, Alexandre ne s'en serait pas remis. Sans se troubler le moins du monde, il continua :
"Dites-moi monsieur Raymond, quand avez-vous fait la connaissance des frères Durand ?"

Motus et bouche cousue.

"Libre à vous de refuser de coopérer. Ce sera noté et le juge en tiendra compte lors de votre comparution, monsieur Raymond." Ce paramètre établi, le lieutenant fit signe à Marie Garneau. Celle-ci posa alors le téléphone portable du prévenu sur la table.

"Nous avons ici la preuve d'appels téléphoniques fréquents entre vous et les frères Durand, fit- elle de sa voix mélodieuse. " Quel pouvaient bien être l'objet de vos longues conversations avec des gens du crime organisé, monsieur Raymond ? " Marie Garneau plus suave que jamais.

Yvan Raymond sourcilla mais se tint coi.

Le lieutenant revint à la charge : "N'est-il pas vrai qu' ils vous approvisionnaient en cocaïne et en amphétamines, monsieur Raymond ?"

Alexandre n'y allait pas au pif. Il avait pris ses renseignements sur les habitudes du sieur Raymond en dehors des heures de bureau. Il se droguait et fréquentait régulièrement le bar appartenant aux frères Durand. Un bar où se faisait un trafic de substances illégales. Et c'était là, croyait-on, que s'était élaboré le business unissant les trois hommes. Qui en avait eu l'idée en premier ? Ça n'était pas clair.

Avec tout l'argent qu'il dépensait en drogues, Paul Raymond devait avoir désespérément besoin d'argent. Quant à Gros Bill et Ti-Mousse, ils y avaient probablement vu une autre occasion d'élargir leur champ d'action : "C'est vous qui avez pensé à cette entreprise lucrative, monsieur Raymond ?"

Le lieutenant posait la question à tout hasard. Ça ne coûtait pas cher de le faire.

Toujours pas de réplique, mais regard meurtrier.

"Une autre question pour vous, monsieur Raymond. Comment expliquez-vous les sommes en espèces versées régulièrement dans vos comptes bancaires. Des ristournes pour l'ajout d'ecstasy au X-324, peut-être ?"

Second regard meurtrier.

"De quelle nature étaient vos relations avec Paul Blanchard ?" Le lieutenant n'attendait pas de réponse. Il n'en obtint pas.

Le moment était venu de passer à l'étape suivante.

"Nous avons ici les témoignages, sous serment, des trois jeunes hommes que vous avez payés pour tabasser Nicolas Denis. Ils vous ont reconnu sur la photo d'identité judiciaire. Mug shot en anglais. Vous connaissez la procédure, j'imagine ?"

Troisième regard meurtrier.

"Ah et j'oubliais de mentionner qu'on vous a entendu discuter avec Paul Blanchard, un soir tard. Le lendemain, Aline Laurin, la superviseuse d'Étienne Masson avait un accident inexplicable qui a failli la tuer. Bizarre, n'est-ce pas ?"

Et oui, Aline Laurin avait enfin identifié la voix de l'interlocuteur du VP. C'était celle du chimiste assassiné. Certes ce n'était pas une preuve formelle mais il s'agissait de déstabiliser le prévenu.

Lequel tiqua légèrement mais demeura muet.

"Puisque vous voulez la jouer comme ça, monsieur Raymond, nous allons vous rafraîchir la mémoire, reprit le lieutenant. "La sergent-détective Garneau va vous faire entendre l'enregistrement d'une conversation que vous eue avec Paul Blanchard, un soir où vous étiez en veine de confidences."

Et dans le silence de la salle d'interrogatoire, on entendit la voix nasillarde du prévenu se vanter de ce qu'il considérait comme des exploits. L'ecstasy, les tentatives de meurtres, les meurtres, sans oublier les liens avec le crime organisé. Manifestement Yvan Raymond ignorait tout de l'enregistrement. Son teint passa du vert au blanc en un rien de temps.

"Cet enregistrement nous est parvenu juste après la mort de Paul Blanchard, monsieur Raymond. Étrange coïncidence, ne trouvez-vous pas ?"

Le prévenu sortit enfin de son mutisme : "Je veux voir un avocat, cracha-t-il.

"Mais bien entendu, monsieur Raymond, répondit Alexandre avec une politesse exagérée. Ce fut ainsi que se termina l'interrogatoire ce jour-là.

52

"Avec les preuves que nous avons contre lui, Yvan Raymond a besoin d'avoir un fichu de bon avocat, remarqua Marie quand ils furent seuls.

"Tu parles !!"

"En tout cas, vous avez toute mon admiration, lieutenant. Vous êtes resté de marbre. Quand je pense que ce type a payé trois voyous pour attaquer votre fils ... Je ne sais pas comment j'aurais réagi s'il s'en était pris à un de mes enfants. Je ..."

"C'est pas l'envie qui m'a manqué de lui tordre le cou."

"Je ne vous en aurais pas empêché, lieutenant."

"Je me suis retenu parce que la caméra roulait." Alexandre ne plaisantait qu'à moitié.

"Ça aurait probablement mal paru."

"Sans aucun doute, Marie, grimaça Alexandre.

C'était le genre d'humour noir auquel les enquêteurs se livraient parfois. Une catharsis nécessaire après un interrogatoire éprouvant.

53

L'après-midi du même jour, c'était au tour des frères Durand à être interrogés.

Le lieutenant alla rejoindre Judith Chomsky et Pierre Galipeau qui l'attendaient dans la salle d'interrogatoire.

On fit alors entrer les deux frères menottés et en beau fusil. Deux gaillards, la tête rasée, des tatouages en veux-tu en v'là et des muscles gonflés aux stéroïdes. Dans leurs tee shirts noirs à manches courtes et moulants, ils avaient tout à fait le physique de l'emploi. L'attitude aussi. Arrogants et dédaigneux, ils défiaient les policiers du regard.

Remarquez qu'en fait de présence physique, Judith Chomsky, Pierre Galipeau et le lieutenant ne cédaient pas leurs places, non plus. Judith, 6 pieds, Alexandre, 6 pieds 3pouces et des poussières, Pierre Galipeau, 6 pieds, 8 pouces.

Les frères Durand étaient accompagnés de leurs avocats. Deux avocats connus pour défendre les mafieux. Ça devait être très payant car ils portaient des complets Armani, des cravates Hermès en soie, ainsi que des chaussures italiennes de luxe. Judith Chomsky, qui avait l'oeil pour ces détails, en ferait la remarque plus tard.

Mais pour l'instant, elle prit place à la table à côté du lieutenant devant les deux frères et leurs avocats. Pierre Galipeau demeura debout, légèrement en retrait. Il était là en observateur tout en se tenant prêt à intervenir, tel qu'entendu avec Alexandre.

Donc deux clans bien décidés à croiser le fer.

.....

L'interrogatoire se déroula comme suit : le lieutenant posa ses questions, Judith aussi. Pierre Galipeau intervint à une couple de reprises. Les prévenus ricanèrent ou vomissaient des insultes. Des types franchement sympa ! Et quand ils faisaient mine de répondre intelligemment, leurs avocats s'objectaient de crainte qu'ils se compromettent.

Un vrai cirque qui se termina lorsque le lieutenant leur fit entendre l'enregistrement fait par feu Paul Blanchard.

Les avocats se levèrent et mirent fin à la session.

Bref, les frères Durand n'avouaient rien. N'empêche qu'ils passeraient la nuit dans une cellule en attendant de rencontrer le juge Bazin. C'était lui qui instruisait la cause. Connaissant l'homme, les détectives étaient certains qu'il ne s'en laisserait pas conter.

Bon vent Ti-mousse et Gros Bill !

54

Ce soir-là, Armande avait cuisiné un bœuf braisé aux légumes racines. Un plat réconfortant s'il en fut. Apprécié de toute la famille. Et exactement ce dont Alexandre avait besoin après une journée épuisante.

D'abord avec Yvan Raymond où il avait dû mettre ses sentiments de côté. Ensuite après des heures passées à se faire narguer par les frères Durand et leurs avocats déguisés en cartes de mode.

Il ne fut pas question de boulot durant le repas. Encore moins de meurtres. On évitait le sujet devant les jumelles. À quatre ans, on est beaucoup trop jeune pour être confronté à la laideur du monde. Cela viendrait bien assez tôt. Pour le moment, elles savaient que leur papa arrêtaient "des méchants" et ça leur suffisait.

Tout le monde mangea de bon appétit. Nicolas précisa qu'il reprenait les sessions de musique avec son "band" qui avait fait relâche à cause des circonstances. On l'applaudit. Les jumelles racontèrent leur journée au service de garde avec force gestes et détails. Elles étaient drôles. Déjà on voyait pointer chez-elles un bon sens de l'humour.

La vie reprenait tranquillement son cours. Personne ne s'en plaindrait.

Quand vint l'heure du dodo pour les jumelles, Alexandre alla les border.

Naturellement, elles réclamèrent la suite des aventures du Vieux de la Montagne et du Loup bleu. À chaque fois, Alexandre ajoutait un épisode inédit. Où puisait-il toutes les péripéties ? Il n'en savait rien, mais que ne ferait-il pas pour ses princesses !

Ensuite, Alexandre eut une converse avec son fiston.

"Papa, crois-tu que les bandits que tu as attrapés vont être condamnés ? demanda Nicolas vaguement inquiet.

"Je ne peux pas te le garantir, mon gars. Mais je l'espère de tout cœur."

"Moi aussi, papa !"

Le père et le fils se tapèrent dans les mains, la paume ouverte.

Quand Alexandre redescendit, Kim l'attendait au salon pour le café. Évidemment, elle voulait savoir comment s'était déroulé les interrogatoires.

"Yvan Raymond n'a pas ouvert la bouche sauf pour réclamer un avocat. Quand aux frères Durand, ils n'ont rien avoué, bien entendu."

Et Alexandre de décrire l'attitude hostile des deux frères et le comportement de leurs avocats. "Deux cartes mode, selon Judith, mais coriaces à n'en pas douter ... En tout cas, je fais confiance au juge Bazin pour leur rabattre le caquet."

"C'est le juge Bazin qui instruit la cause. Alors c'est dans la poche, Alexandre."

"Je l'espère, Kim ... Je l'espère."

55

Pendant que le lieutenant procédait aux interrogatoires en compagnie de Marie Garneau et de Judith Chomsky, les autres membres de l'équipe ne s'étaient pas tourné les pouces. Loin de là.

Partant du principe que rien ne devait être laissé au hasard dans cette sombre affaire, le lieutenant avait joint à sa requête pour les mandats d'arrestations, une autre requête pour obtenir les données de santé de tous ceux qui prenaient du X-324. Compte tenu de la gravité de la situation, le juge la lui avait accordée. C'était une mesure exceptionnelle mais la justice ne badinait pas avec la santé des gens.

Tant et si bien que Lambert, Régimbald, Sans-Souci, Vandal, Aya Diouf et Léo N'Guyen avaient épluché les dossiers d'utilisateurs du X-324 dans le but de repérer des cas de réactions allergiques ou pis encore. Pis encore, ça pouvait rimer avec mort. En effet, un ajout d'ecstasy pour les gens souffrant de malaises cardiaques pouvait être fatal. Cela voulait également dire parcourir les avis de décès attribuables au produit. Un travail gigantesque qui se poursuivit jusque tard dans la soirée, la veille des comparutions.

Les vaillants détectives en trouvèrent une dizaine dont la mort découlaient directement de l'absorption d'ecstasy. Ces personnes décédées prenaient toutes du X-324. Dix ce n'était pas la mer à boire, mais c'était dix de trop.

.....

Les comparutions eurent lieu le lendemain.

Yvan Raymond s'était trouvé un avocat. Le lieutenant fut soulagé d'apprendre que ce n'était pas Maître Cossette, son ancien coloc du temps de l'université. Le contraire l'aurait attristé. Car mine de rien, même s'ils n'étaient pas du "même bord", les deux hommes avaient de l'estime l'un pour l'autre.

Quoiqu'il en fut, l'avocat que Raymond avait choisi ne réussit pas à convaincre le juge Bazin de libérer son client. Yvan Raymond resterait en prison en attente de son procès. Une excellente nouvelle.

Quant aux frères Durand, leurs avocats eurent beau faire valoir que les preuves contre eux n'étaient pas suffisantes, ils n'ébranlèrent pas le juge. Ti-Mousse et Gros Bill reprendraient le chemin des cellules en attente de procès. Une autre bonne nouvelle.

Inutile de dire que le lieutenant et son équipe n'étaient pas fâchés. Ils avaient fait leur part, le reste appartenait à la cour. L'enquête sur la Pharmax était maintenant derrière eux. Mais ... l'était-elle vraiment ?

56

La presse ne fut pas longue à apprendre la nouvelle des arrestations. Déjà les demandes d'interviews affluaient. Le lieutenant les refusa toutes. Primo : il avait horreur de ça. Deuzio : il n'allait certainement pas commenter une affaire qui n'était pas encore jugée. Quand elle le serait, la seule interview qu'il accorderait ce serait à Kim Lemelin et personne d'autre. Point final.

Bref la vie reprenait son cours normal. Or aux Homicides, le cours normal des choses signifiait, meurtres. Eh oui, les criminels ne faisaient pas relâche, juste pour permettre au lieutenant et à son équipe de souffler un peu.

Leur paix toute relative fut donc troublée par la mort mystérieuse d'un couple de quinquagénaires (la femme et le mari retrouvés morts, poignardés dans leur appartement de la rue l'Esplanade). Pas de traces d'effraction, rien n'avait été volé. Du moins, selon la fille du couple, une étudiante, qui avaient découvert les corps en revenant d'une sortie avec des amis. Ses parents, dit-elle en sanglotant, "étaient du bon monde". Des gens sans histoire. Lui, fonctionnaire municipal, elle vendeuse chez Holt Renfrew.

Un beau casse-tête en perspective.

Ainsi les détectives plongèrent dans cette nouvelle énigme qui promettait d'être passionnante pour les fins limiers qu'ils étaient. C'était ça leur boulot. On termine une affaire et bang une autre se pointe à l'horizon.

.....

Quelques jours plus tard, Pierre Galipeau téléphona à Alexandre : "As-tu un peu de temps pour prendre une bière en fin de journée ? C'est ma tournée. "

"Si c'est ta tournée, pourquoi pas, rigola Alexandre.

Galipeau semblait d'excellente humeur. Et pourtant, il n'avait pas terminé l'enquête sur le trafic de drogues impliquant plusieurs pharmaceutiques, des distributeurs et même quelques pharmacies. Sans oublier les divers groupes criminalisés qui y étaient mêlés. Donc une enquête beaucoup plus vaste que celle menée par Alexandre. C'était l'affaire de la Pharmax multipliée par vingt.

Alexandre n'enviait pas son collègue de l'Escouade des stupéfiants. Passer des mois à tenter de pincer des mafieux n'était pas sa tasse de thé. D'autant qu'en terme de danger pour la vie, c'était encore pire qu'aux Homicides. N'empêche qu'il était curieux d'apprendre où Galipeau en était rendu. Et puis, il avait quand même un intérêt dans toute l'affaire étant donné qu'il en avait réglé une petite partie.

57

Les deux hommes se retrouvèrent vers 17h30 dans un bar discret situé pas très loin du Centre d'enquête. Les bières servies, Galipeau annonça qu'il venait d'épingler les les deux techniciens de Santé Canada complices du trafic de drogues. L'un d'eux avait contracté des dettes de jeu et les frères Durand l'avaient dépanné, moyennant son "entière collaboration". L'autre avait tout simplement été attiré par l'appât du gain.

L'argent, l'argent, l'argent. Pas plus compliqué que ça.

"J'aime autant te dire, que leur compte est bon. Ils sont accusés d'avoir fait des fausses déclarations mettant la vie en danger, de complicité de meurtres et d'autres babioles du même genre."

"Des babioles !! Comment ont-ils réagi à Santé Canada ?"

"Ils ne sont pas contents, évidemment. Leur crédibilité en prend pour son rhume. Surtout que demain, ça va faire les manchettes."

"Ils n'enquêtent pas sur le personnel avant d'engager ?"

"Ça n'a pas l'air. Pas fort pour un ministère du gouvernement canadien."

Grimace de Galipeau, un fédéraliste très mou. Disons-le comme ça

"Pas fort en effet, opina Alexandre sans élaborer. Il n'était pas fédéraliste à tous crins, loin de là. Mais connaissant Galipeau, s'ils s'engageait dans cette voie, ils en auraient pour la soirée à discuter politique.

Ce soir-là, Alexandre n'en avait aucune envie. De toute manière, il désirait aborder une question qui le turlupinait encore à propos de la Pharmax : "Hem ... je me demande si Antoine Jarry n'était pas au courant pour l'ecstasy. On a rien trouvé contre lui, mais ..."

Galipeau parut surpris : "Ça ne lui rapportait pas une cenne ... Pourquoi aurait-il toléré une chose qui pouvait lui nuire au bout du compte ?"

"Mmm ... T'as raison. C'est moi qui ..."

"Bah, cesse de t'en faire. Tu te poses trop de questions, Alexandre. Parfois les choses sont aussi simples qu'elles le paraissent."

"Es-tu soudainement devenu philosophe, Pierre ?"

Galipeau se mit à rire : "Ben voyons, je l'ai toujours été !"

Alexandre rit aussi : "À part ça, comment avance le reste de l'enquête ?"

"Ah ça va bien ... Oh et à propos, les frères Durand sont impliqués jusqu'aux yeux dans toute l'affaire. Pas seulement dans celle de l'ecstasy."

"Ça ne me surprend pas."

"Ils vont probablement croupir en prison pour le restant de leurs jours."

"C'est pas moi qui vais pleurer sur le sort, ricana Alexandre.

"Moi non plus !"

Puis, ayant sans doute compris que la politique n'était pas à l'ordre jour, Pierre Galipeau passa aux potins du milieu policier. Où prenait-il le temps de s'informer de ce qui se passait dans la boîte ? Alexandre l'ignorait. Mais toujours est-il que, ce soir-là, il apprit qu'untel faisait une dépression sévère, un autre, atteint d'un cancer, avait trois mois à vivre. Unetelle avait accouché, etc ...

Conclusion : dans la police, il y avait des événements heureux et des drames humains comme partout ailleurs. Alexandre en fit la remarque. Pas la remarque la plus originale mais il fallait bien dire quelque chose. Galipeau abonda dans son sens.

Vers 18h30, les deux hommes finirent leurs bières. Galipeau laissa un généreux pourboire, puis ils partirent chacun de leur côté.

58

Alexandre roulait en direction de chez-lui et souriait en pensant à la leçon que lui avait servie Galipeau : *Tu t'en fais trop. Les choses sont parfois aussi simples qu'elles le paraissent* ... quand les coups de feu partirent.

On tirait sur lui d'une voiture qui le dépassa rapidement. La vitre du côté conducteur vola en éclats. Était-ce un pressentiment ou simplement le hasard, toujours est-il qu'au même moment, Alexandre s'était penché pour ouvrir la boîte à gants et y prendre un Kleenex. Un geste simple, machinal, qui lui sauva la vie.

Les balles sifflèrent au-dessus de sa tête. Il en serait quitte pour avoir des éclats de verre dans les cheveux. Aussi pour remplacer les vitres de son auto, laquelle venait de lui coûter des centaines de dollars en réparations. Mais il était vivant et ça, ça valait son pesant d'or. Malheureusement, il n'eut pas le temps de voir la tête du tireur pas plus que le numéro de la plaque d'immatriculation du véhicule, un SUV noir, qui filait maintenant à toute allure, forçant des automobilistes à s'écarter du chemin, pour ensuite brûler un feu rouge et disparaître dans une rue transversale. *Merde !*

Le lieutenant composa le 911 et sortit de son véhicule. D'autres automobilistes étaient sortis des leurs, également. Sur le trottoir, des témoins de l'incident avaient filmé toute la scène sur leurs téléphones portables.

D'autres, en entendant les coups de feu, étaient restés figés sur place, incapables de bouger. Une femme sanglotait, alors qu'une autre avait échappé son sac à mains. Un homme l'aidait à ramasser le contenu répandu sur le trottoir.

Alexandre s'éloigna un peu pour placer un appel chez-lui. Il expliqua brièvement la situation à Kim qui s'inquiéta immédiatement de son état.

"Rassure-toi ma chérie, je n'ai rien. Mais ne m'attendez pas pour manger."

"Tu es sûr que tu n'as rien ? insista Kim.

"Mais oui. Écoute, faut que j'y aille. Je te donnerai les détails plus tard. Je ..."

On entendait les sirènes des voitures de police qui se rapprochaient et quand Alexandre referma son appareil, les premières voitures se garaient déjà, gyrophares allumés. Après, on dressa un périmètre de sécurité. La circulation, encore dense à cette heure, fut déviée et on dressa le constat de police.

Les témoins, qui avaient eu plus de peur que de mal, furent interrogés. Les téléphones portables de ceux qui avaient filmé la scène, examinés. Tout s'étant passé tellement vite, sur les images on arrivait pas à distinguer clairement les traits du tireur, non plus que le numéro de la plaque d'immatriculation. Les images furent transférées et seraient confiées à la police scientifique laquelle était équipée pour les analyser.

Questionné par ses collègues, le lieutenant ne put rien préciser, bien entendu. Son auto fut remorquée et serait passée au peigne fin dans le but de recueillir les balles qui étaient restées logées à l'intérieur et dans la carrosserie. Ces balles seraient envoyées au labo de l'identité judiciaire dans l'espoir d'identifier l'arme dont elles provenaient.

Pendant ce temps, les journalistes de la télévision, qui n'en rataient pas une, essayaient d'obtenir des détails. Les flics leur demandèrent poliment de se tenir hors du périmètre de sécurité et de les laisser faire leur travail.

Si bien que les reporters durent se contenter de décrire la scène, de broder en dramatisant devant les caméras. Pour ça, ils étaient champions.

59

Il était passé 23 heures quand le lieutenant put se libérer. Comme il n'avait plus sa voiture, un patrouilleur le ramena chez lui dans une auto de police. Sans gyrophares et sans sirène, cette fois.

Évidemment à cette heure tardive, les jumelles dormaient dans leurs lits douillets ignorant que leur papa venait d'échapper à la mort de justesse. On ne pouvait en dire autant de Nicholas qui était assis en face de Kim dans la cuisine. Les deux tuaient le temps en jouant au Scrabble en attente du héros du jour.

Le fiston avait entendu Kim parler au téléphone plus tôt. Entendu ses questions inquiètes. Oui, Nicolas avait l'ouïe fine quand il le voulait. Kim l'avait donc mis au courant. À quatorze ans, il était assez vieux pour comprendre.

Alexandre les embrassa, heureux de les retrouver. Il était affamé, étant donné qu'il n'avait pas mangé depuis l'heure du lunch. Heureusement, Armande avait prévu le coup et laissé un plat à réchauffer au micro-ondes. Pendant qu'il mangeait, il répondit à leurs questions posées en rafale. Où, quand, comment, pourquoi, qui ?

Le où, le quand et le comment, Alexandre pouvait y répondre. Mais le pourquoi et le qui étaient une autre histoire.

"Penses-tu que ça peut être relié à l'enquête sur le couple assassiné ?"

"Aucune idée, Kim."

"Ou bien à celle de la Pharmax, intervint Nicolas, le "futur flic".

"Ça pourrait l'être, mon gars."

"On dirait que c'est la méthode du crime organisé, papa."

Alexandre regarda son fils : "Bonne déduction, jeune homme."

"Quand penses-tu avoir les résultats de l'examen de ce qui a été filmé ? demanda Kim, anxieuse.

"Ça ne devrait pas tarder. Quand un policier se fait tirer dessus, en général ça va vite. C'est injuste pour les autres mais c'est comme ça."

"On pense aux siens d'abord. C'est normal, non ?" Ce n'était pas un discours que tenait Kim d'habitude. Mais ce soir-là, elle avait nettement un parti pris.

Alexandre sourit : "T'as raison, chérie."

"En tout cas, on ne se plaindra pas, fit Nicolas. "Parce que ceux qui ont tiré sur toi vont recommencer si vous ne les pincez pas. Et nous, on veut pas te perdre, papa."

Alexandre ébouriffa les cheveux de son fiston : " Tu peux maintenant aller te coucher en paix. Je te rappelle que tu as de l'école demain, fit-il en s'efforçant de cacher l'émotion qui lui nouait la gorge.

"Je propose, qu'avant d'aller au lit, on prenne un chocolat chaud, intervint Kim.

"Bonne idée, s'exclamèrent le père et le fils. Quoi de mieux qu'un bon chocolat chaud pour calmer des nerfs à fleur de peau. Pas vrai!

Et ce fut ainsi que se termina une journée qui aurait pu très mal finir.

60

Deux jours plus tard, les rapports de la police scientifique furent produits. En agrandissant les images au moyen d' appareils spécialisés dernier cri, les techniciens avaient réussi à les rendre beaucoup moins floues.

Notamment, la tête du tireur et en arrière plan le profil du conducteur. Le tireur avait l'air d'un enfant de chœur. Cheveux ondulés blonds, un visage angélique. Le conducteur paraissait plus âgé. Genre majordome dans une maison de riches. On aurait rencontré ces deux types-là sur la rue qu'on leur aurait donné le bon Dieu sans confession. Preuve que les apparences peuvent être trompeuses.

Et ce n'était pas tout. Pour le SUV, on avait maintenant son numéro de plaque d'immatriculation. Donc si ce n'était pas un véhicule volé, on saurait rapidement à qui il appartenait. On le sut. Ce n'était pas un véhicule volé. Son propriétaire était un "ami" des frères Durand. Un type surnommé Le Cadavre. Probablement, le même qui s'était lancé à la poursuite d'Aline Laurin et l'avait précipitée dans un fossé.

En apprenant ce détail, les détectives ne tombèrent pas en bas de leurs chaises.

En taule, quand on a de l'argent, on peut toujours soudoyer quelqu'un pour passer un message à l'extérieur des murs. Un gardien, des avocats véreux et même un directeur de prison. Ça s'était déjà vu.

"Moi, je pense que ce sont les deux cartes de mode qui ont servi d'intermédiaires, déclara Judith Chomsky.

"Leurs avocats ? Très possible, approuva Régimbald. Pour une fois, il ne se moquait pas de sa collègue. Elle le gratifia d'un sourire.

"Ouais mais ça me surprendrait qu'ils l'avouent, commenta Sans-Souci."C'est leur métier de tromper le monde."

"Voilà pourquoi, on ne perdra pas de temps avec eux, fit le lieutenant.

"Concentrons-nous sur les examens balistiques. Les balles proviennent d'un SIG P 226. Ça vous rappelle quelque chose, non ?"

"L'arme qui a servi à tuer Étienne Masson et Paul Blanchard."

"Exact, Marie. Donc on peut présumer que le tueur est le même qui m'a tiré dessus. Il n'est pas dans notre banque de données, mais l'équipe de la police scientifique travaille sur la reconnaissance faciale en ce moment."

.....

Le logiciel de reconnaissance faciale donna d'excellents résultats. On compara les images avec des photos de membres du gang des frères Durand. Bingo ! Le tireur s'appelait Bruno, Bébé, Baudouin.

Le chauffeur : Marcel, Monster, Millette. Lui était un ancien coureur automobile recyclé dans le voiturage pour les mafieux. Y a pas de sot métier, paraît-il.

Les enquêteurs allèrent arrêter Bruno, Bébé, Baudouin, chez-lui. Heureuse coïncidence, Marcel, Monster, Millette était justement avec lui. Probablement à concocter une autre façon de tuer le lieutenant. Comme dans les films de série B.

Too bad, les gars, mais ça ne fonctionnera pas.

Les deux comparses furent rapidement maîtrisés et embarqués dans le fourgon cellulaire. Ils iraient rejoindre leurs potes en prison où ils pourraient "réfléchir" à leur aise en attente de procès.

Les frères Durand avaient voulu se venger, mal leur en avait pris.

Ils avaient raté leur coup sur toute la ligne.

61

Pendant ce temps Galipeau continuait son enquête. Il avait obtenu des mandats d'écoute pour pincer les têtes dirigeantes de cette vaste fraude pharmaceutique. Or dans la foulée, il avait mis Antoine Jarry sur écoute. Juste pour boucler la boucle.

Et là, surprise !!

Figurez-vous que le président de la Pharmax avait logé une couple d'appels à la prison où étaient détenus les frères Durand. Oui, oui, oui. Intéressantes, les conversations avec Gros Bill. Les deux hommes se tutoyaient.

Pierre Galipeau composa aussitôt le numéro d'Alexandre : "Ouaip, t'avais raison de te poser des questions au sujet d'Antoine Jarry, mon vieux."

"À savoir ?"

"Il connaît les frères Durand."

Galipeau mit son collègue au courant de sa découverte : "Et c'est pas pour s'enquérir de sa santé qu'il a téléphoné à Gros Bill en taule."

"Tiens donc !"

"Ils parlaient à mots couverts mais ce qu'on a compris, c'est que Jarry demandait quand, comment et à qui Gros Bill comptait s'adresser pour exécuter un petit travail de nettoyage."

"Et le nettoyage, c'était ..."

"Ton meurtre, mon vieux. Du moins, c'est ce que j'en ai déduit en entendant ton nom ainsi que ceux de Bruno, Bébé, Baudouin et de Marcel, Monster, Millette. C'est y pas beau, ça !"

"Qui sont-ils ces deux-là ?"

"Deux types très peu recommandables."

"Ah, bon ! Et que me conseilles-tu ?"

"D'être vachement sur tes gardes."

"Mmm ... je pense que je vais devoir demander à Antoine Jarry de préciser sa pensée, pas vrai ?"

"Exactement."

"Je peux le faire venir au poste pour un complément d'informations concernant son VP. Qu'en penses-tu, Pierre ?"

"J'en pense beaucoup de bien."

"Bien entendu, je compte sur toi pour être là quand je le rencontrerai."

"Bien entendu. Et j'apporterai l'enregistrement de ses conversations avec Gros Bill pour agrémenter la rencontre."

"Parfait. Je te fais signe dès que j'obtiens le mandat d'amener."

.....

Le mandat fut rapidement émis. L'affaire était trop énorme pour qu'on en échappe une. L'honneur du SPVM était en jeu. Sans parler de la vie du lieutenant. Un détail, mais d'importance, ne serait-ce que pour le principal intéressé.

Cependant, le commandant Brière recommanda à Alexandre de mettre des gants blancs lors de l'interrogatoire. Mais pas trop blancs quand même : "Fais-lui cracher le morceau au tabarnak."

"Il est un peu tôt pour le qualifier de tabarnak, commandant. Voyons d'abord ce qu'il a à dire, rectifia Alexandre un sourire dans la voix.

62

Quand on lui annonça qu' Antoine Jarry était arrivé, Alexandre alla le chercher à l'entrée. La partie: "gants blancs" quoi !

Dans la salle d'interro, Pierre Galipeau les attendait avec son dossier. Lui et Jarry ne s'étant jamais rencontrés, Alexandre fit les présentations. Ensuite les trois hommes prirent place à la table. Alexandre récita son laïus habituel. L'entrevue serait filmée et enregistré et blablabla.

Antoine Jarry fronça légèrement les sourcils mais ne fit aucune remarque. Commencerait-il à comprendre qu'il s'agissait de toute autre chose que de fournir un supplément d'informations sur son VP ? En tout cas, s'il ne pigeait pas, il ne tarderait pas à saisir. Parce qu'Alexandre et Pierre n'avaient pas l'intention de tourner autour du pot très longtemps.

Alexandre commença par s'identifier, identifia Galipeau, donna l'heure et la date de "l'entrevue" puis demanda au président de la Pharmax : son nom, son prénom, son occupation etc. Antoine Jarry se plia d'assez bonne grâce au rituel.

"Quand exactement, avez-vous commencé à douter de votre VP, monsieur Jarry ?"

"Lorsque vous l'avez arrêté, je vous ai dit que cela faisait un moment que je soupçonnais que quelque chose clochait dans son attitude, lieutenant."

"Je me souviens, oui. D'ailleurs, vous avez mentionné que vous aviez l'intention d'enquêter vous même et vous m'avez remercié de le faire à votre place. N'est-ce pas ?"

"En effet."

"Êtes-vous toujours dans les mêmes dispositions, monsieur Jarry ?"

"Qu'entendez-vous par là ?"

"Votre entreprise souffre du scandale de l'ecstasy. Vous perdez des clients. Votre cotation en Bourse diminue à vue d'oeil. N'auriez-vous pas préféré que nous échouions?"

"Qu'allez-vous chercher là ?" Antoine Jarry perdait graduellement son calme.

"À vous de me le dire, monsieur Jarry."

"Mais je n'ai rien à vous dire, s'impacienta le président de la Pharmax. Le vernis craquait. Bientôt l'homme élégant et racé allait se mettre en rogne pour de vrai. *Peut-être même qu'il va parler joul*, pensa ironiquement Alexandre.

"Pourquoi avez-vous embauché Yvan Raymond, alors que vous deviez savoir qu'il consommait régulièrement des drogues dures ? Vous le connaissiez depuis le collège et il en consommait déjà à l'époque."

"Je vous voulais lui donner une seconde chance. Et puis, Yvan est un excellent chimiste."

"Excellent chimiste ! On en doute pas un instant. Quand on sait ce qu'il a fait avec l'ecstasy. N'est-ce pas monsieur Jarry ?"

"Je suis le premier à le regretter, lieutenant."

"Maintenant que vous perdez de l'argent, oui. Mais pendant deux ans, cela faisait votre affaire, non ?"

"Je ne vous permets pas de m'insulter, monsieur."

Pas de "lieutenant" cette fois. Juste du "monsieur".

La voix de baryton d'Alexandre se fit métallique : "Dans ce cas, je vous soumetts une hypothèse, monsieur Jarry ... Vous avez misé sur ses faiblesses et son besoin d'argent pour le manipuler sans même qu'il s'en rende compte. Mine de rien, vous avez mentionné l'ecstasy devant lui. Il est tombé dans le panneau à pieds joints. Très habile de votre part. Comme ça si l'affaire foirait, il porterait le chapeau. Un beau calcul."

"Vous vous foutez de ma gueule !"

"Je crains bien que non, monsieur Jarry."

Là-dessus Pierre Galipeau se manifesta. Sa voix de basse résonnait comme un glas : "Je vais vous faire entendre un enregistrement, monsieur Jarry. Après vous nous direz ce que vous en pensez."

En écoutant la bande sonore de ses entretiens téléphoniques avec Gros Bill, Antoine Jarry pâlit dangereusement.

"Un verre d'eau peut-être, monsieur Jarry ? s'enquit poliment Galipeau.

"Allez vous faire foutre, tabarnak de câliss !"

Complètement disparu, le vernis. *Bonjour les jurons.*

"Où sont passées vos bonnes manières, intervint Alexandre feignant d'être choqué.

Paraissant comprendre qu'il se rendait ridicule, que son attitude agressive le desservait, Antoine Jarry ne riposta pas.

Alexandre en profita pour rebondir : "Vous n'allez tout de même pas nous faire croire que les frères Durand sont des amis de collègue auxquels vous désiriez donner une seconde chance par pure charité chrétienne, ironisa-t-il.

Bien décidé à ne plus se faire avoir, Antoine Jarry ne répondit pas. Mais on devinait ce qui se passait dans sa tête. Nul doute, il allait réclamer la présence de son avocat dans les minutes qui suivraient.

Or Alexandre n'en avait pas complètement terminé : "Votre femme et votre sœur sont-elles au courant de vos magouilles ? "

"Laissez ma femme et ma sœur en dehors de ça. Elles ignorent tout, cracha le président de la Pharmax, les yeux exorbités. Le type avait un cœur après tout.

N'empêche qu'il venait plus ou moins d'avouer.

"Je veux parler à mon avocat, déclara Jarry.

"Mais bien entendu, monsieur Jarry.

Fin de la session.

63

L'arrestation d'Antoine Jarry ne passa pas inaperçue, évidemment. Alexandre fut à nouveau sollicité pour des entrevues. À nouveau, il refusa. De toute manière, l'arrestation lui laissait un goût amer. Et puis des points d'interrogations subsistaient.

Qu'Antoine Jarry lui en veuille pour avoir mis son entreprise en péril était relativement facile à démontrer. Les preuves étaient là. Pas seulement les conversations téléphoniques mais également une rencontre que Jarry avait eue avec les frères Durand dans leur bar avant leur incarcération.

Ces derniers, n'étant pas nés de la dernière pluie, avaient pris leurs précautions. Ils l'avaient filmé et enregistré à son insu lors de cette visite. C'était clair, Jarry leur offrait une très coquette somme pour assassiner le lieutenant.

C'était donc lui qui avait voulu se venger. Son cerveau reptilien avait pris le dessus. Le cerveau reptilien étant la plus basse des trois parties du cerveau des primates, quand on lui donne le feu vert, ça produit rarement de bons résultats.

Antoine Jarry l'apprenait à ses dépens. Tant pis pour lui.

Cela établi, prouver son implication dans l'ajout d'ecstasy était une autre paire de manches. Était-ce lui qui avait implanté l'idée dans la tête de son ex-VP ou bien ce dernier avait-il agi de son propre chef ? Pour l'instant ni l'un ni l'autre ne parlaient.

À une exception près. Antoine Jarry jurait tout ignorer de l'attaque contre le fils du lieutenant, l'attentat à la bombe ainsi que les meurtres et tentatives de meurtres.

Alexandre avait tendance à le croire, pour ça du moins.

Plus tard, Yvan Raymond finirait par reconnaître qu'il était celui qui avait pensé à l'ecstasy avec l'approbation enthousiaste des frères Durand. Que son patron n'était pour rien dans l'assaut contre le fils du lieutenant, l'attentat à la bombe, les meurtres et les tentatives de meurtres.

Antoine Jarry avait-il deviné et fermé les yeux sur toute l'affaire ? Peut-être. Mais impossible de le prouver. À moins qu'il ne l'avoue lui-même. Ce qui n'arriverait pas. Cependant, son compte était bon pour l'attentat contre le lieutenant. Jarry aurait beau faire, il ne pouvait nier ses conversations avec les frères Durand. Et pour cela, malgré une batterie d'avocats pour le défendre, il écoperait d'une peine de prison.

Alexandre continuerait à se demander pourquoi un homme qui avait tout pour lui descende aussi bas. Antoine Jarry avait l'argent, la puissance, il était généreux pour ses employés, amoureux fou de sa jeune femme, danseuse étoile aux Grands Ballets. Un homme proche d'une sœur qui l'aimait et le vénérât. Un homme respecté de tous.

Un vrai gâchis !

L'ambiguïté d'Antoine Jarry intriguait longtemps le lieutenant.

Certes, songeait-il, tout le monde a un côté plus moins sombre, mais Jarry avait exploité le sien au maximum. Était-il l'un de ces riches et puissants qui en voulaient toujours plus au mépris de tout le reste ?

Apparemment oui.

64

Les procès se déroulèrent peu après la période des Fêtes. Celui des frères Durand se prolongerait bien au-delà du Jour de l'An. Leurs nombreux crimes l'exigeaient. Eux seraient condamnés à perpète.

Par contre, Antoine Jarry et Yvan Raymond furent jugés séparément. L'ex-VP écopa de 25 ans sans possibilité de libération conditionnelle. Quant à Antoine Jarry, il s'en tira avec 10 ans pour complot et tentative d'assassinat d'un officier de police. Dans son cas, on ne put jamais prouver une quelconque implication dans l'ajout d'ecstasy.

Il fut libéré à la moitié de sa peine.

À sa sortie de prison, Jarry avait perdu son poste de directeur et perdu Geneviève sa jeune femme. De toute évidence, elle ne connaissait pas le côté sombre de son mari. Au début, elle l'avait soutenu pour finalement demander le divorce.

Comble de l'ironie, elle était maintenant fiancée à l'un des avocats qui avaient plaidé la cause d'Antoine Jarry. Désespéré, ce dernier partit se "ressourcer" en Inde et devint moine bouddhiste.

Un jour, le lieutenant reçut une carte postale avec la photo du Monastère Thikse en Inde du Nord. À l'endos, une seule phrase : " Je vous demande pardon." C'était signé, Antoine Jarry.

Une demande de pardon pour le moins brève. Peut-être que le nouveau moine estimait qu'une carte et une phrase valaient mille mots. Alexandre lui accorda le bénéfice du doute et préféra croire que Jarry exprimait un regret sincère. Toutefois, il ne lui répondit pas. Sa mansuétude n'allait pas jusque-là.

Ce fut Laurence Jarry qui prit les rênes de la Pharmax. Aline Laurin la seconda en qualité de VP. Avec ces deux femmes aux postes clés, la Pharmax reprit de la vigueur, sa cotation en bourse remonta en flèche et la clientèle revint en force.

Bien qu'elle fut horrifiée de son comportement, Laurence Jarry ne renia jamais son frère. Durant sa captivité, elle le visita régulièrement. Aline Laurin l'accompagna à quelques reprises.

La direction du laboratoire fut confiée à David Le Breton, le chimiste auquel feu Étienne Masson s'était adressé pour avoir la confirmation de la présence d'ecstasy dans le X-324. Avant de l'embaucher, Laurence Jarry exigea une enquête approfondie à son sujet. L'homme avait une feuille de route et un parcours impeccables.

Avec Le Breton, on avait l'assurance qu'il n'y aurait plus de médicaments trafiqués. Certainement pas à la Pharmax en tout cas. Par ailleurs, l'enquête sur le trafic de médicaments dans les pharmaceutiques, menée conjointement par la GRC, la SQ

ainsi que par le lieutenant Pierre Galipeau du SPVM, se conclut au bout d'une longue année d'efforts concertés. Plusieurs têtes tombèrent. Est-ce que ça réglerait le problème une fois pour toutes ? Probablement pas, mais c'était autant de pris.

.....

Qu'arriva-il de l'auberge La Seigneurie et de son patron Simon Leduc ?

L'aubergiste se consola avec une autre riche veuve, milliardaire celle-là. Certes, elle avait vingt ans de plus que lui, mais l'âge ne compte pas quand on trouve "l'âme sœur" et du coup, une généreuse donatrice. L'auberge bicentenaire fut rénovée et la dame d'un certain âge profita d'une cure de jouvence moyennant quelques millions de dollars.

C'est-y pas beau ça !

Lucie Bégin, la veuve d'Étienne Masson, continua à écrire des chroniques culinaires et publia un Guide des meilleurs restaurants du Québec. La première édition s'écoula en un rien de temps. On dut en produire une deuxième puis une troisième. Lesquelles se vendirent comme des petits pains chauds.

On ne sut pas si Lucie remplaça officiellement feus ses deux époux de même que son amant aubergiste, mais la rumeur voulait qu'elle soit une redoutable croqueuse d'hommes et de diamants. Fort bien. Mais n'oubliez pas, messieurs, le vieux proverbe qui dit: Qui s'y frotte s'y pique.

65

Cette année-là, les Lemelin-Denis et toute la smalah, y inclus Armande, la nounou, et Noémie, la "blonde" de Nicolas, passèrent toute la période des Fêtes en Mauricie chez les parents de Kim. Au manoir Lemelin comme l'appelait les gens du coin. Les quatre frères de Kim étaient de la partie. Les deux plus vieux avec leurs enfants, les jumeaux avec leurs blondes.

Une période de retrouvailles, de rires, de gueuletons à se rouler par terre (les talents de cuisinière d'Armande furent mis à contribution), de batailles de balles de neige, de glissades et de patinage sur le lac gelé.

Les jumelles, pour qui le patinage était une première expérience, étrennèrent leurs patins à deux lames. Les voir aller sur le petites jambes un peu vacillantes était de toute beauté.

Grands et petits s'amusèrent à faire les anges dans la neige.

Une détente bienvenue pour les Lemelin-Denis.

Après les tribulations des derniers mois (l'assaut contre Nicolas, l'alerte à la bombe, la tentative d'assassinat d'Alexandre et tout le reste), c'était un véritable bol d'air pur loin de la ville, de sa vie trépidante et de ses crimes sordides.

Au retour des vacances des Fêtes, Alexandre ne retournerait pas immédiatement au travail. Les derniers mois ayant été des plus éprouvants, il avait accepté l'offre d'enseigner la criminologie pour la deuxième session de l'année universitaire. Le sergent-détective Guy Lambert assurerait l'intérim pendant son absence. Avec Lambert aux commandes, Alexandre pouvait quitter l'âme en paix.

Pas tout à fait le nirvana, mais quasiment !

Montréal, le 23 mars 2021